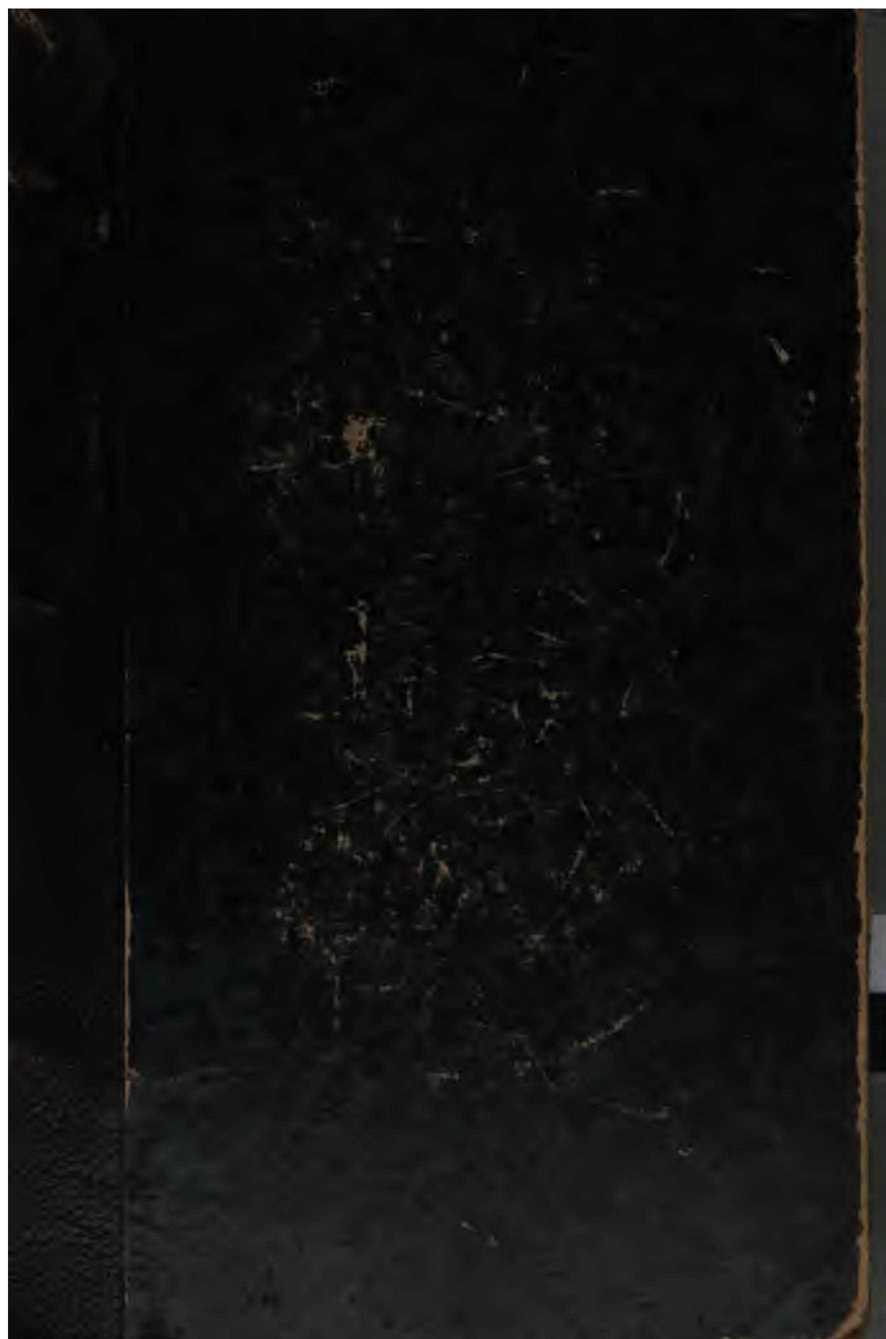
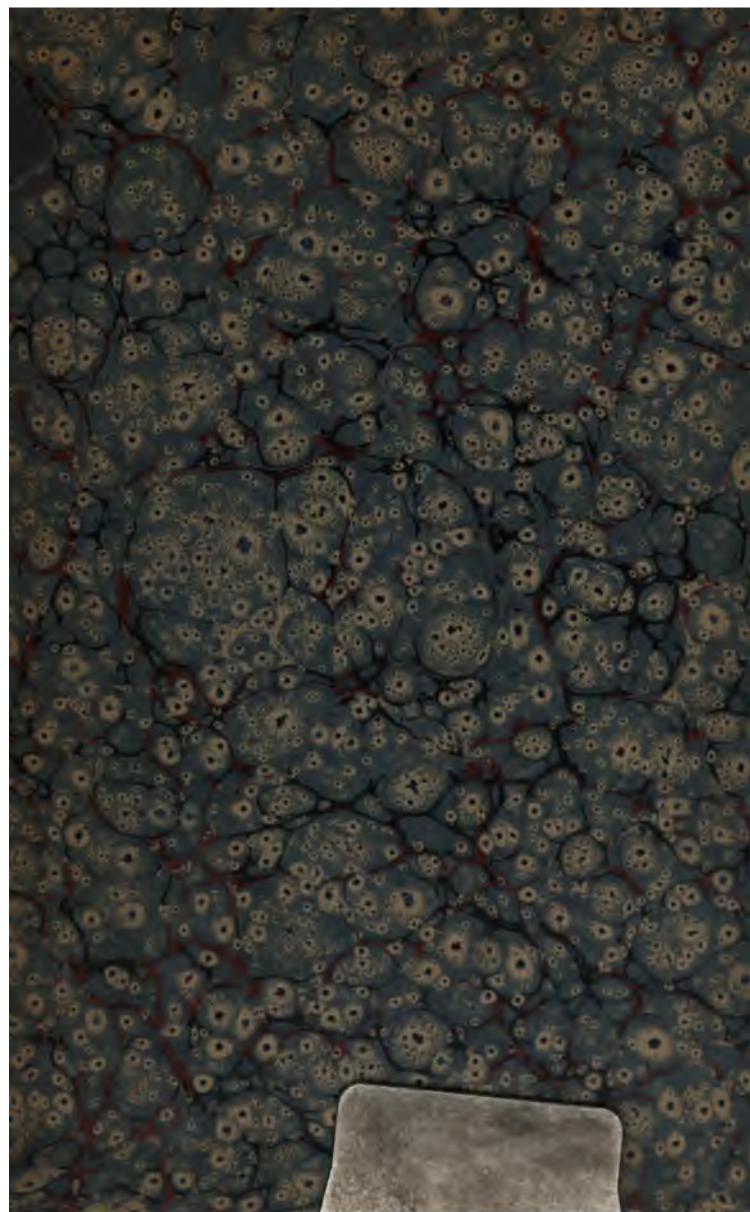
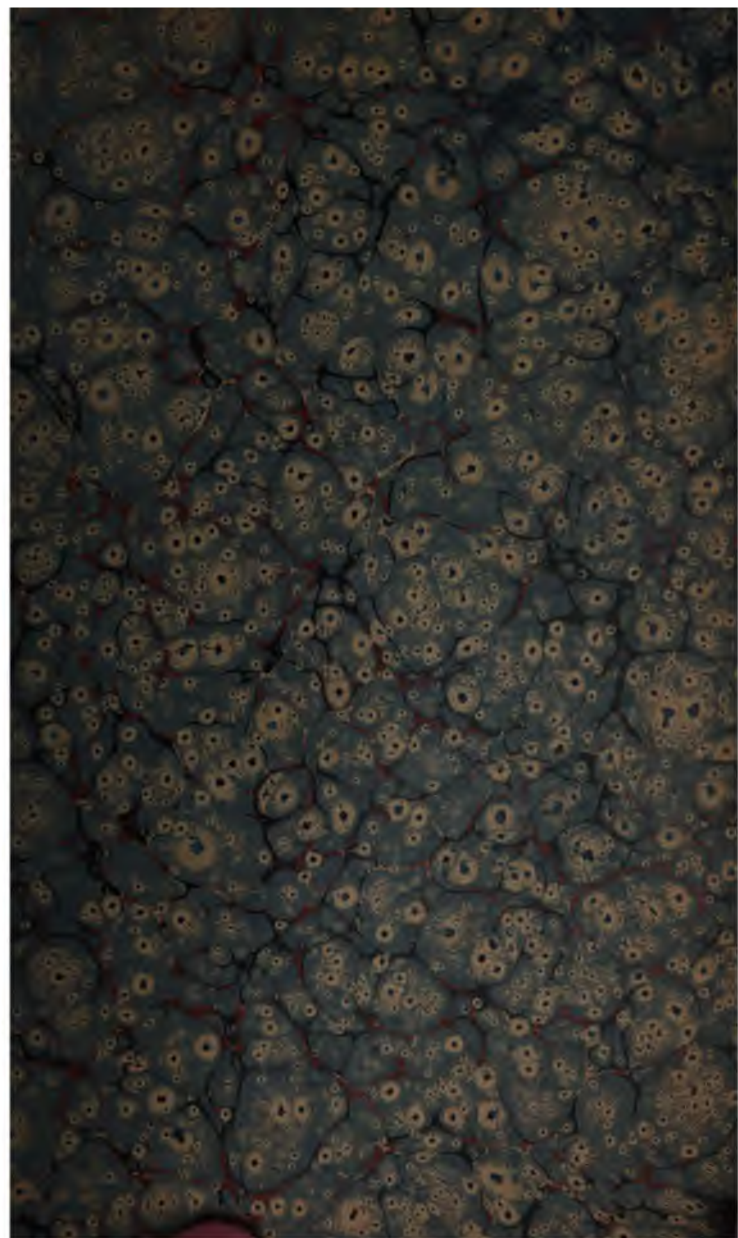






LE

ROMAN D'UN BALEINIER

RECIT MARITIME

LE PUY, IMPRIMERIE MARCHESSOU

LE ROMAN

D'UN

BALEINIER

PAR

ARMAND DUBARRY

NOUVELLE ÉDITION

REVUE ET AUGMENTÉE



PARIS
LIBRAIRIE ACADÉMIQUE
DIDIER ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
35, QUAI DES AUGUSTINS, 35

1878

PRÉFACE

J'étais à l'étranger lorsque ce récit maritime fut publié pour la première fois; je ne pus m'occuper de son impression et il parut avec des lacunes nombreuses. Le bon accueil qu'il reçut cependant du public m'a engagé à en faire une nouvelle édition que j'ai essayé de rendre aussi complète que possible. Je présente ici cette édition qui, en réalité, est un autre ouvrage, et je demande pour elle la bienveillance qu'on a accordée à la première.

LE

ROMAN D'UN BALEINIER

I

UNE DEMANDE EN MARIAGE

Dans une mansarde. — Demanchot et Beauficel. — Cécile. — Une répétition. — L'hôtel du potier. — La demande. — Le prétendant chassé. — Une sortie douloureuse.

Voici ce qui se passait au troisième étage d'une maison de la rue Beauverger, au Havre, le premier dimanche de septembre de l'an de grâce 1821.

Il pouvait être huit heures du matin ; le temps était clair comme aux plus beaux jours, et le soleil frappait en maître sur la fenêtre à tabatière d'une mansarde où Beauficel, jeune homme de dix-huit ans, allait et venait avec agitation, tout en achevant sa toilette.

A ses yeux brillants, à ses poses, à ses gestes,

on l'eût pris pour un fou, et, de fait, son cœur avait un peu dérangé son esprit, car, au moment où nous le trouvons, il songeait à aller demander la main de la fille du potier Demanchot.

Demanchot était un des riches industriels du Havre; outre sa fabrique, sans rivale dans le département, il spéculait habilement à la bourse, sur le marché.

On parlait de son gros ventre, de ses trois mentons, de son air arrogant, de ses manières de parvenu présomptueux; on parlait aussi de sa fille, une ravissante personne, et l'on en disait beaucoup de bien.

La fabrique du potier était située à Ingouville, son hôtel occupait un bel emplacement dans la rue de Paris, ses magasins se trouvaient dans la rue des Drapiers, entre la rue de l'Hôpital, et le quai Videcoq.

Demanchot passait enfin pour un des gros bonnets de la ville.

De son côté, Beauficel, ou simplement Ficel, comme on l'appelait vulgairement et par abréviation, était sculpteur sur bois et travaillait à la décoration des navires.

Orphelin dès l'âge de douze ans, il avait d'abord vécu, à la grâce de Dieu, portant les paquets des voyageurs dans les hôtels ou sur les paquebots.

Un jour, un des entrepreneurs des chantiers de

constructions l'avait placé chez un de ses sculpteurs, où il était devenu en peu de temps assez habile pour concourir au chef-d'œuvre, que l'on exigeait, à cette époque, dans le compagnonnage, malgré l'abolition des maîtrises.

Ce chef-d'œuvre, jugé digne de figurer au Musée maritime avait été acheté cinq cents livres par la chambre de commerce.

Ficel était un garçon soigneux, rangé, qu'une seule chose troublait : son amour pour la fille du potier.

Comment cet amour lui était-il venu ? Il n'en savait rien.

L'atelier de son patron se trouvait en face de l'hôtel Demanchot ; souvent il avait eu occasion de voir la jeune fille lorsqu'elle sortait, ou lorsqu'il allait, lui, réparer les boiseries des appartements du potier ; quoi qu'il en soit, depuis un an, il ne songeait qu'à épouser Mlle Demanchot.

Projet insensé ; mais la passion est aussi folle qu'aveugle.

Cécile, — ainsi se nommait l'enchanteresse, — était une jolie personne de dix-sept ans, habituée dès son enfance à voir tout ce qui l'entourait ployer sous ses ordres. Sa figure de chérubin reflétait la morgue de son père, et son cœur, assurait-on, était un petit caillou.

Cette dernière appréciation, colportée par les

jalouses et les prétendants refusés, n'avait rien de bien certain ; on ne peut pas aimer tout le monde ; d'ailleurs, on découvrait souvent à travers la froideur calculée de Cécile, un petit bout de l'oreille de sa bonne nature.

Quoique le sculpteur n'eût point poussé la témérité jusqu'à lui parler de sa passion, Mlle Demanchet connaissait celle-ci, — les femmes ont le don de la double vue pour les finesses du cœur, — et, chose étrange, loin de se fâcher, loin de rire des sentiments du pauvret, elle en était gênée.

Ficel n'avait jamais pensé aux obstacles qui le séparaient de l'objet de ses rêves.

Formuler sa demande, là était pour lui toute la difficulté.

Cependant, comme il jugeait qu'un peu d'argent ne ferait pas mal pour entrer en ménage, il avait amassé sou à sou cinq cents livres, qui, jointes au prix de son chef-d'œuvre, complétaient une somme de mille livres, — une richesse.

Dès qu'il vit ce trésor étalé sur sa table, il se sentit assez fort pour affronter la colère du potier.

Voilà pourquoi nous le trouvons en train de revêtir ses habits neufs, un dimanche matin, dans sa mansarde.

Son pantalon de nankin, ses bas blancs, son gilet jaune, ses manchettes plissées, son jabot semblaient sortir des mains de la repasseuse ;

son chapeau n'avait pas vu le jour, et ses souliers reluisaient superbement.

Pour cette circonstance solennelle, il avait acheté un mouchoir blanc, un flacon d'eau de Cologne avec lequel il s'était aspergé, et de la pommade à la rose.

— Comment vais-je m'y prendre? se dit-il, encore en bras de chemise, et en marchant avec agitation.

A cette question, il s'arrêta, effrayé. « Parbleu! continua-t-il, cherchant à s'enhardir, il ne me mangera pas ; le pis qui puisse m'arriver, c'est d'être refusé........ refusé! je crois que j'en mourrais! Peuh! nous n'y sommes pas. Je suis riche aussi moi! »

Et ce disant, il remua son argent.

Afin d'être plus sûr de lui, il imagina de figurer son entrevue avec le potier, plaça une chaise au milieu de la chambre pour représenter ce dernier, prit son chapeau et commença la répétition.

« Il sera là, je suppose, fit-il ; je m'avancerai résolûment et le saluerai avec le plus profond respect, comme cela ; puis je me redresserai et lui dirai :

« M. Demanchot, j'aime mademoiselle votre fille « et j'ai l'honneur de vous demander sa main! »

« Ça sera peut-être un peu brusque ; mais comme je pourrais m'embrouiller, il vaut vieux aller droit au but. »

A ce moment, neuf heures sonnèrent.

Ficel passa son habit noisette, se mira une dernière fois dans un morceau de glace accroché contre le mur, prit son chapeau, et descendit lestement son escalier tout en mettant ses gants de filoselle.

Les voisines, devant lesquelles il passa fièrement, se demandèrent où il pouvait aller ainsi paré, et pendant toute la matinée il fut le sujet de leurs conversations.

Ficel arriva devant l'hôtel du potier sans avoir voulu réfléchir en route ; il franchit le seuil de la porte avec intrépidité, dit au domestique qu'une affaire importante l'amenait, et pénétra, sans attendre, jusqu'à la salle à manger où le fabricant, enveloppé dans une magnifique robe de chambre et assis sur un fauteuil doré, dégustait, après son déjeuner, une tasse de café au lait.

Le potier leva des yeux étonnés quand le sculpteur entra et attendit, sans se déranger, que celui-ci expliquât le motif de sa visite.

— Monsieur, commença Ficel, la voix tintée d'émotion, mon apprentissage est terminé depuis vingt jours ; la ville m'a acheté mon chef-d'œuvre cinq cents livres ; mes économies se montent à peu près au même chiffre ; j'ai donc mille livres qui ne doivent rien à personne ; mes dix-huit ans sont sonnés depuis la Saint-Fiacre ; je suis vacciné,

sain de corps et le travail ne m'a jamais épouvanté ; je ne vous parlerai pas de mes petites qualités, monsieur, si ce n'était que j'aime mademoiselle votre fille et que je viens vous demander sa main.

Demanchot reposa vivement la tasse qu'il portait à ses lèvres, examina le sculpteur avec stupéfaction et finit par lui dire :

— Ça, que me chantes-tu là?

— Je ne chante rien, répondit Ficel en rougissant ; j'ai l'honneur de vous demander la main de mademoiselle votre fille.

Cette fois le potier ne put contenir un bruyant éclat de rire qui fit trembler son gros ventre et ses trois mentons ; puis il tira de la poche de son gilet une tabatière en or et aspira bruyamment une volumineuse prise, dont il laissa tomber les trois quarts sur son jabot de dentelle.

Ficel, ne sachant, du premier coup, quelle contenance garder, tourna et retourna son chapeau dans ses doigts.

— Et quel douaire apportes-tu en ménage? reprit Demanchot, se renversant en arrière.

— Je possède mille livres, repartit le jeune homme ; je suis sculpteur et la plus petite de mes journées me vaudra toujours quatre livres dix sous.

— Quatre livres dix sous, répéta le potier riant à gorge déployée ; c'est superbe, et il vous dit cela avec un sérieux... ha ! ha ! ha!

— Ma foi, monsieur, je vous le dis, comme cela est, répondit Ficel piqué.

— Mais..., rep artit Demanchot, cherchant à reprendre son sérieux, sais-tu, monsieur l'épouseur, que ma fille aura des millions un jour?

— Non, monsieur, je l'ignorais.

— Hé bien! je te l'apprends. De plus, mademoiselle De Manchot, — et il appuya sur le *de*, — ne peut épouser qu'un noble comme elle et ne s'appellera jamais Mme Ficel.

— Beauficel, interrompit quasi aigrement le sculpteur.

— Ha! ha! ha! Mme Ficel. répéta le potier en riant de nouveau à perdre haleine. Mme Ficel... Beauficel, ce serait adorable!

— Monsieur, riposta l'amoureux relevant son front cramoisi, tout le monde sait, à n'en pas douter, que vous n'êtes pas plus noble que moi, et, sans vous offenser, Mme Beauficel vaudrait bien Mlle *Demanchot*.

— Qu'est-ce que c'est, drôle? Tu te permets de m'insulter à présent?

— Je ne vous insulte pas...

— Sors d'ici, coquin, poursuivit le potier cherchant sa canne des yeux, ou je te bâtonnerai d'importance.

— Je sors, dit le sculpteur, passant tour à tour du blanc de neige au carmin le plus vif; je sors

pour ne pas manquer de respect au père de celle que j'aime; mais s'il m'arrive malheur, ne vous en prenez qu'à vous!

— Hé! je me moque pas mal de toi! Laisse-moi tranquille et va-t-en au diable!

Ficel sortit.

Dans le couloir, il se trouva en présence de Cécile.

D'un geste, il comprit qu'elle savait tout.

Il voulut lui parler; mais, honteuse d'avoir été surprise, celle-ci détourna la tête, pénétra dans la salle à manger, et Ficel entendit aussitôt Demanchot raconter, en se moquant, la demande qui venait de lui être faite.

C'était le coup de grâce!

Le pauvre diable eut une sueur froide; son cœur se serra, de grosses larmes roulèrent dans ses yeux, et il s'esquiva.

II

DÉSESPOIR

Dans l'église. — Une première lettre. — Sur la jetée. — Douleur. — Le capitaine Lussan. — Confidence. — Proposition inattendue. — Un billet de Mlle Demanchot. — Réponse. — Un brusque changement.

Après avoir marché à l'aventure pendant une demi-heure, il arriva devant Notre-Dame.

On commençait la grand'messe; l'encens montait en tourbillons sous l'abside.

Il entra.

La fraîcheur des hautes voûtes, la sainteté du lieu, la solennité de l'office calmèrent son cerveau en ébullition.

Il s'arrêta derrière un pilier et pleura.

Quand il se redressa, la foule se pressait à la porte principale.

Il se rangea contre le bénitier et attendit.

Tout à coup, son cœur battit à fendre sa poi-

trine, ses regards se voilèrent, son corps trembla.

Cécile sortait de l'église, suivie de sa femme de chambre.

Il plongea vivement ses doigts dans l'eau bénite et les tendit à la fille du potier.

Peine perdue : Cécile reçut l'eau d'une main étrangère et passa sans lever les yeux.

« Elle ne m'aime pas, murmura-t-il ; il faut en finir. »

Alors il s'élança du côté de la rue Beauverger, gravit quatre à quatre l'escalier qui conduisait à sa mansarde, jeta brusquement son chapeau dans un coin, s'assit devant sa petite table boîteuse et écrivit d'un trait la lettre suivante :

« Mademoiselle,

« J'avais mis en vous tout mon espoir ; vous épouser eût été pour moi le paradis ; on me dit bon et honnête ouvrier, je croyais cela suffisant pour prétendre à votre main ; mais ma demande a paru si exagérée à monsieur votre père qu'il s'est mis à me rire au nez, puis m'a chassé. Pardonnez-moi, mademoiselle, mais je ne saurais vivre sans vous. Vous me haïssez, je l'ai vu. Il

m'est impossible de supporter cette pensée. D'ailleurs, quel serait mon avenir maintenant? J'étais un fou de songer à .... aussi vais-je expier ma faute. Ma dernière pensée sera pour vous. »

Il cacheta sa missive, reprit son chapeau, descendit dans la rue et se dirigea du côté de l'hôtel Demanchot.

Le hasard voulut que la femme de chambre sortit à ce moment.

Il l'appela, lui confia la lettre, accompagnée d'un écu, et la conjura de la donner à sa maîtresse.

Ficel avait l'air bien malheureux, paraît-il, car la domestique, la vraie douleur touche toujours, mit, sans se faire prier, l'écu dans sa bourse, la lettre dans son corsage, et rentra, tandis que le sculpteur se dirigeait vers la jetée.

Trois heures sonnaient quand il arriva devant la tourelle où se trouve le phare.

La marée était basse, le soleil éclatant, la brise belle.

Des barques de pêcheurs sortaient du port, d'autres se perdaient dans les vapeurs de l'horizon, quelques navires marchands attendaient en rade, la marée à la faveur de laquelle ils devaient rentrer.

Les bourgeois, les ouvriers endimanchés, les jeunes filles, les collégiens, les bonnes d'enfants, les promeneurs oisifs encombraient les quais;

les cabarets regorgeaient de buveurs; la grève de baigneurs, de baigneuses, se jouant dans l'eau, attendant la lame.

Le long de la retenue de la Floride et au pied de l'estacade de la jetée du Nord, des nuées de gamins et des femmes du peuple ramassaient des étrilles.

Rien n'est plus gai qu'un port de mer, quand il est gai.

La physionomie du Havre était charmante ce jour-là; et voyez comme les gens qui souffrent sont égoïstes et injustes : Ficel prétendit que cette joie du dimanche, pétillant autour de lui, insultait à son malheur.

Il s'assit sur le parapet et regarda la mer.

Quelque athée que l'on soit, lorsqu'on embrasse du regard et de l'esprit cette immensité fascinatrice, qui va, vient, bondit, écume, gronde, envahit, brise, cette masse vivante, toute puissante, infinie, il est impossible de ne pas avoir une idée profonde de l'éternité.

Ficel tint longtemps ses regards attachés sur le gouffre qui allait l'engloutir.

Un moment il lui sembla qu'il l'attirait.

Il ferma les yeux et se cramponna au granit du garde-fou.

La baie de Seine était animée, radieuse : des myriades de méduses montraient leurs ombelles

bleues parmi les esturgeons, les dauphins qui cabriolaient au milieu des régiments de *pessons* dont pullulait l'espace compris entre le banc d'Amfard et le banc du Ratier.

Les pouliers apparaissaient tapissés d'algues, d'*asteries;* de distance en distance, des pêcheurs, armés de bêches, cherchaient, dans la vase, le sable des *équilles*.

Le fleuve portait sur les côtes du Calvados ses eaux chargées d'alluvions; le soleil, cet universel ami, égayait tout cela.

Se donner la mort volontairement est une action qui exige un singulier courage.

Il faut, pour l'accomplir, ou une entière défaillance dans la bataille de la vie, ou une grande douleur.

Ficel n'était pas plus faible qu'un autre; mais il souffrait comme on souffre à dix-huit ans.

A cet âge, la douleur brûle; plus tard, elle mine lentement.

Si le pauvre désespéré avait eu un père, une mère, un frère, une sœur, un ami, quelqu'un enfin qui lui eût fait honte, lui eût montré un but plus noble que celui qu'il s'était proposé jusqu'alors, certes, il se serait relevé; malheureusement, il était seul!

Pourtant, quand, après un instant d'éblouissement, il rouvrit les yeux, ce ne fut plus la fasci-

nation terrible du moment précédent, mais une émotion indéfinissable qui attacha ses regards sur l'Océan, et de là sur la voûte derrière laquelle se dérobent les célestes mystères.

Plusieurs capitaines de navire étaient venus successivement consulter la météorologie du phare des signaux et le bulletin du port : les entrées, les sorties, les navires sur rade.

— Caraos! s'écria tout à coup, avec l'accent basque, un des capitaines dont nous venons de parler; voilà là-bas mon vieux marsouin de Fouilleuse; je pourrai serrer sa main tannée par le diable avant mon départ.

Ficel se retourna et reconnut le capitaine Lussan, patron du trois-mâts *la Bartavelle,* lancé depuis deux mois, et dont notre héros avait sculpté la proue représentant un oiseau ouvrant ses ailes.

La Bartavelle, équipée pour la pêche de la baleine, était sur le point de sa partance.

— C'est toi, petit? fit le capitaine en s'approchant. Que fais-tu là?

— Rien.

— Qu'as-tu? poursuivit-il, remarquant la figure bouleversée du sculpteur. On dirait que tu déralingues et qu'il vente en foudre.

Ficel détourna la tête et fixa de nouveau la mer, d'un air sombre.

— Ho! ho! reprit Lussan examinant le jeune homme, est-ce que tu voudrais mettre le cap sur la terre de Belzébuth?

Ficel fit un mouvement vers le parapet.

— Hé! doucement, doucement, caraos! exclama le capitaine, en le retenant, on n'avale pas sa gaffe les uns sans les autres.

Le sculpteur s'assit sur le banc de la jetée, et mit sa tête dans ses mains pour cacher les larmes qui roulaient le long de ses joues.

Lussan connaissait toutes les affaires du jeune homme, avec lequel il s'était souvent entretenu quand celui-ci travaillait à la décoration de son navire. L'excellent naturel, le caractère franc, honnête, l'intelligence du sculpteur l'avaient gagné.

— Caraos! fit-il en s'asseyant auprès de lui, il t'a donc refusé sa fille, ce fabricant de poteries?

— Oui, répondit Ficel d'une voix altérée.

— Diable!... Hé bien, sandis! puisqu'il ne veut pas de toi pour gendre, il faut prendre un autre beau-père!

— Oh!... exclama le sculpteur, comme si le capitaine eut blasphémé.

— Cela vaut mieux que de chercher à boire un coup sans trinquer.

— Ah! capitaine, je suis bien malheureux! reprit Ficel, en serrant la main du marin.

— Oui, oui, je sais; mais, caraos! ce n'est pas une raison pour *déraper* sournoisement sans faire signe à ses amis; il y a des moyens *de se mettre au vent de sa bouée.*

— Lesquels?

— Dame!... je ne sais pas... mais il doit y en avoir.

— Voyons, reprit-il, après un instant, tu veux te tuer, je le vois, et c'est l'acte d'un fou. On a bien assez d'occasions de péter son lof involontairement. Tu veux te tuer, pourquoi? pour ne plus voir ni le Havre, ni ta belle, ni rien qui te rappelle son souvenir? Il t'est facile d'atteindre ce résultat sans passer l'arme à gauche. Si tu désires voyager, je me charge de toi.

— Comment?

— Voici, je pars demain ou après-demain au plus tard pour la pêche de la baleine; ce sera la première fois que j'embarquerai comme capitaine. J'ai le droit de choisir mon équipage; il me manque un homme, un matelot; celui qu'on m'a présenté ce matin ne me convient pas; c'est un ivrogne dont je ne tirerais rien de bon. Je te connais et je t'aime, caraos! tu possèdes aussi bien la navigation que le premier marin du bord; si tu veux, je t'emmène avec moi, non pas comme novice, mais comme matelot, avec la part du deux-centième.

(Ce qui veut dire un baril sur deux cents.)

— M'en aller ! s'écria Ficel avec effroi.

— Hé ! sandis ! tu veux bien te tuer.

— Capitaine !...

— Allons ! ça va-t-il? fit brusquement ce dernier, prenant la main du sculpteur avec une réelle affection.

A ce moment on signala, du phare, un nouveau navire sur rade ; l'un des gardiens appela Lussan.

— Attends-moi, reprit le capitaine, et ne bouge pas, sinon gare à ma garcette !

Et, après avoir fait un geste qui amena presque un sourire sur les lèvres de Ficel, il courut à l'observatoire, où quelque chose l'intéressait.

A peine était-il entré dans la tourelle, que le sculpteur vit arriver à grands pas la femme de chambre de Cécile, qui, en l'apercevant, poussa un cri de satisfaction.

— Ah ! vous pouvez vous vanter de nous avoir fait une belle peur, dit-elle, en s'essuyant la figure d'une main, tandis que, de l'autre, elle tendait une lettre.

— Lisez, lisez, ajouta-t-elle, voyant que Ficel hésitait ; c'est de mademoiselle.

Un éclair traversa les regards du sculpteur ; il rompit le cachet et lut ce qui suit :

« Monsieur, je vous défends de la façon la plus solennelle de vous tuer, je vous le défends, vous

m'entendez. Je ne vous hais pas, et si vous possédiez quelque fortune, non pour moi, grand Dieu ! mais pour mon père, qui l'exige, je vous verrais peut-être sans colère. Au lieu de penser à vous détruire, ce qui est mal, ce qui est un crime, travaillez, cherchez, et, rien ne presse, nous verrons plus tard. »

Ficel dévora cette lettre, et la joie qu'elle lui causa fut si grande qu'il eut un étourdissement.

La femme de chambre l'examinait en dessous d'un air narquois ; il l'aurait embrassée, s'il eût osé.

Cécile, cette riche héritière, cet ange de ses rêves, cette altière personne, lui avait écrit, lui disait de vivre, lui disait d'espérer !

Il serra la lettre, prit tout l'argent qu'il avait dans ses poches, et le vida dans le tablier de la caméristе.

— Que faudra-t-il répondre à mademoiselle ? demanda cette dernière d'un ton satisfait, en empochant la monnaie.

Ficel prit son carnet, en déchira un feuillet, traça ces mots au crayon : « J'obéirai, Mademoiselle ; puisque vous daignez me dire d'espérer, je vais tâcher de me rendre digne de vous, » et donna ce billet à la femme de chambre, qui s'éloigna en lui disant au revoir, en souriant.

Quoique Cécile eût été élevée dans des habitudes de luxe, d'adulations, quoique son caractère

fût légèrement dédaigneux, la passion du sculpteur l'avait touchée.

Depuis sa rencontre à l'église avec celui-ci, elle s'était renfermée chez elle, et n'avait voulu recevoir personne.

Mlle Demanchot aimait-elle?

Non.

D'ailleurs sa petite fierté lui eût empêché de se l'avouer.

Seulement la lettre désespérée de Ficel, la crainte de voir le pauvre fou accomplir son funèbre dessein, la compassion, avaient dicté sa réponse.

Mais cela c'était déjà quelque chose.

La femme de chambre avait été envoyée à la recherche de l'amoureux, avec ordre de le trouver coûte que coûte.

Cécile, il faut lui rendre cette justice, attendit le retour de sa caméiste avec anxiété; lorsqu'elle entendit celle-ci raconter le succès de sa mission, elle se mit à chanter étourdiment et annonça qu'elle irait le soir à la Comédie, où tout d'abord elle avait refusé de se rendre avec son père!

Le cerveau de la femme, dit un vieux proverbe, est faict de cresme de singe et de fromage de renard.

Retournons sur la jetée.

Lorsque le capitaine revint auprès de Ficel, ce dernier relisait pour la dixième fois l'épître de

Mlle Demanchot, et sa physionomie était tellement changée que le marin s'arrêta étonné.

— Hé ! hé ! qu'és-à-quo?

— Tenez, dit le sculpteur triomphant en tendant la lettre à Lussan.

— Bravo ! exclama joyeusement le marin après avoir lu, voilà une fille qui est meilleur pilote que toi ; j'espère que tu la suivras beaupré sur poupe?

— Oui, capitaine.

— Tu ne songes plus à virer de bord, je pense?

— Non, capitaine.

— A la bonne heure !

— Je songe à faire fortune.

— Déjà.

— Puisque c'est le premier moyen d'obtenir sa main !

— On ne fait pas fortune en vingt-quatre heures.

— Si elle m'attend?...

— Tu as raison, mon enfant, il ne faut jamais désespérer ; et puisque tu veux arriver à la fortune... viens avec moi, nous allons causer de cela.

— Et le capitaine, prenant Ficel sous le bras, l'entraîna vers le grand quai dans des dispositions d'esprit différentes de celles qui l'avaient torturé toute la matinée.

III

LE DÉPART

A table. — La fortune. — Entre amis. — Projets d'opérations commerciales. — Calculs fantastiques. — Bénéfices de la pêche de la baleine. — L'engagement. — Chez l'armateur. — Une nouvelle aubaine. — Autre épître. — Adieu. — Le dé est jeté.

Le capitaine Lussan, marin expérimenté, courageux, avait déjà fait quatre voyages à la pêche de la baleine : d'abord commenovice, puis comme harponneur, puis comme second. Pour accomplir son cinquième voyage, un des premiers armateurs du Havre venait de lui confier un navire tout neuf, *tout battant neuf,* il le répétait avec un légitime orgueil.

Ce navire, pendant la construction duquel il s'était lié d'amitié avec le sculpteur, il brûlait de le commander; il en avait surveillé le gréage avec une sollicitude spéciale, et le jour où nous le rencontrons, d'après les dernières nou-

velles du mouvement maritime, il espérait pouvoir mettre à la voile le lendemain à la pleine mer.

La foule devenait plus compacte sur la jetée ; le soleil était moins incommodant, la brise plus fraîche ; les matelots chantaient en arrosant le pont de leur navire ou fumaient leur pipe en se promenant de long en large ; quelques-uns buvaient à tire-larigot, du cidre, de l'eau-de-vie, attablés devant les cabarets.

Lussan se dirigea vers son hôtel, un des meilleurs du quai, — c'était l'heure du dîner, — fit asseoir Ficel et se plaça en face de lui, à table.

— Ainsi, tu veux faire fortune? dit-il après le potage et quand la première bouteille se trouva *à marée basse*.

— Oui, capitaine.

— Comment vas-tu t'y prendre?

— Je n'en sais rien.

— Ma proposition ne te sourit donc pas?

— C'est qu'il faudrait m'éloigner pour trois ans.

— Environ.

— C'est dur.

— Ça passe vite. A ta santé!

— A la vôtre! Si elle allait en épouser un autre, pendant mon absence?

— On lui fait promettre de t'attendre.

— Croyez-vous qu'elle le veuille?

— Si elle t'aime.

— Ah ! ne prononcez pas ce mot-là, capitaine, il me met sens dessus dessous.

— Allons donc! vas-tu pas tomber en pagaye, comme un paquet de bitord? J'ai confiance en elle, moi. Je serais à ta place que je m'en irais sans crainte; et je reviendrais dans trois ans dire à son potier de père: « C'est moi, Ficel: j'arrive de pays que vous ne verrez jamais; je suis cousu d'or; j'aime votre fille, et je vous la demande une seconde fois pour femme; topez là et signons le contrat sans nous amuser, comme jadis, aux bagatelles de la porte, ou le diable m'élingue si je ne reste ici en panne, jusqu'à ce que vous commandiez la manœuvre du ménage! »

Le sculpteur sourit.

— Oh! ce n'est pas ainsi, répliqua-t-il, que l'on réussirait auprès de M. Demanchot.

— Hé bien! on lui parlerait autrement; mais on lui parlerait! Vois-tu, petit, quand on a les poches garnies, on peut forcer de toile.

— Aurais-je vraiment assez d'or?

— Assurément, plus qu'en restant ici; car ce n'est pas, je suppose, avec tes quatre livres dix sous par jour que tu amasseras cinq mille livres de rente en trois ans?

— Non.

— Alors, il faut tenter les hasards de la fortune, non-seulement sur mon navire, où je t'offre

une bonne place, mais encore avec le commerce.

— Comment?

— Tu as quelques économies?

— Mille livres.

— Combien peux-tu tirer de la vente de ton mobilier?

— Oh! ça n'est pas considérable; cependant mes meubles, mes outils et mes bijoux me donneraient au moins trois cents livres; de plus, je possède à Sainte-Adresse un lopin de terre, qui me vient de ma grand'mère maternelle, et dont un crésus anglais m'a offert sept cents livres, sous le prétexte qu'il gêne sa propriété.

— Or, si je sais compter, poursuivit Lussan remplissant le verre du jeune homme, cela te fait deux mille livres?

— Oui, dit Ficel, étonné de se voir si riche.

— Si tu t'embarques avec moi, je te donnerai mille livres d'avance, quoique d'habitude on ne donne que la moitié de cette somme. Deux mille livres et mille livres font trois mille livres, je crois?

— Oui, oui.

— Sais-tu ce que tu feras de cela?

— Non.

— En raison de la longueur du voyage, de la difficulté des relations avec les naturels des pays que nous devons visiter, je puis emporter une

demi-douzaine de tonneaux de marchandises. J'ai fait bénéficier de cette aubaine plusieurs de mes hommes; il me reste de la place pour toi, si tu veux en profiter. Je connais une partie avantageuse de toiles de Flandre et de soieries de Lyon; il y en a pour sept ou huit mille livres; en donnant la moitié de la facture, on te livrera les ballots, pourvu que tu tiennes compte de l'intérêt de la somme redue, ce qui n'est pas une lourde charge, car ces marchandises peuvent te faire réaliser soixante à quatre-vingt mille livres.

— Quatre-vingt mille livres! exclama Ficel [1].

— Tout autant. J'emporte pour dix mille livres de pacotille, moi, et je suis certain de revenir avec cent mille livres, si je reviens.

— On reste donc en route?

— Quelquefois; sans cela les avantages ne seraient pas aussi brillants.

— Hum!

— As-tu peur?

— Non; seulement je serais si heureux de l'épouser!

— Je comprends ça. Moi aussi, à mon retour,

1. Il est défendu aux baleiniers de se livrer au commerce, cela pourrait entraver leurs opérations; cependant, en 1821, cette défense n'était pas aussi formelle que de nos jours. Le besoin d'encourager la pêche faisait fermer les yeux sur bien des infractions aux règlements.

je dois naviguer de conserve avec une payse, une goëlette numéro un, qui est en train de se dessécher à Bayonne, ma ville natale; mais je n'en suis pas moins solidement amarré sur mon gaillard d'avant.

— Oh! ce n'est pas la même chose.

— Comment, ça n'est pas la même chose?

— Je veux dire que vous êtes certain d'épouser, parce que vous êtes riche et que vous vous sentez aimé.

— On n'est jamais certain de ces choses-là, pitioun, la femme étant toujours meilleure l'année qui vient.

— Et les bénéfices de la pêche, à combien s'élèveront-ils? reprit Ficel avec un intérêt croissant.

— Ils ne seront pas aussi gros que ceux du commerce, répondit Lussan, allumant un cigare et faisant servir le café. Voici comment sont organisés les navires baleiniers. D'abord, tout le monde est à la part, personne ne reçoit d'appointements fixes. Les novices touchent un trois-centième ou un baril sur trois cents; les matelots, un deux-centième; le chirurgien, le sous-lieutenant, les maîtres de service, un centième; le lieutenant, le second et le capitaine, une part plus forte, comme tu le comprends. Plus la pêche est bonne, plus les bénéfices sont grands, plus l'équipage est rétribué. Un navire comme le mien, par exemple, rapportant ses

six cents tonneaux en huile et fanons, peut réaliser une vente de six cent mille livres. L'armement, la prime d'assurance, l'intérêt à cinq pour cent de l'argent avancé, le dépérissement probable du navire pendant le voyage, sont évalués ensemble à cent mille livres.

Ci, cent mille livres!

Le fret du navire et la nourriture de l'équipage, aller et retour, peuvent aussi compter pour cent mille livres.

Ci, cent mille livres!

Comme l'armateur court les risques les plus sérieux, il est naturel que ses bénéfices soient les plus considérables : mettons encore cent mille livres pour lui, ce qui fait trois cent mille livres.

Il reste donc trois cent mille livres à partager entre les trente ou trente-trois hommes qui composent l'équipage, chacun selon son grade, bien entendu.

— Je comprends, je comprends, dit Ficel très-attentif.

— Tu vois que je n'avais pas exagéré le chiffre tout à l'heure et qu'il peut monter à douze mille livres au lieu de six mille ; cela dépend des accidents de la traversée, de l'abondance de la pêche et du prix qu'atteignent les produits sur les marchés du port à leur arrivée.

— Continuez, continuez, capitaine.

— Puis, poursuivit Lussan faisant un brûlot de son cognac, crois-tu que cela ne vaut pas quelque chose de bourlinguer sur les mers, de relâcher dans les plus belles contrées de la terre, d'être spectateur des luttes formidables de l'Océan, de voir les peuples, d'étudier leurs mœurs, de découvrir les secrets de la nature dans les zones ou l'homme n'a pas encore posé le pied?

— Certes!

— Le voyage, à lui seul, a plus de prix que toutes les fabriques des potiers de France et de Navarre, et si tu *brasses à culer,* si tu rejettes ma proposition, tu es un N. D. D. de crabe et je ne te reverrai de ma vie.

— Non, capitaine, je sens tout ce que votre brave cœur veut faire pour moi, et dès ce moment je vous appartiens!

— Allons donc! s'écria Lussan, voilà comme je te voulais! filons de ce pas chez mon armateur pour y signer ton engagement; demain, dans la matinée, nous terminerons tes affaires, et demain soir, à la pleine mer : *attrape à mettre à l'eau le youyou!*

Comme les deux amis avaient achevé leur dîner, ils allumèrent chacun un nouveau cigare et sortirent pour se rendre chez l'armateur, qui demeurait au coin de la rue des Gallions.

I's le trouvèrent à son bureau.

L'engagement fut signé, séance tenante, et quand Ficel sortit avec le capitaine, il tenait les mille livres promises.

— Va te coucher maintenant, lui dit Lussan en le laissant devant sa porte, et dors bien, tandis que je vais essayer d'en faire autant de mon côté.

Puis il le pressa contre sa poitrine, le laissa regagner sa mansarde, et reprit en sifflant le chemin de son hôtel.

En rentrant chez lui, Ficel trouva sous sa porte une lettre du propriétaire de Sainte-Adresse, dans laquelle celui-ci lui offrait mille livres de plus de son morceau de terrain, le menaçant, s'il n'acceptait, de le faire exproprier pour cause d'utilité publique.

Ficel pouvait aller toucher chez un notaire désigné.

— Parbleu! exclama-t-il gaiement, si tout marche de la sorte jusqu'à mon retour, je suis sauvé!...

Il se mit à table et écrivit à Mlle Demanchot pour lui annoncer son départ.

« Mademoiselle, termina-t-il, je vais essayer de gagner la fortune sous la conduite d'un généreux ami; je partirais moins malheureux, si vous me disiez d'espérer! »

Cette dernière épître fut soigneusement cachetée, et le sculpteur, après avoir soufflé sa chandelle, s'endormit la tête pleine de rêves d'avenir.

Le lendemain, de bonne heure, il était sur pied et vendait à un brocanteur ses meubles, ses outils, ses hardes pour une somme de cent soixante-quinze livres, et ses bijoux, consistant en quelques bagues, épingles, boucles de souliers, et une vieille montre en or, meuble de famille, ce second lot pour cent vingt-cinq livres, ce qui complétait les trois cents livres qu'il avait dit pouvoir tirer de son ménage.

Ces détails terminés, il courut chez le notaire signer un acte de vente et toucher les dix-sept cents livres offertes, confia sa lettre en passant au messager intelligent de la veille, promettant un louis pour la réponse, et à neuf heures se retrouva auprès du capitaine.

— Bravo! fit ce dernier, quand Ficel lui eut raconté le succès de ses opérations, tu n'as plus besoin de personne.

Et il le conduisit, sans perdre de temps, chez le négociant dont il lui avait parlé.

La facture des marchandises disponibles se montait à huit mille cinq cents livres.

Ficel donna les quatre mille livres qu'il possédait, Lussan répondit pour le reste, et l'on conduisit les ballots sur le navire.

Le capitaine, enchanté de cette opération qu'il considérait comme magnifique, entraîna son ami à déjeuner.

Son projet était de l'étourdir dans le but de lui adoucir le chagrin du départ.

Le repas fut copieux; pourtant le sculpteur mangea peu, but à peine, et resta triste en dépit de la gaieté bruyante du marin.

— Tenez, capitaine, dit-il en se levant, je n'y tiens plus; j'ai besoin de me promener encore par le Havre. Permettez-moi de m'absenter; je vous rejoindrai à bord.

— Va, *pastou malhurous,* repartit Lussan en se renversant sur sa chaise et en fumant, je sais ce que c'est. Ne mange pas le quart, surtout!

Et après lui avoir serré la main, il le laissa sortir, prenant de son côté son temps pour quitter la table.

Ficel se dirigea vers la maison du potier, espérant rencontrer la femme de chambre et recevoir la réponse à sa seconde lettre; mais il eut beau se promener de long en large devant l'hôtel, il ne vit rien venir.

Au bout d'une heure il s'éloigna, alla dire adieu à ses camarades, à son maître d'apprentissage, à ses voisins, et monta une dernière fois ses trois étages.

En revoyant sa chambre lambrissée qui avait reçu ses premières confidences, sa poitrine se gonfla.

Il embrassa d'un regard humide les vieux murs

charbonnés de la chère mansarde, et descendit pour se rendre à l'église où il avait vu Cécile le jour précédent.

Ensuite il sortit de la ville, atteignit le cimetière, et s'agenouilla sur une modeste tombe, celle de sa mère.

Il y resta longtemps, muet, immobile; on eût dit qu'il prenait conseil.

Enfin il cueillit quelques fleurs autour de la croix noire, regagna le trois-mâts qui se balançait sous le flux, et se promena fievreusement à tribord.

Le navire devait lever l'ancre à six heures.

A six heures, effectivement, le signal du départ sonna, le pont volant fut retiré, les sabords fermés et la *Bartavelle* s'ébranla sous les efforts des remorqueurs.

C'en était fait!

Ficel sentit son cœur se briser!

Tout à coup, du quai, une invisible main lança un petit paquet qui vint tomber à ses pieds.

Ce paquet renfermait un billet portant ces mots : « Partez, travaillez, espérez! » plus une médaille en or de Notre-Dame-de-Grâce.

Le sculpteur baisa le tout avec ferveur.

Quand le baleinier passa devant la tour des signaux, on remarquait parmi les promeneurs ac-

courus pour assister à sa sortie, le potier Demanchot et sa fille, au milieu des armateurs dont ils étaient les amis.

Chacun souhaita bon voyage au trois-mâts, de la voix et du geste; Cécile fit comme tous; mais les agitations de son mouchoir de batiste s'adressaient moins au navire qu'à un garçon de notre connaissance penché à l'arrière.

IV

LA BARTAVELLE

La sortie du Havre. — Le navire baleinier. — Vêtements et literie. — L'équipage. — Officiers, harponneurs, matelots, novices. — Un curieux assemblage. — La vie à bord. — Le travail. — Les bordées.

Quand la *Bartavelle* sortit du port, elle avait vent arrière.

Tous ses pavillons étaient déployés ; son nom, inscrit en lettres d'or, brillait sur une oriflamme rouge flottant à la pomme de son grand mât ; le drapeau français étalait ses draperies blanches et ses fleurs de lys à la canne de la brigantine, le guidon de l'armateur aux initiales J. G. et Cie, (Justin Gony et Compagnie) couronnait le mât d'artimon.

Avec la pleine mer, la nuit était venue.

Les côtes semblaient de grandes ombres ; le vent sifflait dans la mâture et faisait battre les huniers.

On prit des ris (on diminua de voiles), tandis que la mer houleuse donnait le salut au nouveau navire en embarquant, de temps à autre, ses lames agitées.

La *Bartavelle* avait à son bord un pilote qui devait la conduire hors de la Manche.

Le vent ayant tourné à l'ouest, ce pilote fit border les huniers, amarrer les basses voiles, et hisser le grand foc.

Le trois-mâts disparut entièrement à l'horizon.

Nous donnerons succinctement ici le tableau détaillé d'un navire baleinier et de son personnel, tout en analysant l'équipage de la *Bartavelle*.

La *Bartavelle*, avait trois mâts et jaugeait six cents tonneaux.

Sa coque peinte en noir, à l'extérieur, lui donnait, avec ses grandes voiles blanches, des airs de l'oiseau dont elle portait le nom.

La cabine du capitaine était située à l'arrière, dans l'entre-pont; le carré des officiers occupait, comme dans les avisos de l'Etat, le centre du bateau.

Les logements des harponneurs, du maître tonnelier, du charpentier, du maître d'hôtel et cuisinier, se trouvaient, toujours dans l'entrepont, à l'avant du grand' mât ; ceux des matelots et des novices venaient ensuite près du mât de misaine.

Les baleiniers n'embarquent pas de mousses.

Il faut même, pour être admis comme novice sur ces navires, avoir dix-huit ans sonnés, et présenter le consentement de ses parents ou un passeport en règle si l'on est orphelin ; ce n'est qu'à ces conditions qu'on est autorisé à signer un engagement que le bureau de la marine doit ratifier le jour de l'inscription sur le rôle de l'équipage.

A tribord de la cabine du capitaine était la cambuse, lieu où l'on resserre les conserves, les liqueurs, le vin.

Les logements des harponneurs, des matelots, des novices consistaient en cases superposées, larges de trois pieds, longues de six, et semblables à celles affectées aux passagers de seconde classe dans les paquebots ordinaires.

Les armateurs ne donnent aux baleiniers ni draps, ni matelas, ni couvertures ; si ces derniers ne veulent pas dormir sur la planche, ils sont forcés d'acheter une literie avant le départ.

Il est également utile qu'ils se munissent de vêtements de pêche, qui consistent en bas, chemises, bonnets de laine, pantalons de grosse toile, casaques cirées, grandes bottes de gros cuir huilé, etc. Quand ils négligent de faire ces achats, ils sont obligés d'avoir recours, plus tard, au magasin d'équipement de leur capitaine, ce qui n'est pas une économie pour eux.

La cuisine occupait sa place ordinaire, entre le grand mât et le mât de misaine.

Dans la cale étaient arrimées, les unes contre autres, les barriques destinées à recevoir l'huile les des cétacés. Pendant l'aller, le dernier rang de ces barriques est rempli d'eau douce ; cela constitue le lest.

En haut et à tribord on avait amarré contre les bastingues, à des palans (cordages) deux pirogues; trois étaient maintenues de même à bâbord, et cinq autres, renversées sur les chaudières à fondre le lard, étaient reléguées aux endroits les moins utiles du pont.

Les chaudières dont il est question, se placent, d'habitude, à l'arrière du mât de misaine, et sont abritées d'une façon ou d'une autre durant la traversée.

Nous nous réservons de décrire les instruments de pêche et les appareils à dépecer quand nous chasserons le premier cétacé.

L'équipage de la *Bartavelle* se composait de trente-trois hommes : le capitaine, le second, le lieutenant, le sous-lieutenant, le chirurgien, le maître d'hôtel, le cuisinier, le maître charpentier et son second, le maître tonnelier et son second, quatre harponneurs dont un faisant fonction de forgeron, six matelots et douze novices.

Un baleinier est plus qu'un homme, a dit Jacques

Arago ; or, comme les *hommes*, dans la bonne acception du mot, sont assez rares, on peut estimer qu'il n'est pas très-facile de réunir une compagnie de gens individuellement supérieure à ce qu'on appelle communément *un homme*.

Aussi les capitaines de baleiniers recrutent-ils un peu partout leurs matelots ; aussi leurs équipages sont-ils, pour la plupart, composés d'individus de tous les états.

L'équipage de la *Bartavelle* est une preuve de ce que nous avançons, car il se composait de vieux loups de mer, d'étudiants, de clercs d'huissier, de commis, d'artistes, etc.

Nous connaissons déjà le capitaine et notre héros ; voici la liste de leurs compagnons de voyage : [1]

Le second était un Havrais, de taille moyenne, un peu voûté, habile marin, un *mangeur d'écoutes*, un bougre à trois poils, comme on dit.

Le lieutenant était un Normand fieffé, matois, finaud, rondelet, rougeaud, habituellement content de lui, toujours la chique à la bouche, la chique, ce bétel, ce haschih du marin.

Le sous-lieutenant était un Landais d'une quarantaine d'années, baleinier *di cartello*, mais querelleur, mauvais, un vrai caïman.

1. Voir la note 1, à la fin du volume.

Il se nommait Gognère.

Le chirurgien, ex-officier de santé rouennais, petit bonhomme chauve qui aurait pu passer, sans se baisser, entre les jambes du capitaine, s'était embarqué pour examiner la Patagonie où il rêvait de fonder une république à la tête d'émigrants de divers pays : nature naïve et bienveillante.

Le maître d'hôtel, ex-laquais de bonne maison, parlait sans cesse d'Opéra, de Comédie-Française, des Bouffes-Italiens, chantait des airs d'opéras en vogue, discourait sur *le monde* qu'il avait fréquenté.

Le maître charpentier était un ancien calfat.

Le maître tonnelier représentait le type du vieux cheniqueur de l'Océan.

Le premier harponneur, beau garçon, fils de famille, d'abord gabier de grand'hune sur une frégate de l'Etat, s'était engagé pour vivre, après avoir payé, avec sa part d'héritage, une dette de jeu de son frère aîné, dette pour laquelle celui-ci s'était brûlé la cervelle.

Le second harponneur, jadis gabier de misaine dans la marine militaire, faisait son quatrième voyage de pêche.

Le troisième harponneur, un Nantais, trapu et fort comme un hercule, cumulait la place de forgeron.

Le quatrième harponneur, enfant de Morlaix,

superstitieux, rude matelot, n'avait que vingt-quatre ans sur lesquels il en comptait seize de navigation.

On voit, par ces silhouettes, que les baleiniers ne sont pas toujours des marins de profession, excepté cependant les harponneurs qui ont besoin d'être rompus à leur métier.

Le cuisinier, grand diable de six pieds, n'aurait pas rendu des points au fameux chef du prince de Conti ; mais comme il faisait bien le pain, on lui pardonnait ses sauces.

Parmi les six matelots, trois étaient Bas-Bretons et ne comprenaient guère que leur patois ; le quatrième avait vu le jour à la Martinique ; le cinquième était Malouin, on le surnommait le marquis ; le sixième, citoyen d'Yvetot, avait déjà fait quatre voyages au long cours, dont deux comme pilotin et deux comme lieutenant. Reçu capitaine une année avant, il s'était engagé sur la *Bartavelle*, uniquement pour aller à la pêche. C'était le type de l'*amant de la mer*.

Quelques novices méritent une mention particulière.

L'un arrivait de Bolbec ; il venait d'achever son apprentissage de coiffeur ; un autre sortait d'un magasin de nouveautés de Reims où il s'était distingué comme chef de rayon ; un troisième, Bourguignon, avait fait partie d'une musique de

régiment en qualité de petite flûte ; un quatrième était un joyeux cabotin, un *Melchior Zapata* insoucieux et aventureux qu'une faillite intempestive avait lancé des planches du théâtre sur les planches d'un navire.

Les provisions de la *Bartavelle* se composaient de biscuit, de farine, de lard, de bœuf salé, de conserves, de légumes secs, d'une douzaine de porcs vivants, de trente ou quarante poules dans des cages, de houblon pour fabriquer de la bière, de café, de thé, de mélasse.

Les baleiniers ont leurs repas ainsi distribués :

Le matin, à huit heures, du café noir sucré et du biscuit à discrétion.

A midi, la soupe, 250 grammes de lard ou de bœuf, des légumes secs et du biscuit à discrétion, ainsi que de la bière que le cuisinier a mission de fabriquer au fur et à mesure des besoins, et dont la barrique reste sur le pont, à la disposition de tous ;

A cinq heures, la soupe, 250 grammes de viande, haricots, pois, fèves ou lentilles, fromage, bière à volonté et un demi-litre de thé sucré.

A neuf heures du soir, on soupe des restes des deux repas du jour.

Le jeudi et le dimanche, pain frais, fabriqué par le cuisinier ; chaque homme reçoit une miche d'un kilogramme environ.

Tous les matins, à quatre heures, la bordée de quart a une ration de cognac.

Le dimanche, le maître d'hôtel fait à l'équipage une distribution de vin.

Pendant la pêche, cette distribution est quotidienne.

On donne même alors aux hommes, cinq ou six fois par jour, du cognac ou du rhum, suivant le travail et la température ; mais toujours du café, du thé sucrés à discrétion.

En quittant le port d'attache, on tue, deux fois par semaine, un des porcs embarqués, jusqu'à ce qu'il n'y en ait plus.

Durant les relâches, on mange quotidiennement de la viande fraîche, des légumes frais, de la volaille, voire des fruits. Ces provisions sont faites pour une partie seulement de l'équipage, car, à ce moment, il n'y a guère que la bordée de quart qui se nourrisse à bord ; l'autre festoie à terre.

En somme, la nourriture est copieuse, et c'est une nécessité en raison des fatigues que causent les manœuvres et les opérations de pêche sous un froid très-vif.

Le travail est divisé de cette façon :

Corvées : le maître d'hôtel est chargé de la chambre du capitaine et du carré des officiers; les matelots et les novices se servent entre eux,

chacun à tour de rôle; ils nomment pour cela un semainier.

L'office du semainier est d'aller chercher les rations à la cuisine et de nettoyer les logements.

Service : chaque bordée est de quart de quatre heures en quatre heures.

Rarement le timonier gouverne plus d'une heure de suite.

Les hommes qui ne sont pas utiles pour les manœuvres tiennent la barre ou veillent successivement au bossoir.

Le temps est piqué sur la cloche de bord, comme sur les navires bien tenus.

Lorsque la pêche est commencée, quand on file à la voile, il y a toujours un matelot sur l'une ou l'autre hune pour signaler les baleines ; quand on est à l'ancre, en mer, on place, dans le même but, des vigies sur la hune de misaine, sur la hune du grand mât et sur la hune d'artimon.

Ces dispositions sont les mêmes à bord des baleiniers américains ou brêmois.

Ordinairement, pendant le trajet du point de partance au lieu de pêche, on s'occupe à préparer les ustensiles, les engins, les outils dont on se servira : les tonneliers visitent minutieusement les barriques à huile; les harponneurs perfectionnent leurs harpons, leurs lances; les matelots,

les novices apprêtent les instruments à dépecer, les pirogues, les lignes, les avirons, les tolets, etc.

Tous les matins, à l'aube, la bordée de quart fait la toilette du navire, balaye de l'arrière à l'avant, lave, frotte, essuie, examine les voiles de rechange que l'humidité et les rats abîment souvent et qu'il faut faire sécher ou raccommoder, donne un coup d'œil aux voiles en vergues et au gréement.

Tous les quinze jours, les haubans, les cordages sont inspectés particulièrement, les brins des mâts sont graissés, le navire entier est paré, astiqué avec soin.

Cette besogne est également répartie : ainsi chaque homme est spécialement chargé d'une voile quelconque, d'une partie quelconque du gréement.

Les pirogues ont chacune leur gabier. A la pêche, celui-ci doit veiller à ce que son embarcation soit toujours prête à être mise à l'eau au premier signal, à ce que ses lignes, ses avirons, ses tolets, ses apparaux, enfin, restent en bon état.

Quand les hommes de quart ont achevé leur ouvrage et que rien ne menace dans l'air, ils vont et viennent sur le pont, en fumant leur pipe, jusqu'à l'instant où ils sont relevés.

Alors ils se reposent pendant quatre heures, à moins qu'un grain ne survienne.

Dans ce cas, tout l'équipage est requis.

On ne dérange cependant la *bordée* couchée que quand la violence de la tempête ne permet pas à la *bordée* de quart de suffire aux manœuvres.

Ce terme de bordée a besoin de quelques mots d'explication pour ceux de nos lecteurs qui ne sont pas familiarisés avec le vocabulaire des marins.

Au départ, le capitaine réunit ses hommes autour de lui et les partage en deux groupes : l'un est nommé *bordée de tribord,* l'autre prend le nom de *bordée de bâbord.*

Tribord est le côté droit du bâtiment, quand placé à l'arrière on regarde l'avant; bâbord est le côté gauche.

Le capitaine et le lieutenant commandent habituellement la bordée de tribord; le second et le sous-lieutenant ont sous leurs ordres la bordée de bâbord.

Les tribordais sont logés à tribord, les bâbordais à bâbord.

C'est la bordée de tribord qui prend, en premier, le quart à la mer, et la bordée de bâbord qui le prend en premier quand le navire est à l'ancre. C'est ce qui fait dire aux matetots : *Tribord à la voile, bâbord à l'ancre.*

Ajoutons aux détails qui précèdent que le chirurgien, le maître d'hôtel, le cuisinier sont obligés de répondre à l'appel lorsque le commandant crie : Tout le monde sur le pont! et que le charpentier et les tonneliers sont aussi engagés comme matelots.

Sur un baleinier, l'équipage entier, sans distinction de rang ou d'emploi, du plus petit au plus grand, doit prendre part aux manœuvres lorsque les circonstances l'exigent.

Maintenant revenons à nos moutons.

V

PREMIERS JOURS A BORD

Dans la Manche. — Commencement de navigation. — Départ du pilote. — Entrée dans l'Océan. — Le sous-lieutenant. — Tout va bien.

La mer était des plus mauvaises, le pilote avait peine à diriger, il fit louvoyer pendant une partie de la nuit.

Le lendemain soir, il donna vers la Redoute, point dangereux au-dessus de la Hougue.

Le courant de la marée montante drossait le navire et l'entraînait vers deux récifs ; bientôt on aperçut les feux de la côte ; le capitaine appela l'équipage sur le pont pour larguer les ris et le grand perroquet afin de pouvoir étaler les sept ou huit nœuds du courant qui passe en cet endroit.

La quantité de voile déployée poussa la *Bartavelle* au large ; le vent était si fort qu'elle cra-

quait de toutes parts et qu'à chaque coup de tangage la mer embarquait à l'avant.

Ficel trouva, cette nuit, l'occasion de prouver qu'il n'était ni plus maladroit, ni moins dévoué que les autres; il eut même le bonheur d'arracher le maître tonnelier à une mort certaine en l'accrochant avec une gaffe au moment où une lame l'emportait.

Pour un commencement de navigation, ce n'était pas trop mal.

Le matin, on put reprendre les ris, serrer le grand perroquet, et mettre en cape courante.

Le jeudi on était par le travers de la pointe de Start, côte d'Angleterre.

Un grand navire américain, portant des émigrants allemands à New-York, naviguait dans les mêmes eaux.

Le pilote, voyant le temps remis, fit ses adieux au baleinier, et se disposa à rentrer au Havre. Il serra la main à Lussan, à Ficel, qui lui glissa furtivement et en rougissant une lettre pour une personne aimée, sauta dans les haubans de son bateau et s'éloigna.

A ce moment, on aperçut une barque de pêcheur à moitié brisée et retournée, dont l'équipage avaitdû périr pendant la dernière tourmente.

Plusieurs de ceux qui n'avaient pas encore na-

vigué, pâlirent à cette vue qui leur disait un fragment des drames de la mer.

Le soir, le vent ayant diminué, Lussan donna l'ordre de larguer le troisième ris des huniers, du perroquet de fougue et de rétablir la grand' voile et le grand foc.

Enfin la *Bartavelle* entra dans l'Océan.

Tant que le travail forcé de la manœuvre occupa Ficel, tant qu'il put voir ou crut voir les côtes de France, il se montra fort; lorsque le trois-mâts eut laissé loin les pointes de Bretagne, il faiblit comme un enfant.

Ceux qui ont navigué ont dû éprouver cette tristesse inséparable des premiers jours d'une longue traversée.

Quand on a perdu les côtes de vue, quand on se trouve au milieu de cette vaste nappe d'eau mobile, pleine d'une grandeur accablante, quand on examine la coquille sur laquelle on piétine, cette coquille qui semblait une montagne dans les cales du port, une invincible mélancolie enveloppe les sens, et l'on suit involontairement, au milieu des brumes, les illusions qui s'en vont.

Cependant petit à petit on oublie le vague du tableau pour ne plus voir que son immense majesté.

Une partie de l'équipage de la *Bartavelle* n'ayant

jamais mis le pied sur un bâtiment, le concours du sculpteur fut très-précieux à la première tourmente.

Au reste, Ficel s'était promptement concilié l'amitié de ses camarades, sauf pourtant celle du sous-lieutenant, dont nous avons souligné la mauvaise nature.

Gognère ne pouvait entendre sans colère complimenter le sculpteur ; l'affection que le capitaine portait à ce dernier excitait sa jalousie, et il s'était promis de faire *trinquer* notre héros plus souvent qu'à son tour, menace facile à mettre à exécution, Ficel se trouvant précisément dans les bâbordais commandés par Gognère, sous les ordres du second.

Heureusement Lussan pressentit la pensée du sous-lieutenant.

Le 18 septembre, la *Bartavelle* passa devant la chaîne des Açores.

Le 27, à quatre heures du soir, elle filait en vue des îles du cap Vert.

Le capitaine, heureux de la tournure que prenait son voyage, ne cessait de répéter au sculpteur : « Vois-tu, petit, si ce temps continue, jamais de mémoire d'homme, on n'aura fait une pêche aussi miraculeuse, sans en excepter celles des apôtres sur la mer de Thibériade. »

Le 28, la *Bartavelle* courait plein vent arrière,

toutes voiles dehors, bonnettes dessus, 12 nœuds à l'heure, devant le cap Vert,

Le dix octobre au matin, la brise continuant belle, elle arriva, courant grand largue, par un temps magnifique, à peu de distance de l'Equateur, par le 26e degré de longitude ouest.

VI

LE PASSAGE DE LA LIGNE

A l'approche de l'Equateur. — Une pluie de haricots. — Le père la Ligne. — Neptune, Cérès, Pluton. — Préparatif du baptême. — Le défilé. — Le chirurgien. — La cérémonie. — Une idée méchante. — Gognère. — Un baptême forcé. — La Ligne. — Le repas du passage.

Tout le monde sait que les matelots ont la coutume, quand ils passent l'Equateur, de baptiser ceux de leurs camarades qui n'ont pas encore franchi l'hémisphère boréal; c'est une fête pour l'équipage. A bord de la *Bartavelle*, cette fête promettait d'être brillante, car sur trente-trois hommes, treize n'avaient jamais navigué.

Déjà ceux qui ne faisaient pas partie de la bordée de quart, quand on signala l'Equateur, s'étaient blottis dans les endroits les plus ignorés du navire, croyant échapper ainsi aux terribles épreuves; mais peine perdue, les vieux loups étaient

aux aguets, et bon gré mal gré, il fallut passer par leurs mains.

Lussan qui connaissait le baptême par expérience, recommanda à Ficel de se prêter de bonne grâce aux exigences baroques des matelots, sachant que les plus rétifs étaient les plus étrillés, lui fit couper les cheveux, afin qu'on ne pût lui mettre ni goudron, ni peinture, ni mélasse à la tête, n'oublia aucune instruction capable d'adoucir à son ami cette scène souvent très-désagréable.

Le 11 octobre, à midi, la chaleur était si forte, le bois du pont si brûlant, qu'on fût obligé d'arroser toutes les demi-heures.

Sous le tropique, il règne un beau temps éternel, le ciel est pur, l'horizon net et limpide, la mer toujours belle, et le bleu foncé de ses flots fait ressortir la blancheur éclatante de la crête des lames.

Tout sourit, tout vient en aide aux navigateurs ; vers le soir seulement quelques vapeurs légères s'élèvent à l'ouest et ne semblent flotter dans un ciel sans nuage que pour conserver les splendides reflets du soleil. Quand on traverse ces régions fortunées de l'Océan, en avançant sur l'Equateur, on arrive sans transition dans une zone de nuages et de pluies presque continuelles. La brise vivifiante des journées précédentes manque subitement, l'air devient lourd, l'atmosphère étouffante.

On entre ainsi dans les calmes équatoriaux qui s'étendent autour de la terre comme une infranchissable ligne de démarcation entre les alizés du nord et ceux du sud [1].

Le 12, au moment où l'on approchait de la Ligne, la cérémonie commença.

C'était le soir à minuit; l'équipage respirait le frais sur le pont et chacun savourait avec délice une faible brise, lorsqu'une grêle de haricots tomba de la mâture.

— Caraos! s'écria le capitaine, qui fumait tranquillement sa pipe à côté du sculpteur, j'en ai reçu un sur le *guibre* (le nez); qu'es-à-quo?

— C'est le baptême qui commence, répliqua des haubans une voix de rogomme; gare là-dessous : le père la Ligne s'avance.

C'était le père la Ligne en effet qui, sous la figure du deuxième harponneur, descendait du grand mât.

Ceux qui n'avaient pas encore payé leur tribut à l'Equateur, se sauvèrent aussitôt, qui dans les chambres, qui dans la cale; le chirurgien épouvanté se cacha dans une barrique.

Seul Ficel resta sur le pont, quoiqu'il sût ce qui l'attendait.

Le sous-lieutenant Gognère avait apprêté à son intention une *farce* particulière.

1. Maury, Sailing directions.

C'était un triste sire que ce Gognère; il haïssait Ficel, parce que celui-ci en savait assez long pour n'avoir pas besoin de ses leçons, parce qu'il avait l'amitié de Lussan et l'estime de l'équipage, parce qu'il était intelligent, serviable, bon ; et il espérait lui donner bientôt un échantillon de ses sentiments à son égard,

Le père la Ligne descendit de la mâture, affublé d'une sorte de costume moyen âge en toile à voile ; une longue perruque et une barbe en étoupe garnissaient vénérablemenl sa tête, car à l'instar de Mathusalem, il ne compte plus ses années.

Le troisième harponneur, paré d'un pseudo-costume de Neptune, se laissa glisser au pied du mât de misaine ; il tenait d'une main un harpon en guise de trident.

La déesse Cérès, représentée par le plus grassouillet et le moins barbu des matelots, descendit à son tour du mât d'artimon.

Cérès soutenait d'une main la traîne de sa robe, et portait de l'autre, en éventail, les attributs de son personnage.

A peine ces trois grotesques eurent-ils touché le pont, qu'un beuglement formidable retentit au bout du grand foc et que le maître tonnelier apparut déguisé en Pluton.

Le quatuor se réunit, fit quatre fois le tour du

navire en jetant des poignées de haricots au nez de ceux qui le regardaient de trop près, s'arrêta au pied du grand mât, et tint conseil.

A trois heures du matin, il commanda les matelots baptisés pour dresser la tente du suprême aréopage.

Cette tente fut établie à tribord sur le grand panneau.

On y plaça des siéges en gradins, et devant ces siéges les accessoires d'usage : le tonneau à bascule, la peinture, le goudron, la farine, le suif, l'huile, le duvet de poule.

A six heures du matin, on pavoisa le navire.

A sept heures, tout était prêt.

Avant de commencer, on procéda à la bénédiction du mât d'artimon, ainsi que cela se pratique ordinairement.

On commanda tout le monde sur le pont, on pria le capitaine de s'avancer, et quand il se trouva au milieu du cercle, le maître charpentier, la hache levée, lui signifia qu'il allait couper le mât, s'il ne consentait à le faire *border*, autrement dit s'il refusait d'arroser le gosier de l'équipage.

Lussan, qui était à la réplique, versa lui-même un quart de cognac à chaque homme et remit, pour la journée, son autorité aux mains du père la Ligne avec lequel il trinqua ni plus ni moins qu'un habitant des Champs-Elysées.

Les officiers burent aussi à la santé de Cérès, de Pluton et de Neptune.

Ces préliminaires terminés, on enferma les hommes devant être baptisés, on tira bon gré malgré le petit chirurgien de sa barrique, on le verrouilla dans une cabine, malgré ses lamentations; puis ceux qui devaient faire partie du cortége allèrent s'habiller, chacun suivant son personnage.

A neuf heures, tout le monde étant prêt, le carillon de la cloche du bord annonça le défilé.

Lussan l'attendait à l'arrière avec deux bouteilles de rhum!

Voici l'ordre dans lequel il marchait :

Le suisse et sa hallebarde.

Le prêtre chantant dans son bréviaire une macaronée appropriée à la circonstance.

Un enfant de chœur, c'était un novice breton, le plus petit.

A ses côtés trottait le bedeau, le plus rond de l'équipage.

Le père La Ligne et sa respectable moitié, appuyés l'un sur l'autre.

Neptune et son trident.

Pluton et sa famille.

Le barbier et son garçon.

Deux gendarmes traînant, la corde au cou, les malheureux dont le supplice s'apprêtait.

La procession s'arrêta sous la tente.

Le père La Ligne et sa femme prirent place sur les fauteuils de la présidence, les autres dignitaires s'assirent à leurs postes respectifs, et l'on reconduisit les néophytes dans les prisons, à l'exception du chirurgien par lequel on devait commencer.

Le pauvre homme criait grâce avec un accent capable d'émouvoir les cœurs les plus endurcis ; mais le père La Ligne est d'une orthodoxie féroce; il a horreur des anabaptistes; il les poursuit, les châtie, les baptise, quoi qu'ils fassent, et pour franchir l'Equateur sans encombre à l'avenir, il faut passer sous les fourches de sa religion.

Au fond, la pensée du Dieu est charitable : il veut, en imposant ce sacrifice aux matelots, les soustraire aux flammes éternelles, s'ils meurent pendant la traversée.

Le chirurgien était resté devant l'imposant tribunal; on lui avait lié les pieds et les mains et bandé les yeux.

Sur un signe du chef, le prêtre entonna un psaume insensé, et le barbier s'approcha pour faire la toilette du patient, auquel il coupa d'abord les cheveux du côté gauche et la moustache du côté droit. Il lui savonna ensuite la tête et la figure avec un mélange de goudron, de peinture, de coltaar, et le fit mettre à genoux sur le plan-

cher à bascule, recouvrant la cuve qui servait de fonts baptismaux.

Cette cuve contenait douze barriques d'eau ; elle était pleine jusqu'aux bords.

Le chirurgien voulut crier, on l'en empêcha en lui appliquant sur la bouche un portevoix dans lequel il devait prêter le serment solennel de ne jamais séduire la femme d'un marin.

Le petit homme, il faut l'avouer, était incapable d'une chose semblable ; c'était la chasteté en personne ; aussi leva-t-il la main avec indignation ; mais à peine eût-il ouvert la bouche pour répéter les paroles sacramentelles du prêtre que Neptune, le terrible Neptune, introduisit dans le porte-voix un seau d'eau salée, en même temps que l'enfant de chœur en glissait sournoisement une pinte sur le bras en l'air, entre la peau et la manche de l'habit.

— Je suis mort exclama l'inondé à moitié asphyxié, toussant de façon à rendre l'âme, et cherchant à essuyer l'eau qui lui glissait le long des reins.

— Confessez-vous, mon fils, dit le prêtre d'un ton sépulcral, votre dernière heure est arrivée.

— Ma dernière heure ?

— Silence ! hurla l'enfant de chœur en plaquant sur les lèvres du chirurgien, un pinceau de goudron qui lui servait de goupillon.

— Hélas! prenez pitié de moi, sainte Vierge.

— Il ne s'agit pas de la sainte Vierge, mais du père La Ligne, riposta rudement le prêtre. Allons, pas d'embardées, confessez-vous, si vous ne voulez mourir en état de péché.

Le bedeau lut alors à haute voix une liste de crimes auprès desquels ceux des Gomorrhéens ne sont que simples peccadilles, et, tandis que l'enfant de chœur secouait, en guise d'eau bénite, son pinceau de goudron sur le visage du pénitent, le prêtre apprêta l'hostie de l'absolution.

Cette hostie consistait en un morceau de pomme de terre crue, enduit de coltaar et de sciure de bois.

— Ouvrez le panneau (la bouche), tonna le suisse.

Le chirurgien obéit comme un automate, le prêtre lui posa délicatement l'amère pastille au fond du palais, Neptune fit jouer la bascule, et le néophyte reçut enfin le baptême dans l'eau salée de la cuve.

Quand on le remit sur le pont, il était complètement ahuri; on le délia, on lui rendit la vue, il reçut, pour finir, la bénédiction du père La Ligne, et, en témoignage de haute satisfaction, l'autorisation d'embrasser l'épouse du dieu.

Cette dernière humiliation subie, on lui présenta le bidon des offrandes et on lui permit d'aller se débarbouiller.

Ficel devait suivre immédiatement le chirurgien ; mais comme il paraissait se prêter de bonne grâce au jeu, le baptême allait être réduit pour lui à sa plus simple expression ; c'est-à-dire qu'après lui avoir versé deux ou trois seaux d'eau sur le chef et lui avoir fait faire un plongeon dans la cuve, le père La Ligne allait le renvoyer des fins de la plainte.

Cela ne faisait pas l'affaire du sous-lieutenant.

Dès que ce dernier vit le tribunal disposé en faveur du sculpteur, il insinua, avec son rire méchant, que Ficel se moquait du père Equateur, et qu'il était bon de doubler les épreuves au lieu de les diminuer. En conséquence, il proposa, de bander les yeux au patient, de l'attacher par une drisse en dehors du navire, et de lui faire prendre un bain dans la mer.

Suivant le calcul intérieur de Gognère, on pouvait laisser le sculpteur plus ou moins longtemps dans l'eau ; un requin pouvait le happer ; un accident, un contre temps quelconque, l'estropier ou le tuer.

L'idée ne fut que médiocrement goûtée par l'équipage.

Ficel était aimé de tous, et comme il s'offrait volontiers au supplice, le père La Ligne opinait pour qu'il ne reçût que les douches d'usage ; né-

anmoins la motion du sous-lieutenant allait peut être l'emporter, quand Lussan s'interposa.

— Caraos! dit-il à Gognère en le regardant en face, c'est un vilain jeu que vous proposez là; mais puisque vous le trouvez si amusant, nous allons l'essayer sur vous.

— Comment sur moi? répondit Gognère pâlissant; j'ai passé la Ligne.

— Je ne crois pas. Vous avez fait six voyages de pêche, c'est vrai; mais c'est au Groënland que vous êtes allé chaque fois.

— Ha! ha! ha! brailla l'équipage en battant des mains.

— Vous avez navigué durant trois ans dans la Méditerranée; mais la Méditerranée n'est pas au-dessous de l'Equateur.

— Je suis venu dans l'Amérique du Sud.

— C'est vrai; mais vous n'avez pas dépassé Cayenne, car c'est dans ce port que nous fîmes connaissance. S'il vous en souvient, j'étais matelot sur un trois-mâts bordelais chargeant de l'indigo.

Gognère passa par toutes les couleurs, tandis que le capitaine parlait; ses petits yeux lancèrent des éclairs et son poing se crispa.

Les matelots poussèrent des hourras frénétiques et s'avancèrent vers lui.

— N'approchez pas, sacra-t-il.

— Les rangs sont confondus, reprit joyeuse-

ment Lussan, la résistance serait inutile et ne servirait qu'à aggraver votre position. Comment, tonnerre! vous voulez faire trinquer Ficel, quand vous-même n'avez jamais passé et trépassé ce vieux de la cale, le père Equateur? Comment, je vous demande où vous avez bourlingué et vous me répondez bossoir et clinfoc. Allons! allons! continua-t-il en s'adressant à l'équipage, attrape à sauter, branle-bras, mes enfants, et baptisez-moi ce gaillard-là qui veut tricher le père La Ligne.

Un brouhaha formidable retentit autour de la tente; les matelots se ruèrent sur Gognère, et malgré la force athlétique de ce dernier ils l'eurent garrotté en un instant.

La proposition que le sous-lieutenant avait émise précédemment était trop dangereuse pour que Lussan la permît sur son auteur, quoique plusieurs cheniqueurs insinuassent qu'il fallait lui faire tâter de son invention.

On se contenta de le soumettre aux mêmes épreuves que le chirurgien, en allongeant le supplice toutes les fois qu'il voulait se rebeller.

— Ha! ha! Patine-toi, mon vieux, répétait le second en riant aux éclats.

— Déhale-toi de là, reprenait Lussan sur le même ton; mais non, *amuré à bloc.*

— Tourne au taquet, goguenardait le lieutenant.

— Hé! ne lève pas ainsi la quille en l'air, tu vois bien que tu portes à cul, disait un quatrième.

Et l'équipage de recommencer ses rires et ses clameurs.

Quand le paragraphe de l'immersion fut terminé, on dépouilla Gognère de ses vêtements et l'enfant de chœur, s'avançant muni de son pot de goudron et de son pinceau, se mit à galipoter (badigeonner) le sous-lieutenant avec un tel entrain qu'au bout d'une minute ce dernier était méconnaissable. On roula aussitôt le malheureux dans un sac rempli de duvet, et quand on le crut suffisamment métamorphosé, on le lâcha en lui conseillant d'aller se donner un *coup de faubert* (se nettoyer).

« Patience, murmura Gognère entre ses dents, tandis que l'équipage dansait autour de lui en poussant des éclats de rire bruyants, j'aurai mon tour! »

Et il descendit dans sa cabine, où il resta jusqu'au soir sans pouvoir parvenir, malgré la pierre ponce et la brosse, à retrouver son enveloppe primordiale.

Deux heures après le baptême était terminé.

Cependant, comme plusieurs novices demandaient à voir la Ligne, Lussan apporta sa longue-vue, sur le verre de laquelle il avait collé un cheveu qui simulait assez bien une ligne au soleil.

— Un instant, fit le chirurgien en s'avançant, j'ai été baptisé le premier, je veux être le premier à voir la Ligne; il m'en a coûté assez pour passer dessous.

— Soit, dit avec un grand sérieux le bonhomme Equateur; regardez.

— Je regarde, répartit le chirurgien posant son œil sur l'optique.

— Voyez-vous?

— Oui, oui, oui, je vois, dit-il émerveillé.

— Hisse! fit alors le père Equateur à Neptune, qui versa un baquet d'eau sur la tête du naïf chirurgien.

— Ah! se gendarma celui-ci en se sauvant; c'est une indignité, je n'en joue plus; le baptême est fini.

— Oui, repartit Cérès; mais on ne prend pas gratis la hauteur du soleil.

Et la déesse, en sa qualité de femme, administra sur le ventre du petit bonhomme une tape qui le fit ployer en deux.

— J'en appellerai au gouvernement, déclara le chirurgien indigné, en allant changer de vêtements pour la seconde fois.

— Le gouvernement, c'est moi, dit le père La Ligne en se renversant.

— Hourra! hourra! crièrent en chœur les matelots, tandis que Neptune braillait sur un ton semblable à celui de l'astronome du Pont-Neuf :

— Qui veut voir La ligne?

Bientôt le père Equateur, son épouse et toute sa famille furent assaillis par une grêle de projectiles; l'eau, la farine, le noir de fumée, les haricots jaillirent d'un bout à l'autre du trois-mâts, au milieu de la gaieté générale. Lussan même ne put se soustraire à l'avalanche : Cérès, perchée dans la mâture, lui versa sur la tête une seille d'eau qu'elle avait halée à cet effet.

La cloche du dîner mit fin à la mêlée.

Pour cette solennité, le menu se composa de ce qu'il y avait de mieux dans les provisions; chaque bordée eut quatre poulets rôtis, des conserves de viande arrangées avec des petits pois, des omelettes au lard, au rhum, du pain frais, du fromage de Hollande, et un nombre respectable de bouteilles de bordeaux, accompagnées de café, de liqueurs, de tabac.

Le repas se prolongea fort avant dans la nuit.

Le vin, le cognac circulèrent à plein verre; capitaine, officiers, matelots, novices, rirent ensemble; à minuit, le père La Ligne et son épouse dansèrent une gigue échevelée en face de Pluton et de Cérès, et Neptune en fit autant avec le suisse et le bedeau. Le Bourguignon, ancien fifre de la Grande Armée, formait l'orchestre.

Quant au navire, il marchait à la garde de Dieu.

Le gouvernail était amarré, personne ne s'occupait de la manœuvre; mais, grâce au beau temps, on continuait à faire bonne route.

C'est ainsi que se termina le baptême des néophytes de la *Bartavelle*.

Le 13 octobre, à huit heures du matin, tout était rentré dans l'ordre[1].

1. M. de Chasseloup-Laubat, étant ministre de la marine, défendit (septembre 1864) la cérémonie du passage de la ligne sur des plaintes qui lui furent faites relativement à des excès auxquels se seraient livrés certains équipages, soit sur des passagers, soit sur des matelots au doublage de l'Equateur.

VII

LES CONTES DE BORD

La rancune. — Les soirées à bord. — Conteurs et chanteurs. — Rispal le pêcheur. — Au tour de Ficel. — Le rat Bambouk. — Morse et poisson-volant. — Encore le sous-lieutenant.

Le sous-lieutenant n'avait pas oublié la scène du passage de la Ligne; sa haine contre Ficel s'en était accrue, et il n'attendait qu'une occasion pour le témoigner.

Le 25 octobre, on put voir les roches Martin-Vaz, îlots situés à peu de distance de la Trinité, et le 20 novembre, on était par le 58° de latitude sud, et le 67° 30' de longitude ouest.

Depuis la sortie de la Manche, le temps n'avait pas cessé d'être favorable; aussi les matelots en prenaient-ils à leur aise : ceux qui n'étaient pas de quart dormaient le jour, et le soir les deux bordées se réunissaient sur le pont pour respirer l'air frais en fumant et en regardant les étoiles.

La nuit, le ciel est un livre admirable pour les marins ; les plus grossiers, en apparence, cherchent à déchiffrer les sublimes hiéroglyphes de la voûte constellée; Ficel, moins que tout autre, avait pu échapper à l'attraction des contemplations célestes dans lesquelles il revoyait invariablement, du reste, l'ange de ses rêves, et qu'il recherchait passionnément pour cette raison.

Souvent, avec la permission du capitaine, tout le monde s'asseyait en cercle à l'arrière, les jambes croisées, le brûlot dans le coin des lèvres, pour écouter quelques-unes de ces histoires qui font pouffer de rire ou frémir de peur.

Les équipages des baleiniers et des navires marchands prennent grand plaisir à ce genre de distraction ; il y a toujours, sur ces bâtiments, des *causeurs* et des *chanteurs ;* ces derniers sont plus rares, le travail matineux, l'abus des liqueurs fortes, l'air pénétrant de la mer, le tabac, ne conservant pas aux marins des organes de tenorini.

La *Bartavelle,* en particulier, comptait au nombre de ses matelots un comédien qui inventait à volonté des histoires, quand il n'en savait plus; un musicien doublé d'un soldat, jouant du fifre et racontant ses campagnes; un laquais de grand seigneur parlant des petits soupers de son maître; un coiffeur citant à tout propos ses aventures galantes ; un commis enchérissant sur le coiffeur; des

Bretons psalmodiant leurs légendes ; d'anciens gabiers de la marine de guerre célébrant leurs combats contre les Anglais ; Ficel, un chanteur agréable, et Lussan qui, malgré son grade, ne dédaignait pas de lancer sa glose tout comme un autre et de prouver, par ci par là, qu'il était Gascon.

C'est surtout après le passage de la Ligne que les réunions nocturnes en question étaient devenues fréquentes.

Le vent soufflait si doucement qu'elles ne présentaient aucun inconvénient et que l'équipage s'y était accoutumé comme à une chose faisant partie du service. On y racontait parfois, ainsi qu'on va le voir, des drames caractéristiques.

Un soir, où, selon l'habitude, les matelots se trouvaient à leur place ordinaire, quand le second eut rappelé l'histoire d'*Aignan-le-Comte,* le maître tonnelier celle du *Brave Taillemer* — une épopée du genre du *Beau Pécopin* de Victor Hugo, — le harponneur celle du *Chasse-marée Kermolain,* Lussan prit la parole, et fit, au milieu de l'attention générale, le récit suivant.

Rispal le pêcheur

Il était une fois entre Bayonne et Fontarabie, à deux longueurs de bouline de Saint-Jean-de-Luz, un matelot qui, malgré ses dix-neuf ans, passait

pour avoir pâqué de la toile autant que le plus vieux désemparé de la côte.

Il se nommait Rispal.

Du 1er janvier à la Saint-Sylvestre, il courait des bordées dans le golfe de Gascogne, pour pêcher le thon et la sardine.

Il était orphelin depuis son enfance; mais, grâce à son courage et à ses bonnes vergues (ses bras), il se trouvait au vent de sa bouée.

Une seule chose lui dérangeait la boussole : son amour pour la fille d'un vieux marsouin appelé le père Tafia, lequel, sous prétexte qu'il possédait quelques sacs de pistoles, prétendait marier sa progéniture à un des gros bonnets de l'endroit.

(Ficel rougit; Lussan le remarqua du coin de l'œil, sourit et continua.)

De fait, personne ne savait, mieux que le père Tafia, excellent maître calfat, se servir de l'étoupe, du guipon, du brai gras, de la patarasse, du pince-balles; mais personne non plus ne savait jeter un filet avec autant de sûreté que Rispal.

Somme toute, le calfat et le pêcheur pouvaient naviguer de conserve, d'autant que la fille du père Tafia, une brunette qui avait des écubiers (des yeux) longs comme çà et des bossoirs de Vénus, caraos! nourrissait un faible pour Rispal et aurait volontiers mis le cap, vent en poupe, sur la rade du mariage. Malheureusement son forban de père

donnait de la bande toutes les fois qu'on lui parlait d'épousailles, et renvoyait à ses filets notre matelot dès que celui-ci, envahi bâbord et tribord par ce diable d'amour, voulait forcer de toile auprès de l'auteur des jours de la jeune goélette, que l'on nommait Bellinda.

Un jour qu'il avait été plus rudement brassé que de coutume par le vieux, et comme il s'en allait l'oreille basse, il s'aborda avec la Bellinda, qui sortait de l'église après vêpres, et s'avançait toutes bonnettes dehors, ses frusques de fête déployées.

« Bonjour, dit la belle à Rispal en train de tortiller son suroi comme un bourlingueur qui a manqué la partance et cherche à s'excuser devant le commissaire de l'inscription maritime, tu as vu mon père ?

— Oui.

— Que t'a-t-il dit?

— Il brasse toujours à culer; quand je lui parle de toi, il me répond bossoir et clinfoc; bref, je crois que je n'ai plus qu'à avaler ma gaffe !

— Toi, mourir ! je ne le veux pas, je te le défends.

Et, de ses deux jolies mains, comme ils se trouvaient dans un sentier où personne ne pouvait les apercevoir, elle essuya les écubiers tout rouges de Rispal.

— Que faire? demanda ce dernier.

Bellinda réfléchit un instant, puis, relevant la tête :

— Ecoute, fit-elle, il y a dans la montagne, à une demi-heure d'ici, une sorcière que j'ai souvent rencontrée et qui m'a promis un secret pour être heureuse, à la condition que j'irais le lui demander dans sa grotte. Si nous allions la trouver?...

— Allons ! dit Rispal.

Quand les jeunes gens arrivèrent devant l'antre de la sorcière, celle-ci remuait une bouillabaisse diabolique en ébullition dans une marmite de bronze, devant laquelle se tenaient accroupis un hibou et un crapaud.

— Hum ! pensa Rispal, voilà une frégate dématée avec qui Satan seul peut louvoyer, ou je n'ai jamais enfourché l'empointure d'une vergue.

Bellinda exposa en peu de mots l'objet de sa visite.

— Je n'ai pas le temps aujourd'hui, repartit la sorcière; mais envoie-moi demain ce garçon-là, — et frissonnante, elle désigna le matelot, — et je lui donnerai ce que tu désires.

Bellinda fit une révérence, tendit la main à son promis, et tous deux reprirent la route de Saint-Jean-de-Luz.

La vieille les suivit du regard.

— Le diable m'élingue, murmura Rispal en descendant la montagne, si je ne préfèrerais me trouver au milieu du golfe par le grain le plus carabiné, que de m'aborder dans la campagne avec cette épave de l'enfer.

— Tu es fou, cette sorcière est une bonne femme, et je veux que tu ailles la trouver demain, dit la jeune fille. Puis, comme elle était arrivée à cent pas de sa demeure, elle tendit furtivement son front au pêcheur, et s'enfuit après avoir pris rendez-vous pour la matinée suivante.

Rispal regagna tout pensif sa cabane, et s'endormit en rêvant qu'il se trouvait au sabbat où accouraient en foule, à cheval sur des manches à balai, les sorciers et les sorcières des quatre parties du monde.

Au point du jour, il gravit le sentier qui conduisait chez la sorcière.

Celle-ci l'attendait.

Dès qu'elle l'aperçut, elle grimaça un sourire et laissa voir deux crocs jaunes.

Rispal ne put retenir un mouvement de dégoût.

Les yeux fauves de la vieille lancèrent des éclairs.

— Je te ferai épouser Bellinda, reprit la sorcière, si tu consens à vivre avec moi pendant quinze jours!

Rispal tressaillit.

— Je sais ce que tu penses, poursuivit-elle; mais je t'aime, moi aussi, je t'aime plus que ta pécore. Quinze jours de ta vie, et je te mets au comble de tes désirs. Veux-tu?

Et avançant sa face hideuse, elle baisa Rispal aux lèvres.

Le matelot tressaillit comme s'il eût été mordu par une vipère, poussa un cri étranglé, recula de quelques pas, et, en proie à une terreur panique, s'enfuit du côté de la mer.

— Patience, murmura la sorcière.

Rispal ne s'arrêta qu'au rivage; la peur lui donnait des ailes. Arrivé devant son bateau, il reprit haleine.

— Santa-Maria! fit-il en se signant, j'ai eu peur tout de même!

Néanmoins, comme il avait un vrai cœur de Gascon, au bout d'un instant il se mit à rire en songeant à la déclaration d'amour de la vieille, se promit d'en parler à Bellinda, et, larguant sa voile, s'éloigna pour pêcher.

Quant à la sorcière, comme on le verra tout à l'heure, elle méditait une vengeance qui devait servir sa passion.

Or, il est bon de dire que cette guimbarde tenait de Belzébuth le don de prendre la forme de tous les animaux. Dans ce cas, elle devenait vulnérable; aussi usait-elle modérément du pouvoir

de se métamorphoser; mais quand l'amour parle, on n'entend, on n'écoute plus que lui.

On était aux plus beaux jours de l'été; pas le moindre nuage à l'horizon.

Quelques embarcations entraient ou sortaient du port de Saint-Jean-de-Luz, et Rispal, à une lieue au large, pensant à sa promise, jetait son filet sur un banc de sardines en chantant :

La haou sus la mountagno, u pastou malhurous,
Sedut aü pé d'u haü negat dé plous
Souniabe aou cambiamen dé sas amous.

lorsque, l'eau bouillonnant autour de lui, une masse noirâtre se dressa tout à coup du fond du golfe et le lança en l'air avec sa barque.

C'était une baleine d'une grosseur telle que jamais harponneur n'en piqua de semblable.

Rispal, qui avait fait une pirouette dans l'espace, retomba sur le dos huileux du cétacé dans la graisse duquel il planta, par un mouvement nerveux, une gaffe qu'il avait instinctivement serrée dans ses mains tandis qu'il exécutait la voltige.

Le monstre sentit à peine cette blessure qui n'atteignit pas sa chair, souleva sa queue et partit comme la foudre dans la direction de l'ouest.

Cette baleine, vous l'avez deviné — et Rispal le

compri t au bout d'un instant, — c'était la sorcière, qui avait formé le projet d'emporter le matelot dans une île déserte, espérant obtenir de lui, par crainte, ce qu'elle ne pouvait obtenir par amour.

— Ah! vieille désemparée, sacra Rispal en se cramponnant au manche de sa gaffe, tu veux m'avaler comme Jonas. hé bien, nom d'un patarat! tu peux forcer de toile, je reste ancré sur ta carcasse, dusses-tu me conduire aux enfers.

Un ricanement satanique répondit seul à ces paroles, et la baleine continua à filer avec une vitesse vertigineuse.

L'eau poudrait autour d'elle.

En quelques minutes, elle franchit le golfe de Gascogne, entra dans la mer de Biscaye, dépassa les Asturies, tourna comme un éclair la pointe de Galice. Elle obliqua vers le sud dès qu'elle eût gagné l'Atlantique.

Il pouvait être deux heures.

Aucune voile n'apparaissait en pleine mer, et l'onde n'était troublée que par des troupes de marsouins faisant la culbute, ou par des rorquals poursuivant leur proie.

A quatre heures, la baleine se trouvait à la hauteur du détroit de Gibraltar; à six heures, elle doublait au large les Canaries; à sept heures, elle arrivait sous le tropique du Cancer; à neuf heures,

elle côtoyait les îles du cap Vert ; à minuit, elle franchissait l'Équateur !

Alors elle ralentit sa course effrénée.

Le temps était admirable ; une légère brise tempérait la pesanteur de l'atmosphère ; des myriades d'étoiles brillaient au ciel comme une poussière de diamant ; la mer était extraordinairement phosphorescente.

La baleine traçait, en courant, un sillage enflammé, et chaque fois qu'elle frappait l'eau de sa queue, un jet de feu s'élevait autour d'elle et retombait sur Rispal en une substance gluante exhalant une odeur pénétrante.

Au milieu de ces lueurs diaboliques, les yeux du monstre jetaient un éclat étrange, tandis qu'un sourire sardonique courait sur ses lèvres.

Aux premières clartés du crépuscule, le matelot aperçut, à l'est, une étendue de terre qui, d'après ses calculs, ne pouvait être que l'Amérique du Sud.

En effet, quand le jour parut, la baleine et son cavalier louvoyaient en face de Rio de Janeiro.

En ce temps-là, c'est-à-dire en 1711, la France soutenait une lourde guerre au sujet de la succession d'Espagne ; jamais notre beau pays ne s'était vu plus près de sa ruine ; jamais l'Autriche et l'Angleterre ne lui avaient fait plus de mal. Ah ! ces gueux d'Anglais ! ! !...

Par bonheur, au milieu de désastres sans exemple, de braves marins soutenaient l'honneur du pavillon français, entre autres Duguay-Trouin.

Depuis l'année 1703, ce vaillant Malouin chassait dans l'Atlantique les flottes de la Grande-Bretagne et de la Hollande. Ses succès lui suggérèrent l'idée d'aller frapper les Portugais dans leur plus riche colonie. De ses propres deniers et de ceux de quelques patriotes de Saint-Malo, il arma une escadre, et vers le milieu de 1711, il arriva avec cette escadre devant Rio, place imprenable, disait-on, qu'il réduisit au bout de onze jours de canonnade.

La baleine passait précisément devant la ville brésilienne pendant le bombardement, et tandis que Duguay-Trouin attaquait un ouvrage avancé le long de la côte.

Soit fatigue, soit trouble, le monstre rasait la terre de si près, que plusieurs fois il remua le sable, et qu'à un moment il nagea à deux cents mètres du lieu du combat.

Ce qui survint alors, Rispal ne put s'en rendre compte : il entendit des sifflements s'entrecroiser au-dessus de sa tête ; il entendit la baleine hurler comme un tonnerre ; il la vit bondir dans la direction du sud, en regagnant la haute mer.

C'est que le monstre, en passant entre le fort de la côte et le navire de Duguay-Trouin, au mo-

ment où le fort et le bâtiment s'envoyaient simultanément leurs bordées, avait reçu huit boulets, dont trois lui avaient brisé la mâchoire inférieure et crevé un œil, et quatre ouvert le flanc.

Vous pouvez vous imaginer à quelle noce se trouva tout à coup la sorcière, elle qui, je vous l'ai dit, subissait les accidents de la vie ni plus ni moins qu'un simple gabier, lorsqu'elle usait du pouvoir de se métamorphoser.

Ses évents soufflaient le sang avec une violence capable de faire chasser un trois-ponts sur ses ancres ; ses bonds étaient si furieux, ses hurlements si formidables, elle se tordait avec une rage telle, que notre matelot, épouvanté, se cramponna convulsivement à sa gaffe.

Il lui sembla, car il n'y voyait plus, que le cétacé commençait une course, si fantastique que la pensée ne peut se la représenter, à travers des paquets de mers et des brises carabinées.

Puis il éprouva un choc violent qui l'arracha de sa gaffe, et il perdit tout à fait connaissance.

Quand il revint à lui, il faisait nuit et la baleine gisait échouée entre des madrépores, ne donnant plus signe de vie.

Il la regarda, assis sur le varech.

Devant lui, la mer s'étendait à perte de vue ; derrière lui, la lune éclairait la lisière d'une forêt

vierge, où la brise s'embaumait aux senteurs du phormium, des pins Kauris, des fougères.

Plus loin, s'élevait une chaîne de montagnes aux pointes couvertes de neige; d'autres pics semblaient des volcans en ignition, à en juger par les lueurs rougeâtres qui s'échappaient de leurs sommets.

Des prairies verdoyantes occupaient la gauche et arrivaient jusqu'à un lac, qui communiquait avec la mer par un canal bordé d'herbes.

— Où suis-je? murmura le matelot.

Il envisagea de nouveau la monture sur laquelle il avait chevauché.

— Par mon patron, quelles heures j'ai passées sur cette vieille carcasse! C'est comme un horrible rêve!... Heureusement j'en suis quitte pour la peur. J'ai cru un instant que j'allais droit chez Belzébuth. A-t-on jamais vu cette bourlingueuse de sorcière qui se change en baleine, et me prend en travers avant que j'aie pu pousser la barre à tribord ou à bâbord pour la parer!... Ah! servante de Satan, te voilà donc dans la cale sèche!... Le diable m'élingue si je sais comment par exemple!... J'ai un tel chaos dans la boussole!... Et Bellinda?...

Pendant un instant, il songea, le menton posé dans ses mains.

La brise fraîchissait.

— Brrr ! fit-il, cherchons s'il n'y aurait rien ici à se mettre sous la dent.

Voilà mon repas trouvé ! s'écria-t-il en se levant.

Il tira son couteau de sa poche, courut couper un morceau de chair dans une des blessures de la baleine, ramassa des feuilles, des branches sèches, alluma du feu avec son briquet, choisit deux galets, en fit un foyer, mit cuire dessus son souper, et battit la semelle en attendant.

Des teintes rosées commençaient à se montrer dans le zénith au levant ; la mer venait se briser contre les récifs ; bercé par la plainte du flot, Rispal songeait à Bellinda, lorsqu'il entendit, vers le prairies, des accents dont il lui fut impossible de saisir le sens, lorsqu'il aperçut une troupe de sauvages qui s'avançait de son côté.

Il comprit que la baleine l'avait jeté, dans une île de l'Amérique ou de l'Océanie, et qu'il allait peut-être avoir affaire à des anthropophages.

En moins de temps qu'il n'en faut pour le raconter, il prit son parti, se jeta à la nage, força de toile et remonta à terre, un mille plus loin, sur un point ombragé par de gigantesques sapins.

Là il se dissimula de son mieux, s'aida des lianes comme il l'eût fait des haubans, atteignit les premières branches d'un kauri.

En posant la main au milieu d'un bouquet de ramures noueuses, il sentit sous ses doigts quelque chose de froid : un sifflement aigu traversa l'air, et la gueule d'un reptile se dressa béante devant lui.

C'était une couleuvre qui guettait un nid.

Il poussa un cri rauque, ouvrit machinalement les bras, se laissa glisser à terre et rentra dans l'eau pour atteindre une crique au fond de laquelle il espérait se mettre à l'abri et tout voir sans être vu.

Il l'atteignit, après avoir échappé miraculeusement à un requin, qui, en nageant vers lui, s'était brisé la mâchoire contre un écueil.

— Merci de moi! exclama Rispal, essuyant la sueur qui perlait sur son front blême, si ça continue longtemps de cette façon, je suis un homme mort!

Et, frissonnant, il se blottit dans un creux de la crique et regarda ce qui ce passait du côté de la baleine.

Les sauvages, devant lesquels il avait fui, étaient une vingtaine. Ils dansèrent en rond autour du feu, taillèrent, à l'aide de haches de pierres, sur le dos du cétacé, une lourde tranche de graisse qu'ils s'arrachèrent et devorèrent avec la voracité du vautour, se passèrent un petit tonneau d'eau-de-vie, épave de quelque navire

naufragé, le vidèrent en une minute, et s'affaissèrent, ivres morts, sur le rivage, où ils s'endormirent d'un sommeil de plomb.

L'air se dépouillait de son manteau brumeux; le soleil apparaissait à l'horizon.

Rispal interrogea l'espace du regard!

Tout à coup ses yeux se fixèrent sur un point de la mer, à cinq ou six milles de la côte : « Une voile! » exclama-t-il en se dressant palpitant.

C'était effectivement un trois-mâts barque qui s'avançait, courant au plus près.

Notre matelot attacha aussitôt sa veste, sa chemise, sa ceinture, son mouchoir à l'extrémité d'une branche d'arbre et fit flotter ce signal, hélant le navire à mesure qu'il approchait.

Au bout d'une heure d'angoisses, ses signaux ayant été aperçus, un canot vint à son secours, et peu après il sauta sur le pont du trois-mâts, dont, par un hasard extraordinaire, le capitaine était un marin de Bayonne, qui naviguait comme baleinier.

Plusieurs hommes de l'équipage étaient également de ses connaissances; bref, en un instant, il se trouva en famille.

Il raconta son aventure et demanda quelle était la terre qu'il avait devant les yeux.

— Nous sommes en vue d'Ika-Na-Maoui, aux antipodes du golfe de Gascogne, lui répondit-on.

— Per Bacco ! exclama-t-il stupéfait, il faut que cette servante du diable ait filé de rudes nœuds [1] !

Le vent s'était abattu, le trois-mâts se trouvait à trois milles de la côte, en face de la pointe où pagayait le monstre.

Sur le commandement du capitaine, et après avoir entendu l'avis du matelot, six hommes montèrent dans une pirogue et allèrent remorquer la baleine pendant que les sauvages dormaient.

On mit alors la barre au sud-ouest, et le soir on jeta l'ancre au fond d'une petite baie où l'on se procura du bois pour la fonte, qui commença à terre.

Cette opération ne dura pas moins de dix jours.

Le navire jaugeait quatre cents tonneaux; l'huile et les fanons qu'on tira du monstre ayant dépassé ce poids, une fois la fonte terminée, le capitaine, émerveillé, n'eut plus qu'à mettre à la voile pour retourner en France, et six mois après, il arrriva en vue de Bayonne où il entra en triomphateur, toutes bonnettes dehors.

La cargaison fut vendue à un prix d'autant plus élevé que les corsaires anglais ne laissaient pas de repos à notre marine.

1. Ika-Na-Maoui est une des deux grandes iles de l'archipel de la Nouvelle-Zélande. Les baleines qu'on rencontrait le long de ses côtes échancrées y amenèrent souvent les baleiniers.

Rispal avait droit à la plus forte part des bénéfices; tous comptes faits, il resta possesseur de dix mille livres, somme qui équivaut à quarante mille livres d'aujourd'hui, vu les temps et les circonstances.

Dès qu'il eut son magot en poche, il se rendit à Saint-Jean-de-Luz, où le bruit de son retour et de ses aventures s'était répandu.

Bellinda l'attendait rayonnante de bonheur, car elle l'avait cru perdu.

L'accueil qu'elle lui fit, on le devine.

Quant au père Tafia, malgré ses sacs d'écus, il s'estima trop heureux de donner sa fille à un gaillard qui pouvait marcher de pair avec le bailli, et, un mois après, les cloches du pays carillonnaient pour annoncer les épousailles de Bellinda et du matelot.

Ce qui prouve que la pêche de la baleine est un bon métier, quoi qu'en disent les marins d'eau douce.

Le récit de Lussan produisit l'effet désiré; c'est-à-dire que tout en donnant l'espérance à chacun sur les résultats de la pêche, il remonta le moral à Ficel.

Rispal n'avait-il pas épousé Bellinda!...

L'amour espère aussi rapidement qu'il désespère ; c'est un signe de sa faiblesse.

— A ton tour, pitioun, dit Lussan enchanté de son succès ; ici, chacun doit payer son écot.

— Volontiers, repartit Ficel, qui, ayant vécu avec le peuple marin, connaissait les légendes de l'Océan ; attention, c'est la terrible histoire du *Rat Bambouk*.

— Ho ! ho ! fit l'équipage tout d'une voix.

On se rapprocha, les pipes furent bourrées, les chiques renouvelées et l'on se tint prêt à écouter.

Le vent soufflait à peine ; la *Bartavelle* filait quatre nœuds à l'heure.

— Range à écouter, matelot, commença joyeusement Ficel, selon le préambule ordinaire : cric, crac, sabot, cueiller à pot, blague à tabac, le tonnerre dans vos lits, une belle fille dans mon hamac !

— Cric, crac ! répéta l'équipage en chœur.

Le rat Bambouk.

Vous savez, camarades, que le rat, ce rongeur cosmopolite, cet omnivore qui pullule partout, est le fléau de nos navires : il détériore nos provisions, mange nos voiles de rechange, fait des trous dans nos carènes, et nous dévorerait, s'il ne dévorait ses semblables.

Un jour, il y a longtemps de cela, un des corsaires de la côte d'Afrique lançait à Sierra-Leona un chébec [1], destiné à remplacer celui qu'il avait perdu dans un dernier combat.

Sierra-Leona, camarades, est un pays de la côte occidentale d'Afrique, qui tire son nom de la grande quantité de lions qu'il nourrit.

On y vend du coton, des dents d'éléphant, de la poudre d'or, du poivre, du gingembre, du café, des ânes, des vaches, des nègres.

Au commencement du seizième siècle, les Anglais y avaient établi un comptoir et un chantier de construction, où notre corsaire était venu acheter un bâtiment.

Ce chenapan qu'on nommait Zaghara, était l'épouvante des caboteurs et des goëlettes marchandes, car il ne s'adressait jamais qu'à ceux qui ne pouvaient lui résister.

En arrivant à Sierra-Leona, il s'était introduit chez un riche naturel du nom de Bambouk, dont il avait capté la confiance, et séduit la femme, mulâtresse aussi misérable que belle. De concert avec celle-ci, il complota de l'assassiner et de le voler.

Le jour fixé pour le départ du forban étant ar-

1. Le chébec est un bâtiment étroit à trois mâts et à voiles dont on se servait autrefois dans la Méditerranée.

rivé, Bambouk, pour lui souhaiter un bon voyage, lui donna un repas où rien ne fut épargné. La cave et le cellier dérapèrent comme un suroi en levé par une rafale, et l'on porta tant de santés, qu'au dessert, Bambouk avait *sa guigne* et ronflait comme un bienheureux, les deux coudes sur la table.

Laisser dormir le bonhomme était tout simple; mais Zaghara aimait le sang; il avait apprêté le crime, il lui fallait la victime.

Il congédia les esclaves, tira son cimeterre et coupa la tête à son hôte.

Cette opération terminée, il mit le cadavre dans un sac, alla le porter sur une montagne où les lions le dévorèrent, puis accompagné de sa complice et chargé de richesses, il se sauva sur le chébec qui se balançait au fond de la baie.

Quand il monta sur le pont, un rat sauta sur le plat-bord, passa entre les deux meurtriers et descendit dans la cale par les écoutilles.

Le chat du navire s'élança sur ses traces; mais en courant il s'embarrassa dans les jambes du corsaire, et celui-ci, furieux, lui ouvrit le ventre d'un formidable coup de pied.

Or, vous verrez comme quoi le brigand se perdit en agissant aussi brutalement.

Bambouk méprisait les cultes ridicules de ses compatriotes; il ne croyait ni au *suprême Pour-*

rah, ni à *Zambi* et à son grand-prêtre *Chitomé,* ni aux peaux de serpents, ni aux dents de requin, ni aux crapauds, ni à aucun fétiche; il avait choisi la métempsycose pour sa religion, et exprimé le désir d'être changé en un animal qui pût causer la ruine de ses ennemis, s'il mourait de mort violente. D'ailleurs il estimait que dans un continent où l'on sert tous les dieux et tous les diables, il était bon d'avoir une foi ressemblant à quelque chose.

Dès que Zaghara l'eut envoyé *ad patres*, il fut métamorphosé en rat et jeté sur le navire de son assassin.

Le rat est très-lascif, vous le savez; Bambouk, devenu rongeur, avait son projet qu'il mit de suite à exécution.

Il lia connaissance avec trois ou quatre rates qui trottaient dans la cale, fit avec elles le chevalier de l'*étalingure* (le galant) et procréa en peu de temps une nuée d'enfants, qui, à leur tour, en engendrèrent d'autres, jusqu'à l'infini.

Alors Bambouk tint conseil.

« Mes amis, dit-il à sa nombreuse famille, vous ne ferez pas la bêtise de vous dévorer entre vous, comme cela se pratique ordinairement, sous prétexte que vous n'avez rien de mieux à vous mettre sous la dent. Vous allez, au contraire, dévorer les forbans qui sont sur ce bâtiment. Voici le plan

qu'il vous faut suivre, je l'ai soigneusement élaboré dans le silence de mon trou. »

Les longues moustaches blanches de l'Africain, ses sourcils proéminents, ses regards vifs et pénétrants lui donnaient une physionomie respectable qui imposait.

« Vous, dit-il aux uns, vous grignoterez les grains, la farine, les légumes secs ; vous, dit-il aux autres, vous ferez disparaître les viandes salées : lard, bœuf, poisson sec ; vous, poursuivit-il, s'adressant à un troisième groupe, vous percerez les barriques de vin et d'eau douce, pour qu'ils succombent à la soif aussi bien qu'à la faim. Quant à vous, dit-il aux derniers, je vous donne la mission la moins agréable, mais aussi la plus importante : celle de ronger les voiles de rechange.

Ce qui fut dit fut fait : la gent trotte-menu se mit à l'œuvre et la destruction prit immédiatement des proportions colossales.

Bambouk, de son côté, ne resta pas inactif; en dehors de la haute surveillance qu'il exerçait sur son armée, il s'était tracé un rôle important dans son drame.

Chaque nuit, tandis que le corsaire et sa concubine dormaient enlacés, il se glissait dans leur chambre, sautait sur leur lit, se plaçait alternativement sur leur poitrine, leur suscitait des cau-

chemars horribles, et ne les abandonnait qu'à l'aube quand il les voyait épuisés, quand la sueur de l'effroi perlait sur leurs fronts blêmes.

Ces apparitions nocturnes terrifiaient les misérables.

Un jour que le chébec croisait sur la route du Pérou pour dévaliser quelque galion isolé se rendant en Espagne, une tempête fracassa sa mâture, enleva son gouvernail, déchira ses voiles.

Lorsque Zaghara voulut réparer ses avaries, le bois et la toile embarqués à cet effet se pulvérisèrent sous les doigts; en même temps ses hommes découvrirent que les vivres avaient à peu près disparu et que l'eau douce coulait à fond de cale avec l'eau de mer que faisait le bateau.

Zaghara essaya de gagner un des ports les plus proches de l'Amérique du Sud, ou de l'Afrique; mais il se trouvait sous la ligne, à une distance considérable de l'un et de l'autre continent!

Bientôt en proie au délire, et voyant leur bâtiment en panne à travers l'Océan, les chenapans s'entre-tuèrent, et l'assassin et sa complice restèrent seuls, sur le chébec, au milieu des cadavres en putréfaction des hommes de l'équipage.

Alors Bambouk reprit sur leurs poitrines sa place accoutumée, pendant que la multitude des rats courait sur leurs corps et leur rongeait les pieds et les ongles des mains.

Les repoussantes bêtes laissaient traîner leurs queues écaillées, froides, hideuses, sur la bouche des maudits.

Ce tourment dura tant qu'il resta un souffle de vie dans les cœurs impurs de Zaghara et de sa compagne.

Quand l'armée des rats eut tout dévoré autour d'elle, Bambouk, à l'aide de ses griffes, de ses dents incisives et tranchantes, fit un trou à la carène, et le chébec s'engloutit dans les abîmes de l'Océan.

— Caraos ! voilà une histoire qui m'a donné la chair de poule, dit Lussan ; demain, camarades, nous descendrons dans la cale et nous y ferons un massacre des rats.

— Rassurez-vous, capitaine, répliqua un des matelots, voilà *Morse* et *Poisson-volant* qui s'acquittent de la besogne.

— C'est vrai ; ils gardent nos provisions avec une vigilance exemplaire, appuya le maître charpentier.

— Grâce à eux, nos voiles n'ont pas reçu le moindre coup de dent, appuya le premier harponneur.

Morse et Poisson-volant étaient deux chats

adoptés par l'équipage. Ils se promenaient dans le cercle en présentant leur échine bombée aux caresses des uns et des autres ; quand ils arrivèrent devant le sous-lieutenant, ils eurent peur et se sauvèrent.

— Sales bêtes, murmura Gognère.

— Le lieutenant n'aime pas les chats, fit le second en riant.

— Je crois plutôt que ce sont les chats qui n'aiment pas le lieutenant, repartit de même Lussan.

— Le chat, hasarda timidement le chirurgien, est un mammifère carnassier, féroce, hypocrite, pour lequel je n'ai aucune sympathie; néanmoins, les services qu'il nous rend en purgeant nos habitations des rongeurs, plaident en sa faveur.

— Morse et Poisson-volant sont des agneaux pour la douceur, dit le maître charpentier, embrassant les deux chats qui lui tendaient leurs têtes en fermant à demi les yeux et en faisant entendre leur ronron.

— Enfin, je n'aime pas cet animal, déclara Gognère d'un ton sec.

— Personne ne vous force de l'aimer, riposta en riant le second.

— Qui n'aime pas les bêtes, n'aime pas les gens, grommela le charpentier.

— Hein? fit le sous-lieutenant avec un regard menaçant.

Le maître charpentier s'éloigna en haussant les épaules.

Les chats continuèrent leur tournée ; un coup de tangage jeta l'un d'eux sur le bout du soulier de Gognère.

— Hé! caraos! ne faites pas comme le corsaire Zaghara, s'écria vivement Lussan au moment où le sous-lieutenant levait son pied pour envoyer l'animal se promener ailleurs.

— Me comparez-vous à ce forban?

— Vous en avez l'air aujourd'hui, repartit le capitaine en riant.

— Voilà ce que valent à un marin comme moi les sornettes d'un pêle-tas, dit Gognère en désignant le sculpteur.

— Ho! ho! fit Lussan devenant sérieux.

— Ce pêle-tas là est un crâne, répliqua le maître tonnelier; sans lui, je servirais en ce moment de pâture aux marsouins de la Manche.

Ficel n'avait pas entendu les dernières paroles du sous-lieutenant; il était à l'avant, en train de rassurer Morse et, par bonheur, la cloche vint mettre trêve à ce dangereux entretien en sonnant l'heure de la bordée que commandaient le second et Gognère.

— Caraos! ne put s'empêcher de murmurer Lus-

san en suivant des yeux le sous-lieutenant qui prenait le quart; ce ratapiat, avec sa face d'Est-quart-Sud-Est, est un méchant homme; mais qu'il s'oriente à ne pas faire d'embardées, car s'il tombe jamais sous mon écoute!..... je ne lui dis que ça!

VIII

UN HOMME A LA MER

La terre des Patagons et le chirurgien. — Une dispute dangereuse. — Intervention de Lussan. — Un souffle. — Le cachalot. — La chasse. — Retour au trois-mâts. — La haine de Gognère. — L'ouragan. — Le coup de vent. — Tentative de sauvetage. — Le doublage du cap Horn.

Le matin qui suivit la scène rapportée plus haut, la *Bartavelle,* poussée par une brise favorable, arriva en vue de la terre des Patagons.

Le petit chirurgien qui rêvait, on le sait, de fonder une république dans cette contrée, s'établit à tribord avec une lunette d'approche. Il se tirait les yeux, pour découvrir les splendeurs qu'il soupçonnait à ce pays fortuné, quand on signala le détroit de Magellan.

Le détroit de Magellan, — ainsi nommé du nom du célèbre navigateur qui le découvrit en 1520, — fut, longtemps après la découverte du cap Horn, la

route adoptée par ceux qui se rendaient dans la mer du Sud, parce qu'il abrégeait la distance; mais sa largeur inégale, les nombreux récifs dont il est parsemé, la violence de ses courants, la hauteur de ses marées, les tempêtes qui l'agitent, engagèrent les marins à l'abandonner pour le détroit de Lemaire et le Cap, la Terre de Feu offrant plusieurs relâches où l'on peut s'abriter, faire de l'eau, du bois et chasser des oiseaux, tels que les albatros, les pingouins, les oies, les canards, et des troupes innombrables de phoques.

Les Espagnols y ont même jeté des bœufs et des vaches qui s'y sont reproduits à l'infini.

Les baleiniers ont un autre motif pour préférer cette voie : c'est qu'elle est souvent peuplée de cétacés.

Le sous-lieutenant n'avait pas oublié le baptême de la ligne ; il s'était juré de s'en venger sur le sculpteur, particulièrement depuis le récit du corsaire *Zaghara,* dans lequel il avait cru se reconnaître, et il n'attendait qu'une occasion pour cela.

Voici quel était son plan :

Reprocher insolemment au jeune homme d'avoir voulu le désigner sous les traits du forban de l'histoire des rats ; si notre héros répondait d'un ton trop ferme, lui tomber dessus à coups de poing ; lui demander réparation par les armes, si on l'empêchait de l'assommer.

En exécution de ce plan, le 28 novembre, Gognère ordonna à Ficel de larguer un bas ris, et comme Ficel s'y prenait mal :

— Imbécile! lui dit-il grossièrement, vous auriez mieux fait de rester à découper vos bonshommes de bois.

Le sculpteur pâlit.

— Je ne sais pourquoi vous m'apostrophez de la sorte, répondit-il; si je n'ai pas largué mon bas ris plus rapidement, c'est que cela m'a été impossible.

— On sait que vous êtes un beau parleur, *un artiste;* mais vous n'en imposerez pas à de vieux marins comme nous.

— Je n'ai l'intention d'en imposer à personne, repartit Ficel; si je ne réussis pas à gagner l'affection de ceux qui m'entourent, je n'ai rien à me reprocher.

— Qu'entendez-vous par là?

— J'entends que depuis notre départ vous nourrissez contre moi une inimitié qui me peine autant qu'elle m'étonne.

— Moi?

— Vous, lieutenant!

A ce moment, le petit chirurgien qui était à l'arrière avec sa lunette braquée sur la Patagonie, se retourna sans se montrer.

— C'est-à-dire que je suis injuste et méchant?

— Je ne prétends point cela; mais il me semble que nous pourrions vivre en meilleure intelligence.

— Faudrait-il pas me mettre à vos pieds?

— Vous me comprenez mal.

— Au surplus, poursuivit Gognère, d'un ton provoquant, je ne suis pas le seul que vos petits airs assomment : tout l'équipage se plaint de vous.

— De moi?

— Oui, de vous. On sait que vous vous autorisez de la faveur du capitaine pour éviter les corvées communes.

— J'ai fait mes preuves, cela vaut mieux que des discours.

— Vous avez fait vos preuves! De quelle façon? Est-ce en racontant le soir, au gaillard d'arrière, vos stupides histoires de rats?

— Lieutenant!... exclama Ficel qui, lui aussi, sentait la colère l'envahir.

— Quoi?... Je sais que vous avez voulu me désigner.

— Je vous jure...

— J'ai dévoré l'affront en silence, mais je suis las de subir la loi d'un morveux comme vous!

— Vous êtes mon supérieur, répliqua Ficel, blanc comme neige, je ne peux vous répondre, mais j'en parlerai à qui de droit.

— A votre capitaine, sans doute ; je me f... de lui comme de vous ; rendez-moi raison de vos injures ou sinon !....

— Sinon ? dit le jeune homme relevant le front.

— Sinon, je vous brise comme verre, acheva Gognère en levant son poing formidable sur la tête du sculpteur.

— Caraos ! s'écria Lussan, arrêtant le bras de son sous-lieutenant.

— Capitaine ! balbutia Ficel ému.

— Tais-toi ; cette affaire ne te regarde plus.

La dispute des deux hommes avait eu lieu à voix contenue, et assez loin des matelots de quart pour que ceux-ci n'y prissent pas garde ; mais le chirurgien, plus rapproché, l'entendit ; connaissant le sous-lieutenant, dont il supportait souvent les injustices, dès les premiers mots, il se glissa rapidement dans l'entrepont, et instruisit le capitaine de ce qui se passait.

— Va-t'en, dit Lussan au jeune homme.

Ficel s'éloigna ; le chirurgien resta à sa place.

— Lieutenant, reprit Lussan d'un ton d'autorité, je veux bien oublier pour ma part les injures que vous vomissiez tout à l'heure à mon intention ; mais si jamais vous touchez à ce brave enfant, je vous fais sauter par-dessus bord !

Le sous-lieutenant trembla, ses yeux s'injectè-

rent de sang, déjà la menace sortait de sa bouche, quand la vigie signala un cachalot.

— Aux pirogues ! cria le second en appelant Gognère qui profita de cette occasion pour quitter la partie sans trop d'humiliation.

— Ah ! capitaine, vous avez bien fait, dit en se frottant les mains le petit chirurgien ; moi, je n'aurais pas osé, parce qu'il m'aurait poché les yeux ou donné du pied au derrière, comme il a eu l'audace de m'en menacer, le bandit, car il ne respecte rien ; mais vous, ah ! dame !.... vous lui avez fermé la bouche.

Il était sept heures du matin.

Lussan reconnut l'animal et la façon dont il louvoyait, donna ordre d'amener les deux premières pirogues, embarqua sur l'une avec un novice (le capitaine au long cours qui avait réclamé l'honneur d'être de la première affaire), deux matelots et deux harponneurs.

Le second et le sous-lieutenant se jetèrent dans l'autre embarcation avec le même nombre d'hommes, et la chasse commença.

Nous avons dit que les baleiniers se rendant au Kamtschatka par la mer du Sud, passent plus volontiers par le cap Horn que par le détroit de Magellan, quoique les tempêtes soient à peu près aussi dangereuses dans l'un que dans l'autre endroit ; cette préférence vient de ce qu'ils rencon-

trent, à l'extrémité de la Terre de Feu, des cachalots.

La pêche de ce monstre, quoique plus périlleuse que celle de la baleine, est très-suivie, en raison des avantages qu'elle procure.

Le cachalot, atteint souvent vingt-cinq mètres de longueur sur dix de circonférence ; sa tête, large et presque quadrangulaire, forme à peu près le tiers de son corps, elle n'est pas pourvue de fanons comme celle de la baleine, et sa mâchoire inférieure est garnie de fortes dents qui se logent, quand la bouche se referme, dans des cavités ossifiées de la mâchoire supérieure.

La baleine n'a pas de dents.

Les cachalots se réunissent ordinairement par bandes nombreuses ; on en a rencontré des troupes de trois cents, rangés en une longue file, l'un derrière l'autre, plongeant en même temps, lançant tous à la fois leurs jets d'eau, et replongeant ensemble, comme des soldats à l'exercice.

Un mâle, le plus gros, guide la colonne et donne le signal de l'attaque ou de la fuite.

Des navigateurs affirment que quand les cachalots ne trouvent pas d'ennemis à combattre, ils se ruent les uns sur les autres, se saisissent par la mâchoire inférieure en poussant des cris comparables au bruit des cloches, et luttent avec tant d'acharnement que la mer autour d'eux n'est qu'une

nappe de sang à quatre ou cinq lieues à la ronde.

Nous ignorons jusqu'à quel point ces renseignements sont exacts ; mais ce que nous savons, c'est que le cachalot se sert, contre ses ennemis, aussi bien de sa denture que de sa queue ; qu'il attaque fréquemment, et qu'on en a vu saisir, avec leur gueule, les embarcations qui les serraient de près, les retourner comme des assiettes, et dévorer les matelots qui les montaient.

On cite des navires assaillis au passage et coulés par des cachalots.

Ainsi, un sloop anglais chargé de fruits, le *Waterloo*, fut coulé en 1819, dans la mer du nord, par un de ces animaux. L'année suivante, un brick américain, l'*Alexander*, eut un sort analogue dans l'Atlantique ; un trois-mâts-barque également américain, le *Cook*, ne se dégagea, en 1820, d'une bande de cachalots qui le poursuivait aux environs de la Terre de Feu, qu'en lui envoyant plusieurs charges de mitraille avec ses canons de signaux ; un autre trois-mâts, l'*Essex*, fut attaqué, au cap Horn, par un cachalot de 22 à 25 mètres qui fondit sur lui à plusieurs reprises, tête baissée, à la façon des taureaux, enfonça sa proue et le fit sombrer.

Les cachalots ne sont pas toujours aussi féroces ; leurs rages ne les prennent guèreque pendant la saison du rut.

La femelle met bas un petit par portée, quelquefois deux, et montre pour sa progéniture une grande tendresse. Elle a deux mamelles près de l'ombilic.

Le cachalot peut faire deux lieues à l'heure en temps ordinaire; lorsqu'il est poursuivi, cette vitesse double, et il nage parfois une demi-heure au fond de la mer sans remonter à la surface pour respirer.

Sa course offre un curieux spectacle.

A l'aide de sa puissante queue, il se dresse sur l'eau et s'élance en avant, si bien qu'il semble plutôt bondir que nager.

On le rencontre généralement vers les régions antarctiques dans les endroits les plus profonds, près des côtes escarpées, loin des plages en pente douce où il craint d'échouer.

Sa graisse donne de l'huile comme celle de la baleine, en moins grande quantité, mais de qualité supérieure; ses dents, dont le nombre varie de trente-neuf à cinquante, ont presque la valeur de l'ivoire; il fournit de l'ambre gris très-recherché, qu'on vend douze francs l'once, et du *blanc de baleine*, ou *sperma ceti*, avec lequel on fait des bougies diaphanes, des produits pharmaceutiques et des pommades cosmétiques.

Ce dernier produit dédommage amplement les pêcheurs de l'absence des fanons.

Ce sont là les principales raisons qui poussent les baleiniers vers le cap Horn.

Tous ne se hasardent pas sur cette route tourmentée ; une bonne partie de ceux qui se rendent sur les côtes de la Tartarie Russienne double la pointe de l'Afrique et passe par l'Archipel indien.

La raison de cela, c'est qu'on a ordinairement vent contraire quand on passe de l'Atlantique dans le Pacifique, en doublant le cap Horn, et qu'on a vent arrière quand on passe par le cap de Bonne-Espérance; de sorte que, malgré la différence de la distance, on devrait toujours doubler la pointe d'Afrique pour se rendre de l'Atlantique dans les mers du Sud, et toujours doubler la pointe de l'Amérique pour passer des mers du Sud dans l'Atlantique.

Revenons au cachalot signalé par la vigie.

Il était seul, isolé ; dans ce cas, le danger est moindre.

A huit heures, l'un des harponneurs de la pirogue de Lussan lui jeta son arme et le blessa au côté ; il plongea.

Lussan manœuvra de façon à le cerner.

Deux heures après, le harponneur de la seconde pirogue lui enfonça son fer dans le dos.

L'animal disparut comme la première fois, courant à l'opposé de la *Bartavelle,* et emportant

les lignes qu'on lui avait allongées les unes au bout des autres.

Sa masse de lard était si épaisse, que les harpons n'avaient pas pénétré jusqu'à ses chairs.

Il fallut songer a le prendre d'une autre manière, en lui coupant la queue et les nageoires, pour ralentir sa fuite.

Le vent fraîchissait, la mer grondait au loin, annonçant l'orage; le monstre, bondissant comme un lion, gagnait de l'avance, poussant des cris rauques et lançant par son évent des jets d'eau qui retombaient en pluie sur son dos [1].

Les matelots épuisés par six heures de chasse pendant lesquelles les avirons n'avaient pas quitté leurs mains, perdirent l'animal de vue, et Lussan dut donner l'ordre de la retraite.

Les vagues s'entre-choquaient violemment, le ciel s'assombrissait, le tonnerre grondait derrière les nuages, des éclairs précipités illuminaient à chaque instant l'espace.

La situation des deux pirogues devenait critique; heureusement, ceux qui les montaient les dirigeaient avec tant d'habileté qu'elles glissaient comme des flèches, de lame en lame, et qu'elles

1. Les évents sont, on le sait, des trous s'ouvrant sur la tête de la baleine; c'est par là que l'animal respire et rejette l'eau qui le gêne. Le cachalot n'a qu'un évent dont la fonction est la même.

atteignirent le trois-mâts au moment où la nuit tombait.

La poursuite du cétacé n'avait point modifié la résolution haineuse du sous-lieutenant qui, au retour, chercha de nouveau les moyens de nuire au sculpteur.

Les orages qui s'abattent aux environs de la Terre de Feu étant toujours violents et celui qui menaçait d'éclater semblant devoir être *carabiné,* rien n'était plus facile, suivant Gognère, que de faire tomber Ficel à la mer, la nuit, pendant un de ces moments graves où tout le monde travaille sur le pont, où le danger commun ne permet pas de veiller particulièrement sur chaque homme.

Une garcette coupée à temps, une voile inopinément serrée tandis que le jeune homme irait en se *paumoyant sur la trame du gréement,* et tout était dit : il perdait l'équilibre, se brisait la tête sur le pont ou disparaissait dans les vagues.

Ces accidents sont communs ; chaque tempête prélève sa dîme de victimes ; Gognère pouvait donc présumer que personne ne le soupçonnerait.

Après mûres réflexions, il s'arrêta à ce dessein, le jugeant d'une exécution peu dangereuse, et se jetant sur son lit, il s'endormit aux sourds grondements du tonnerre.

Le 30, la pluie commença à tomber avec intensité.

Le 1[er] décembre, elle cessa pour faire place à un vent glacé du nord-ouest qui drossa le navire pendant quatre jours et le rejeta vers le détroit de Lemaire, où il faillit se perdre.

Le 6 au matin, le vent ayant doublé de furie, le grand hunier fut emporté.

Les vagues déferlaient en masses énormes.

La *Bartavelle*, blanche d'écume, craquait de la carène à la pointe des mâts ; parfois elle disparaissait sous les montagnes d'eau qui mugissaient autour d'elle; mais comme elle était aussi solide que bonne marcheuse, après avoir ployé comme un roseau, elle se redressait hautaine comme un chêne.

Le 7, la cuisine fut emportée par un paquet de mer.

Le 8, on dut mettre à la cape, c'est-à-dire serrer toutes les voiles et amarrer le gouvernail.

Le 9, le navire ne gouvernait plus, le courant le drossait sur les côtes de la Patagonie ; à huit heures du matin, l'ouragan devint même si formidable que Lussan, éperdu, cria d'une voix de Stentor : « Tout le monde sur le pont! » en ajoutant, désespéré :

— Caraos! je n'ai jamais vu un pareil temps!

C'était aussi l'avis des matelots, apparemment, car la plupart tremblaient.

Le petit chirurgien fut émerveillé de l'horrible splendeur du tableau que présentait la mer; et comme le navire retournait vers le pays de ses rêves, il crut l'instant bien choisi pour tirer sa longue-vue et chercher à découvrir un coin de cet Eden désiré.

— Par mon patron! exclama le second, en faisant sauter sa lunette par-dessus sa tête vous rêvez, je crois; à la manœuvre, sacré mille bombes!

La pluie tombant obliquement, poussée par un vent déchaîné, venait frapper au visage les matelots qui ne parvenaient à se maintenir sur le pont qu'en se cramponnant aux mâts, aux cordages, à tout ce qu'ils pouvaient saisir; les lames balayaient le navire; les bourrasques devenaient irrésistibles.

Lussan et les plus vieux de la cale travaillaient avec courage; les autres hommes faisaient de leur mieux.

C'est au milieu de ce tumulte que Gognère saisit l'occasion qu'il attendait.

On avait largué un peu de toile le matin dans un moment favorable; mais un suroi [1] prolongé

1. Les marins ont une façon particulière de prononcer les noms des vents; pour eux, nord-est se dit : nordé; sud-est, sudé; nord-ouest, noroi; sud-ouest, suroi; ainsi des autres combinaisons.

obligea Lussan de faire serrer le petit hunier, après lequel il mit les trois quarts de ses hommes.

Ficel était monté le premier sur la vergue, quoique la fureur de l'ouragan rendît des plus périlleuses la manœuvre dans la mâture, car il devançait toujours les autres aux mauvais postes, et l'on devait lui rendre cette justice qu'il ne se ménageait pas.

Le sous-lieutenant vit avec une joie secrète son empressement à monter sur le petit hunier, et se dit à part lui :

« La mouche se jette elle-même dans la toile de l'araignée. »

— Tiens-toi bien, caraos ! cria Lussan à son ami en sentant arriver un coup de vent plus fort que les précédents ; *il va en fusiller dans le suroi.*

Cette recommandation n'était pas superflue, car Ficel, ne voyant pas le danger, négligeait toute précaution.

Le sous-lieutenant, aidant comme tout le monde à serrer le hunier, était monté sur le plat-bord pour saisir la drisse qui pendait à cet endroit ; il avait le sculpteur juste au-dessus de lui.

En tirant brusquement cette drisse, au passage de la bourrasque, il était à peu près certain de faire perdre l'équilibre à ce dernier, qui, se trouvant à l'extrémité de la vergue et en dehors du plat-bord, devait immanquablement tomber à la mer.

Quant à lui, il feindrait d'avoir failli être emporté, et s'affaisserait sur le pont, tandis que le jeune homme se noierait.

Le coup de vent arriva comme un foudre.

Les matelots étaient ployés en deux pour le recevoir.

Le sous-lieutenant serrait la corde d'une main couvulsive.

— Tenez bien ! recommanda Lussan à ses hommes.

Tout à coup un cri perça la tourmente ; le hunier, décroché par une main invisible, tomba avec fracas sur le plat-bord, fut soulevé par le vent et lancé dans la mer, ensevelissant dans ses plis un homme qu'on ne put tout d'abord distinguer.

— Un homme à la mer ! exclama le second.

Lussan leva les yeux.

— Dieu soit loué ! soupira-t-il soulagé en apercevant Ficel enlaçant le gréement, le dos tourné contre le vent qui aidait à le maintenir en équilibre.

— Mais alors, qui donc est tombé? demanda-t-il en se dirigeant rapidement vers l'arrière.

— C'est le sous-lieutenant, répondit le second jetant une bouée au naufragé.

C'était Gognère, en effet.

Ficel, sentant venir la bourrasque et prévoyant

qu'il ne pourrait lui résister sur la vergue, s'était jeté, par instinct de conservation, sur les *galhaubans* qui se trouvaient à sa portée et il les étreignaient des bras et des jambes.

Gognère, n'ayant pas eu le temps de s'apercevoir de ce mouvement spontané, avait, l'instant venu, tiré la drisse pour précipiter le sculpteur ; mais le cordage s'était cassé, le ton de la vergue s'était brisé, la voile était tombée sur lui, et le vent, soulevant le tout, avait emporté l'homme et la voile dans la mer.

La grosseur des lames empêcha le sous-lieutenant de saisir la bouée que venait de lui lancer le second; trois fois il disparut sous les vagues et trois fois il remonta, luttant avec une force que centuplait le désespoir.

Soudain, Ficel sauta sur le plat-bord, une gaffe à la main ; il s'était attaché une corde sous les bras ; il pria les plus solides matelots de le suspendre en dehors du bâtiment.

— Caraos ! dit Lussan épouvanté, reste ici, malheureux, laisse-moi descendre à ta place.

— N'ayez pas peur, repartit le sculpteur ; aidez-moi seulement à me soutenir, je me charge du reste.

Et il se laissa glisser le long du bord.

Gognère était à quelques pas de lui, le regardant avec des yeux étranges et usant le reste de ses

forces pour atteindre la perche que lui tendait celui dont il avait voulu causer la mort.

Ficel parvint à le saisir par la ceinture avec sa gaffe et cria : « Hisse ! » à ceux qui le soutenaient.

Mais à peine était-il remonté de deux brasses que le manche de la gaffe se cassa, et que Gognère fut précipité au fond de l'eau !

Le sculpteur poussa un cri, sa poitrine se gonfla, ses yeux fixèrent les tourbillons que formait en s'engloutissant le corps du sous-lieutenant, et il se laissa remonter sur le pont comme une masse !...

— Silence !... fit le capitaine d'une voix émue....

La tourmente dura encore tout le jour et se prolongea fort avant dans la nuit ; le matin, la mer devint plus calme, le vent changea et la *Bartavelle* doubla le cap Horn.

Le 12, elle était dans la mer du Sud.

IX

LES SANDWICH

Dans le Pacifique. — Le comédien. — Sa liaison avec Ficel. — Impatience. — Arrivée aux Sandwich. — Les îles. — Les indigènes. — Sacrifices humains et cités de refuge. — Les femmes. — Le Mauna-Loa. — Les Sandwich et les baleiniers. — Kaméhaméha Ier. — Honolulu. — Le roi Liholiho. — Lahaina, — Déballage de marchandises. — Inquiétudes de Ficel. — L'hospitalité hawaïenne. — Un baleinier déserteur. — L'exemple est contagieux. — Un coup de bourse. — En route pour le lieu de pêche. — Les Kuriles.

Quand un bâtiment a doublé le cap Horn, il est entouré par des nuées d'oiseaux très-communs dans les régions australes : le fou, le satanique, le damier, le pétrel, la mouette qui l'escortent, plongent autour de lui, se posent sur ses mâts et suivent son sillage.

Perdu au milieu des mers, on se lie d'amitié avec ces gracieux compagnons de voyage.

Après une nuit de tempête, quel est le marin qui ne retrouve avec joie ces amis de la veille bercés dans le creux d'une lame ou prenant leur essor sur la crête des flots? Il n'est pas jusqu'au gigantesque albatros qui n'abandonne aussi la région des orages pour demeurer fidèle au navire avec lequel il cingle. Mais dès qu'on approche de la région désolée, que forme une partie du Pacifique, cette mer immobile, déserte, abandonnée, où jamais la baleine ne se montre, où jamais l'alcyon, le pétrel ne passent, tout fuit, tout disparaît, tout change.

L'univers semble privé de vie, et c'est sous l'impression de cette inexprimable sentiment de tristesse que l'homme se retrouve seul en présence de Dieu et de l'immensité [1].

Pendant plusieurs jours, le navire sembla porter le deuil du dernier désastre.

Néanmoins, comme on se console de tout, et en particulier de la perte des méchants, il n'était plus question de Gognère, lorsque la *Bartavelle* se retrouva sous le soleil des tropiques.

Dès la sortie du Havre, Ficel s'était lié d'une vive amitié avec le novice-comédien .

Ce comédien, qui se faisait appeler *Saint-Félix* au théâtre, et dont le vrai nom était *Félix Thomas,*

1. Les trois océans.

avait un cœur excellent, au service d'un cerveau brûlé, comme celui des trois quarts de ceux qui paraissent aux chandelles; il ne tarissait pas sur ses bonnes fortunes, sur ses succès; à part ces sornettes qu'il débitait pompeusement, c'était un digne garçon.

Le comédien, hors de son théâtre, loin des petites jalousies, des petites luttes, des misères des planches qui tracassent sa vie, est généralement d'un commerce agréable, quand il n'est pas trop ignorant, et sa nature sensible se prête aux meilleurs sentiments.

Thomas ou Saint-Félix était le type de ce comédien ; or, comme les braves gens se rapprochent toujours, Ficel et lui s'étaient trouvés unis sans avoir rien fait pour cela.

Il est vrai que Thomas causait sans cesse de Cécile au sculpteur, et qu'avec lui jamais ce sujet si cher n'était épuisé.

Le plus grand bonheur de Ficel, c'était de parler de la fille du potier; de son côté, Thomas éprouvait une joie réelle à écouter les secrets d'une passion si honnête et si fraîche de jeunesse.

Lussan avait vu avec plaisir cette affection du comédien, dont il aimait à entendre les histoires baroques, et parfois, pendant la faction de sa bordée, quand tout était calme sur l'Océan, que la brise était belle, que le navire faisait bonne route,

il appelait les deux inséparables, s'entretenait avec eux, et les aidait à bâtir des châteaux en Espagne.

Lussan demandait d'accomplir son voyage sans accidents ; Thomas désirait revenir pour se faire recevoir sociétaire au théâtre royal de l'Odéon, qu'on venait de réédifier ; Ficel aspirait après la fortune pour épouser Cécile, et attendait anxieusement le résultat de la vente de ses marchandises ; car revenir sain et sauf ce n'était rien : il s'agissait de revenir riche.

— Espère un peu, caraos! lui disait Lussan, quand il témoignait des craintes sur le résultat de ses opérations commerciales ; je suis certain de la réussite ; pour ma part, je ne donnerais pas mes caisses pour cent mille livres!

Les certitudes de Lussan paraissaient, il faut l'avouer, très-fondées. Depuis vingt ans, les Sandwich étaient fréquentées par des navires de toutes les nations ; les marins y jetaient l'or à poignées, et les capitaines munis d'articles d'un débit facile , y réalisaient fréquemment des bénéfices inouïs.

Lussan n'ignorait rien de cela.

Le 1er janvier 1822, la *Bartavelle* passa le tropique du Capricorne par le 90°22' de longitude ouest ; le 12 du même mois, elle doubla l'équateur, et le 7 février, elle arriva en vue des Sandwich.

Les Sandwich sont un délicieux archipel de l'Océan Pacifique, découvert par Cook en 1778, et dans lequel ce célèbre navigateur fut tué. On prétend que les Espagnols le connaissaient de longue date, mais qu'ils n'en parlèrent point, de crainte que les pirates qui couraient sur leurs galions n'y trouvassent un refuge, un centre de ravitaillement.

Situées sous le tropique du Cancer, à peu près à égale distance des côtes du Mexique et de celles du Japon et de la Chine, fertiles, bien découpées, montagneuses, faciles à défendre, les Sandwich avaient, en effet, pour des écumeurs de mer, des attraits puissants.

Elles sont au nombre de douze, savoir : en allant du S.-E. au N.-O., Hawaï, la plus grande, — sa superficie dépasse celle de la Corse de plusieurs kilomètres carés, — chef-lieu Hilo ; Mauï, chef-lieu Lahaina ; Molokini, Kahulawe, Lanai, Molokai, Oahu, chef-lieu Honolulu ou Honoloulou, capitale du royaume ; Kauaï, chef-lieu Hanalei ; Lehua, Niihau, Kaula, Nihoa. Leur sol volcanique est couvert de forêts de bois de sandale, et produit abondamment des bananes, des ignames, des patates, la canne à sucre, l'arbre à pain, le cocotier et tous les végétaux de la Polynésie.

Le climat y est tempéré, le ciel d'une admirable pureté.

Nulle part les nuits ne sont plus belles.

Les tempêtes, si dévastatrices et si fréquentes dans les régions intertropicales, s'y déchaînent rarement; la température y varie, suivant les saisons, entre 18° et 30° degrés centigrades.

Les indigènes ou kanaks, c'est-à-dire autochtones, sont de couleur noisette et d'un type agréable; on vante leurs qualités hospitalières, leur douceur, depuis la destruction, chez eux, du culte sanglant du Tabou.

Jadis ils allaient vêtus de pagnes, et leurs chefs portaient des manteaux courts ornés de plumes de couleurs brillantes; maintenant ils s'habillent à l'européenne.

Ils appartiennent, pour la plupart, au protestantisme, qui tend à remplacer, à effacer l'antique paganisme Hawaïen, lequel admettait les sacrifices humains.

Dans son livre sur les Sandwich, notre compatriote C. de Varigny, qui fut successivement consul de France, ministre des finances, ministre des affaires étrangères, secrétaire d'Etat de la guerre et de la marine à Honolulu, donne de curieux détails sur les sacrifices hawaïens, qui s'accomplissaient, comme autrefois en Gaule, sur des pierres sacrées.

Le lieu du sacrifice se nommait *heiau*.

Les *heiaus* étaient des édifices situés ordinaire-

ment sur des hauteurs arides, ayant la forme d'un parallélogramme irrégulier, et dont quelques-uns mesuraient deux cent quatre-vingts pieds de longueur sur cent pieds de largeur. Leurs murs avaient de dix à douze pieds de large à la base, de huit à vingt pieds de hauteur, et de deux à six pieds d'épaisseur au sommet. Le tout était construit en pierres volcaniques empilées avec symétrie et sans ciment.

L'entrée des heiaus était étroite. « L'intérieur, dit M. de Varigny, consistait en terrasses étagées, dont la plus élevée était dallée en pierres plates. Au sud, dans une cour intérieure, était placée l'idole principale, entourée d'une multitude de divinités de second ordre. Au centre de cette cour, interdite au peuple, et dans laquelle le sacrificateur, le roi et les chefs avaient seuls accès, s'élevait une sorte de cage en bambous, ayant la forme d'un obélisque. C'était la retraite d'un sacrificateur, où, nouvelle pythonisse de Delphes, il rendait ses arrêts obscurs et se consultait avec le dieu.

« Toutes les affaires importantes lui étaient soumises. Sa réponse, reçue par le roi et les chefs, était ensuite communiquée au peuple. A côté de la cour intérieure s'en trouvait une plus grande, communiquant par un étroit couloir avec cette dernière et celle où le peuple était admis. Dans la seconde cour se tenaient les guerriers princi-

paux, ou ceux auxquels le roi octroyait l'entrée. Ce privilége ne laissait pas que d'avoir des dangers. La tradition raconte qu'Umi, roi du district Est de l'île d'Oahu, offrit, à la suite d'une victoire, des sacrifices à Kaili, dieu de la guerrc, dans l'heiau de la pointe du Diamant. On lui sacrifia des cochons, des volailles, et enfin, quelques prisonniers de guerre; mais le prêtre, consulté, déclara que le dieu n'était pas satisfait et exigeait qu'Umi lui fît hommage de quelques-uns de ses guerriers. Introduits sans défiance dans l'enceinte, cinq de ceux-ci furent sacrifiés ; mais ce n'était pas encore assez; cinq autres, puis cinq autres encore, furent réclamés par l'insatiablc idole.

« A la fin de la journée, il ne restait plus que le prêtre et Umi, debout auprès de ce charnier humain. Les ossements des victimes qui arrosaient de leur sang ces exécrables autels étaient enfouis dans le sable à une petite distance de l'heiau... L'examen des entrailles, les attitudes diverses des mourants, la chute des corps sur un côté ou sur l'autre, étaient autant d'indications pour les prêtres, qui les observaient attentivement et en tiraient des augures favorables ou défavorables..... Par un singulier mélange de barbarie et d'humanité, il existait chez les anciens Hawaïens des cités de refuge ou Pahonua. Le nombre en était limité. On en connaît deux sur l'île d'Hawaï, une

sur l'île d'Oahu, une à Mauï et une à Kauaï.

« Ces cités de refuges, sortes de vastes cours entourées d'un mur sur trois côtés et d'une barrière de bois de ohia sur le quatrième, avaient une large porte toujours ouverte. Tous y avaient accès. Quiconque fuyait devant un ennemi, avait encouru la colère du chef, violé le tabou, commis un vol ou un assassinat, transgressé une des prescriptions ineptes de la religion du pays, était sauvé s'il franchissait le seuil hospitalier. Là s'arrêtaient les colères, les haines, les châtiments, injustes ou mérités. Le fuyard allait alors s'accroupir devant l'autel de la divinité tutélaire, lui offrait un sacrifice, quel qu'il fût, et sortait libre et pardonné. En temps de guerre entre les tribus, c'était là que se réfugiaient, avec leurs provisions, les femmes, les enfants, les vieillards.

« Ils y étaient à l'abri; et l'armée ennemie, vînt-elle d'un district éloigné, respectait cet asile dont la violation eût attiré sur elle le courroux terrible du dieu. Les vaincus y trouvaient un refuge. A l'intérieur de cette vaste cour s'élevaient des huttes soigneusement entretenues par les prêtres chargés de ce soin. La cité de refuge de Honaunau, dont il ne reste aujourd'hui que des ruines à peine visibles, mesurait sept cent quinze pieds de long sur quatre cent quatre de large... »

Les indigènes des Sandwich sont bons cavaliers

et nageurs infatigables. La mer semble être leur élément; ils y passent des journées entières sans se lasser.

Sur ce point, les femmes ne le cèdent en rien aux hommes. Avec leurs cheveux noirs abondants, tressés artistement et dont les torsades sont entremêlées de guirlandes de fleurs d'oranger, de tiarée ou de jasmin, on les prendrait, quand elles se jouent dans les vagues, pour des sirènes.

Elles sont dures à la fatigue, travaillent la terre, sont bonnes ménagères, portent, d'ordinaire, une longue robe montante qui tombe sur les pieds sans être serrée à la taille.

Comme les hommes, elles montent à cheval à califourchon; alors, elles enveloppent leurs jambes d'une draperie aux vives couleurs.

L'île Hawaï possède une des curiosités du globe, un volcan haut comme le Mont-Blanc : le *Mauna-Loa* (grande montagne), couvert de neiges éternelles à sa partie supérieure, de forêts touffues sur ses pentes arrondies, et dont les éruptions sont terribles.

Pour en donner une idée, il suffira de dire qu'en 1856 il vomit, dans l'espace de quatorze jours, un fleuve de lave et de scories de trente lieues de longueur sur une lieue de largeur.

La lave, pénétrant en fusion dans l'Océan, chauffa l'eau à plusieurs milles au large!

Les cratères du Mauna-Loa présentent des phénomènes qu'on n'a signalés dans aucun autre volcan.

Dès que l'archipel des Sandwich fut connu, les navigateurs y affluèrent.

Ceux qui, des ports méridionaux de la Chine, allaient commercer sur les côtes du Mexique et de la Californie, y trouvèrent de précieuses relâches ; quant aux baleiniers, ils l'adoptèrent tout de suite comme point de ravitaillement, soit qu'ils se rendissent dans la mer d'Okhotsk ou le détroit de Behring, soit qu'ils revinssent, après une saison de pêche, y attendre le moment de terminer leur cargaison.

Antérieurement à la découverte des Sandwich, les baleiniers fréquentaient les côtes asiatiques parce que les relâches leur manquaient dans le Pacifique, au nord de l'Equateur ; depuis l'archipel hawaïen leur doit une partie de sa fortune.

La nation hawaïenne est à peu près née avec le XIXe siècle.

Son véritable fondateur est Kaméhaméha Ier, guerrier intrépide, politique habile, qui, en 1794, par la conquête de l'île d'Oahu, réunit l'archipel sous sa domination.

Avant lui, chaque île avait son chef ; il a unifié les peuplades des Sandwich ; aussi est-il resté populaire chez elles.

Les indigènes savent tous le chant de mort du fameux roi, chant composé par un barde hawaïen inconnu. M. de Varigny en donne cette traduction :

« Hélas! hélas! mort est mon chef! mort est mon seigneur et mon ami; mon ami dans la famine, — mon ami dans la sécheresse, — mon ami dans la pauvreté, — mon abri contre les vents et la pluie, — mon abri contre la chaleur et le soleil; — il me réchauffait dans le froid de la montagne, — il me soutenait dans la tempête, — il me réjouissait dans le calme, — il me protégeait dans la traversée des huit mers. — Hélas! hélas! mort est mon ami, — et plus jamais ne le verrai. »

On retrouve là cette puissance d'un seul homme sur les masses, dont il y a tant d'exemples dans l'histoire de l'humanité.

Kaméhaméha Ier a évidemment préparé l'avenir des Sandwich, et si le foyer de la civilisation polynésienne se fixe dans ces îles agréables, une partie de l'honneur lui en reviendra.

Le chef-lieu d'Oahu et la capitale du royaume, Honolulu, n'a guère plus de quatorze mille habitants; le royaume entier n'en compte que 66,000.

Honolulu est une petite ville dominée par de hautes collines verdoyantes, dont le port est protégé par deux bancs de coraux et de sables, séparés par une passe étroite, et qui possède de beaux quais depuis 1860.

Elle rappelle les ports californiens. « Des maisons blanches aux persiennes vertes, dit M. de Varigny, qui en parle sous la date de 1855, entourées de jardins de date récente et de jeunes plantations d'arbres, coudoyaient des huttes indigènes construites en bambou, avec des toitures de feuilles de pandanus. Sous les vérandahs des maisons, des Américains étendus dans des fauteuils chinois fumaient nonchalamment leurs « cheroots » ; aux portes des huttes, accroupis en groupes pittoresques, les indigènes se passaient de l'un à l'autre la pipe classique.

« Dans les rues, des femmes kanaques, fièrement campées sur leurs chevaux, jambe de ci, jambe de là, mais pudiquement enveloppées d'une longue draperie flottante aux couleurs vives, passaient au galop, jetant à leurs amis et connaissances de frais et bruyants éclats de rire, et disparaissaient dans les nuages de poussière que soulevaient les pas de leurs montures. Ce coup d'œil était gai et curieux. »

Honolulu est devenue la relâche préférée des steamers, des voiliers qui de San-Francisco se rendent au Japon, en Chine, aux Indes, en Australie, et *vice versâ*, surtout des baleiniers.

Ce sont les équipages de ces derniers navires qui font la prospérité des magasins, des bals, des cabarets, des boarding-houses ou hôtels de la capitale

hawaïenne. Ils s'y trouvent en grand nombre durant la saison des vacances de la pêche, car trois cents navires baleiniers, la plupart américains, abordent chaque année à Honolulu.

De tous les peuples indigènes de l'Océanie, le peuple hawaïen est celui qui recherche le plus la civilisation, grâce à la communication qui s'est établie entre les Etats-Unis et lui. Pour caractériser en deux mots la vitesse de sa marche, nous dirons qu'en 1820 il était encore composé de sauvages, et qu'en 1878 il a des ouvriers, des marchands, des bourgeois, des gentlemen, tout comme les Américains.

L'exemple est unique dans la Micronésie et dans la Polynésie [1].

1. Un journal américain, qui s'occupa du voyage que fit, aux Etats-Unis, en 1875, le roi Kalahawa, successeur de Kaméhaméha V, citait ce fait pour démontrer les progrès faits par le royaume hawaïen depuis le commencement du siècle :

« Le roi Kalahawa, se trouvant récemment à New-Bedford, y reçut les hommages de pêcheurs qu'il avait autrefois connus lorsqu'ils naviguaient sur les côtes de ses Etats.

« Parmi eux se trouvait le capitaine Gardner, âgé de quatre-vingt-dix ans, le seul survivant de l'équipage du premier baleinier qui aborda les îles Sandwich. C'était en 1800. Ce brave homme rappela au roi qu'il avait eu l'honneur de recevoir à son bord, à cette occasion, la visite de la reine des îles Sandwich. S. M. la reine avait franchi, à la nage, la distance qui la séparait du navire, sans être plus vêtue que les poissons qui ont pu la rencontrer dans l'eau. »

Quand la *Bartavelle* arriva aux Sandwich, le royaume hawaïen sortait à peine d'une grave crise sociale.

Le 8 mai 1819 était mort le vieux roi Kaahumanu, un des farouches défenseurs du tabou ; son fils, Liholiho, lui avait succédé; entraîné par sa mère, par les ministres protestants des Etats-Unis, par les nouvelles idées que les navigateurs semaient depuis vingt ans sur son peuple, il renversa le vieux système et adopta le culte des Américains du Nord.

Ce bouleversement n'eut pas lieu sans bataille; mais Liholiho soutint vigoureusement ses réformes, et la monarchie hawaienne entra dans une voie de tolérance et de progrès.

Le jeune monarque polynésien était une sorte de roi d'Yvetot, qui ne dédaignait pas de vider un verre de wiskey avec un marin.

Il s'en fallait de beaucoup qu'il se montrât aussi familier avec ses sujets; pourtant, comme tous paraissaient heureux de leur sort, on devait en conclure que son royaume était un royaume modèle.

Ficel ne put dissimuler la joie qu'il ressentit en voyant les Sandwich, c'était là que devaient se réaliser les bénéfices promis par Lussan ; de son côté, l'équipage se faisait une fête de descendre quelques jours à terre après une traversée de cinq mois.

Le navire louvoya toute la matinée ; le soir, à quatre heures, il mouilla dans la rade de Lahaina, aux hourras de l'équipage.

Thomas, dansant sur le pont en face de son ami, ne cessait de répéter : « C'est ici, mon vieux, que nous faisons fortune, (depuis quelque temps il avait pris l'habitude de parler à la première personne du pluriel) ; c'est ici la Californie, l'Australie, le Pérou, Golconde et toutes les mines d'or, d'argent et de pierres fines de cinq parties du monde ! »

Personnellement, Lussan se montrait plus confiant que jamais sur les sommes à gagner ; dès que le trois-mâts se trouva fixé sur ses ancres, il dit gaiement au sculpteur :

— Hâle tes paquets, petit, nous allons commencer notre déballage.

Le moment était on ne peut plus favorable pour commercer, car depuis deux ans, par suite de naufrages, aucun bâtiment chinois n'avait apporté aux Sandwich le moindre échantillon de toile ou de soie.

Ficel prépara ses ballots ; et lorsque les voiles furent serrées, il gagna le rivage avec le capitaine, Thomas et toute sa bordée. L'autre moitié de l'équipage devait descendre à terre, à son tour, quatre jours après.

Lussan conduisit ses matelots chez le corres-

pondant de l'armateur qui avança dix ou quinze louis à chacun, puis il les laissa courir des bordées et s'organisa pour vendreses marchandises.

Il avait en caisse des armes et de la quincaillérie pour une valeur de dix à douze mille livres.

De son côté ,Ficel possédait pour huit à neuf mille livres d'étoffes.

Lussan trouva sur le champ à céder le tiers de ses ballots pour trente mille livres.

Ficel ne put vendre que pour cinq mille livres de toile.

— Attends notre arrivée à Honoloulou, lui dit Lussan, voyant que déjà il se désespérait; rien n'est perdu, puisque tu es rentré à moitié dans tes débours et qu'il te reste les neuf dixièmes de tes marchandises. Je te réponds de la réussite, mille caronades; tes articles se vendront comme des petits pâtés.

Ces articles étaient des soies brochées de Lyon : écharpes aux vives couleurs, fichus bleus, roses, rouges, verts, fantaisies d'un haut prix pour le Hawaïen qui s'attache surtout au clinquant.

Il remit à la station prochaine l'étalage général de ses marchandises, et se livra au plaisir d'explorer l'île avec son ami Thomas, qui n'avait rien à vendre, lui, par la raison qu'il s'était embarqué gueux comme Job.

Du reste, sauf deux ou trois matelots fournis de bimbelotteries de peu de valeur, l'équipage se trouvait dans les mêmes conditions.

L'île de Maui est la seconde des Sandwich ; Lahaina en est la capitale.

Cette ville, bâtie assez régulièrement, possède un comptoir français, deux comptoirs des Etats-Unis, une demi-douzaine de cafés américains, et quatre ou cinq maisons construites à l'européenne. Tout le reste est composé de huttes en bambous au toit en feuilles de pandanus, abritées contre le soleil par des cocotiers et des bananiers.

Au lieu d'agir comme leurs camarades qui s'étaient promptement attablés dans les cafés, Ficel et Thomas visitèrent les naturels. Partout on les reçut à bras ouverts : les hommes, les femmes, les vieillards, les jeunes filles, les invitaient à entrer dans leurs cases, leur offraient des noix de coco, des bananes, les priaient de s'asseoir sur leurs nattes.

Thomas était transporté.

— Je ne me figurais pas ainsi les sauvages, répétait-il.

— Moi non plus, disait Ficel.

— Après ça, c'est peut-être nous qui sommes des sauvages.

— C'est possible.

— C'est certain, appuyait Thomas.

Et les deux amis d'aller fraterniser avec les Hawaïens.

Pendant les quatre jours qu'ils restèrent à terre, ils ne quittèrent pas les naturels. Ils mangeaient et buvaient avec eux, et nulle part on ne voulut prendre leur argent en échange.

C'est à peine si les femmes, les jeunes filles consentirent à accepter quelques petits miroirs, quelques aiguilles, quelques couteaux ; pourtant la nourriture ne se donne pas chez les taverniers.

Dans une de leurs promenades, ils rencontrèrent un baleinier du Havre qui vivait au Sandwich depuis quatre ans. Séduit par le spectacle de l'existence paisible des Hawaïens, il s'était enfui de son navire pour s'établir parmi les habitants de Maui, possédait plusieurs huttes, deux femmes, six enfants, et ne croyait pas le bonheur promis aux élus plus complet que le sien.

Ce bonheur parut même si grand au marin de la *Bartavelle*, que dix d'entre eux résolurent d'en tâter ; mais comme l'équipage n'était pas assez nombreux pour pouvoir se passer de leur concours, et qu'une ordonnance du roi commandait aux habitants de rendre les matelots à leurs capitaines toutes les fois que ceux-ci les réclameraient, Lussan alla chercher lui-même ses déserteurs dans les cases où ils s'étaient déjà installés, et les ramena, l'oreille basse, auprès de

leurs camarades qui les gaussèrent fortement.

Nous citons ce fait pour indiquer combien les Hawaïens sont sociables, et combien leur vie est parfois attrayante.

Le 20, la *Bartavelle* releva ses ancres et fila sur Oahu où elle aborda le 21, au point du jour.

Honolulu, le chef-lieu d'Oahu, offre une différence sensible avec Lahaina, le chef-lieu de Mauï : dans la première de ces localités, le calme, dans la seconde le mouvement.

«... Chaque matin, avant que le soleil eût rendu les quais poudreux d'Honoloulou et ses rues sans ombrage, presque impraticables, dit, dans son *Voyage en Chine,* l'amiral Jurien de la Gravière, nous venions débarquer au fond du canal qui serpente doucement entre deux longues chaînes de madrépores. Il était impossible de contempler sans intérêt l'activité de ce marché polynésien dont les produits allaient incessamment s'échanger contre l'or du Nouveau-Monde.

« Des navires venant de San-Francisco, et prêts à partir pour Hong-Kong ou pour Calcutta, arrivaient à chaque instant sur la rade : d'autres s'élançaient sous toutes voiles dans la passe étroite qui s'ouvre entre les coraux, et jetaient aux Kanaks rassemblés sur les récifs, une amarre qui servait à les traîner jusqu'au milieu du port. Si nous nous détournions vers les rues adjacentes,

nous y trouvions encore le mouvement d'une grande ville et l'empreinte bizarre d'une civilisation naissante ; de nombreux cavaliers se croisaient sur la chaussée avec d'intrépides amazones, dont les écharpes écarlates et les tresses de cheveux flottaient au vent. Ces hardies écuyères, galopant à califourchon, étaient, nous assuraient nos guides, des princesses ou des dames de haut lignage ; les cavaliers qui leur souriaient familièrement ou qui se hâtaient de les saluer jusqu'à terre, étaient les descendants des vieux guerriers de Kamehameha, des chefs dont les pères avaient vu les navires de Cook et de Lapérouse. La face osseuse et la peau rouge de ces fonctionnaires hawaiens juraient étrangement avec leur costume exotique ; on eût dit Lucifer vêtu en gentleman et prêt à s'insinuer sournoisement dans un prêche. »

Ce passage confirme la propension des naturels des Sandwich à copier les mœurs et les modes des Européens; c'est sur cette propension, toujours croissante, que Lussan comptait pour écouler, à un prix élevé, les soieries de son ami.

Tout arriva, comme il l'avait prévu.

Quand le roi et sa cour apprirent le déballage des soieries en question, ils se portèrent en foule autour de notre héros.

Au bout de vingt-quatre heures, Ficel avait tout

écoulé, et il était possesseur de soixante-quinze mille livres, ce qui joint aux cinq mille encaissées à Lahaina formait un chiffre rond de quatre-vingt mille livres, plus de soixante et dix mille livres de bénéfice : un vrai coup de Bourse !

Il n'en revenait pas ; il était ivre, fou, transporté ; il lui semblait que le monde lui appartenait !

En effet, n'allait-il pas pouvoir épouser Cécile, et l'amour n'est-ce pas le monde pour qui aime?

Lussan fut moins heureux que son ami ; ses articles n'étaient pas en hausse ; il ne put réaliser que quarante mille livres avec ce qui lui restait ; mais comme ce chiffre accusait encore un bénéfice de soixante mille livres net sur l'ensemble de ses opérations, il comprit qu'il n'avait pas sujet de se plaindre.

La *Bartavelle* ne s'était arrêtée devant Honoloulou que pour cette vente ; sitôt que les deux amis eurent vidé leurs caisses et rempli leurs poches, elle continua sa route vers le Kamtchatka.

— Hé bien ! pitioun, que t'avais-je dit? demanda le capitaine au sculpteur.

— Ah ! je suis bien heureux ! exclama ce dernier avec un rayonnement.

— Tu me crois donc maintenant?

— Je vous bénis ! Ah ! caraos ! comme vous dites, gare aux baleines ! je vais aider à en piquer

une si grande quantité que nous serons forcés de retourner de suite au Havre.

— Ça ne me paraît pas aussi facile que tu le crois; mais nous tâcherons. Maintenant tu n'as plus qu'à attendre. C'est cruel, je le sais; cependant puisqu'il le faut et que tout va pour le mieux, inutile de se mettre l'âme en pentenne; voilà mon raisonnement.

— Il est bon, repartit Ficel en pressant chaudement les mains du capitaine auquel il remit son trésor en garde.

La *Bartavelle* filait superbement.

Le 14 mars, elle était, par le 180° de longitude et le 26° de latitude nord; le 27 du même mois, à cinq heures du matin, elle arriva en vue des *Kuriles*.

Ces îles sont une chaîne de langues de terre située entre la pointe de la presqu'île du Kamtschatka et Yeso. La partie sud est revendiquée par le Japon, la partie nord par la Russie, qui revendiquera bientôt le monde entier.

Les Kuriles sont sujettes aux tremblements de terre; quelques-unes seulement sont peuplées. Les loutres, les renards, les phoques, les poissons, voilà à peu près les seules ressources de ses habitants, que les baleiniers engagent parfois pour une saison, car ils sont aguerris et adroits.

Lussan, dont l'équipage avait besoin d'un ren-

fort, s'arrêta devant cet archipel pour embarquer une demi-douzaine d'aides dont il s'était déjà servi dans un voyage précédent, et sans s'attarder davantage, il poursuivit sa route vers le Nord.

X

LA PÊCHE DE LA BALEINE

Une page de Mlle Cristiani. — La baleine franche. — Sa gestation. — Le baleineau. — Amour maternel. — Poids, nourriture, migrations, naturel craintif de la baleine. — Coup d'œil historique sur la pêche. — Harpon et ligne. — Pirogue, lance, louchet. — Les baleines qu'on rencontre. — Ce que produit une baleine. — Le premier souffle. — Elle dort ! — L'attaque. — La fuite. — La poursuite. — Victoire ! — Le remorquage.

Il serait peut-être plus logique de dire : la chasse de la baleine, car la poursuite du gigantesque cétacé est une vraie chasse.

Comme l'éléphant, son analogue sur terre, la baleine est un animal qni ne demande qu'à vivre en paix.

Les crustacés, les harengs, les maquereaux, et autres fretins, sont seuls autorisés à s'en plaindre.

Elle n'est dangereuse pour l'homme qu'involon-

tairement et à cause de ses mouvements brus ques.

Nous nous rappelons, à ce propos, ce passage de la correspondance de Mlle Lise Cristiani, une violoncelliste française dont le *Tour du Monde* a publié l'aventureux voyage en Sibérie. Au commencement de juillet 1849, Mlle Cristiani se rendait, par mer, à Petropaulowski ! « La traversée, dit-elle, ne fut marquée que par un seul incident... Dans cette mer d'Okhotsk, où nous avons longuement louvoyé à cause des vents contraires, nous n'avions d'autres distractions que d'assister aux joyeux ébats des baleines. Un de ces énormes cétacés ne s'avisa-t-il pas de se glisser sous notre bâtiment, au grand dommage de nos personnes, qui en ont reçu un effroyable choc, sans compter une émotion assez vive, bien voisine de la peur. C'était la nuit; tout haletants, nous courons sur le pont. — « Qu'est-ce? Qu'y a-t-il? — Regardez. » Et nous voyons le monstre tranquillement installé sous notre coquille. Chacun subjugué par un commun sentiment de prudence, se met à parler bas, de peur d'effaroucher l'impressionnable animal qui nous portait.

« Enfin, après avoir repris son souffle, la baleine s'enfonça dans l'abîme, laissant après elle un tourbillon. »

Mlle Cristiani ajoute qu'elle avait joué du vio-

loncelle, sur le pont du bâtiment, quelques heures auparavant, et que, de l'avis d'un naturaliste qui se trouvait parmi les passagers, c'étaient ces sons harmonieux inaccoutumés qui avaient attiré le colosse de l'Océan.

Cela n'a rien d'invraisemblable, la plupart des animaux étant sensibles à la musique.

Les dangers de la pêche de la baleine consistent surtout dans les fausses manœuvres des barques de chasse.

La promptitude avec laquelle on vire, la facilité de la course de la ligne, la sûreté du coup de harpon, sont les principales conditions de la réussite.

La baleine boréale ou franche, le type le plus élevé des *balénidés,* est un mammifère de l'ordre des cétacés, massif, informe, dans la bouche duquel un canot monté entrerait.

Sa tête représente le tiers de sa longueur totale.

Au lieu d'avoir des dents, comme le cachalot, elle a des fanons implantés dans le palais, au nombre de huit cents environ.

Chez une baleine adulte, ces fanons, lames cornées triangulaires ou quadrangulaires, ont trois à quatre mètres de long sur vingt-cinq à trente centimètres de large à la naissance ; ils vont se rétrécissant et sont pointus à leur extrémité.

Qu'on se figure un immense peigne et on aura une idée de leur ensemble.

Quand la baleine ouvre la bouche, les fanons tamisent la colonne d'eau qui s'y est précipitée et retiennent, pour les broyer, les mollusques, les poissons qu'une malechance a poussés par là.

Sa langue est immobile et adhère à la mâchoire par toute la partie inférieure ; ce n'est, en réalité, qu'un tissu cellulaire plein d'huile ; la moindre pression y fait un trou.

Son œsophage est très-étroit, ce qui laisse supposer que Jonas dut être singulièrement froissé lorsqu'avant de se rendre à Ninive, il fut avalé, puis rejeté comme chacun sait.

La baleine a, au sommet de la tête, deux évents ou fentes respiratoires en forme de S, de cinquante centimètres de long.

Ses yeux, de la grosseur de ceux d'un bœuf, s'ouvrent au-dessus de l'angle buccal.

Elle n'a pas d'oreilles apparentes, mais seulement un petit conduit auditif impénétrable à l'eau, et qu'elle ferme à volonté.

Sa peau, qui recouvre une couche épaisse de graisse, est mince et noire sur le dos; sous le ventre elle est blanche ordinairement.

Le corps est cylindrique.

Les nageoires pectorales ont deux à trois mètres de longueur sur 1 mètre 50 ou 60 de largeur ; la nageoire caudale a deux mètres de long et six ou huit mètres de large.

C'est une rame formidable.

La femelle a deux mamelles sur la poitrine; son lait rappelle, par la saveur, celui de la vache; elle met bas un petit à la fois, un baleineau gros comme un hippopotame.

Les uns assurent qu'elle porte dix mois; les autres opinent pour deux ans; la vérité, c'est que les naturalistes n'ont aucune donnée positive sur cette gestation et qu'ils ne parlent là que par hypothèse, par conjecture.

La baleine témoigne à ses petits une tendresse extrême, veille sur eux, se couche sur le côté pour leur présenter la mamelle afin qu'ils puissent respirer tout en têtant, les instruit, les défend et, à l'occasion, se fait tuer sur leur corps.

« Un baleineau avait été harponné, dit une relation d'un baleinier; la mère apparut aussitôt. Quoique l'embarcation fut proche, elle prit son petit entre ses nageoires et l'entraîna rapidement; comme elle ne parvint pas à le dégager, elle revint furieuse à fleur d'eau, s'agitant en tous sens et donnant tous les signes de la plus profonde angoisse. Les canots la poursuivirent. De l'un on lança un harpon qui la blessa, mais ne la fixa point; un second harpon ne pénétra pas davantage; le troisième seul demeura dans son corps. Malgré ses blessures, elle ne chercha pas à fuir et resta près de son petit agonisant, si bien que

les autres embarcations purent l'approcher d'assez près pour la harponner trois fois encore. Une demi-heure après, elle était morte. »

La croissance des baleineaux est lente; il est donc permis de croire que les grosses baleines ne sont pas de la première jeunesse.

On prétend qu'on a vu des baleines de 60 mètres de long. C'est possible; mais c'était au temps où la pêche n'avait pas dépeuplé les mers boréales.

A présent, il est rare qu'on rencontre des baleines qui aient plus de 25 mètres de longueur et dont le poids dépasse 120,000 kilogrammes, chiffres déjà extraordinaires d'ailleurs.

Une baleine de 60 mètres et pesant 300,000 kilogrammes, représenterait le poids de cinquante gros éléphants ou de quatre cents bœufs gras!

La baleine habite toutes les mers, mais plus volontiers, celles du Nord, où elle trouve en abondance les mollusques dont elle est friande, et des refuges, au milieu des banquises.

Elle voyage fréquemment en nombreuse compagnie, sans doute pour chercher sa nourriture, car c'est là, en général, le mobile des migrations de tous les êtres; alors il advient qu'elle transporte avec elle un monde de végétaux et d'animaux marins; lorsqu'elle est vieille, les poux la couvrent par millions, les cirripèdes

s'établissent à côté des poux, des plantes parasites se mettent de la partie, et l'on pourrait la comparer à une planète habitée.

Malgré sa force, elle est d'un naturel craintif; parfois les oiseaux qui s'abattent sur son dos pour y manger la vermine, lui causent des peurs folles; surprise, elle plonge avec une telle rapidité, un tel aveuglement, que souvent elle se brise la mâchoire contre les roches du fond de la mer.

En nageant tranquillement elle parcourt trois lieues à l'heure; quand elle est chassée, elle peut en parcourir sept; mais cette vitesse ne dure pas longtemps.

L'air lui est nécessaire; si elle s'enfonce dans la mer, il faut qu'elle remonte à la surface pour respirer.

On a des raisons de croire qu'elle ne resterait pas, sans danger, une heure sous l'eau.

Quand elle nage ou qu'elle se livre à ses ébats, elle ramène à l'air son énorme tête toutes les deux ou trois minutes, fait de trois à six aspirations précipitées, et lance, par ses évents, des jets d'eau qui s'élèvent à une hauteur de 4 à 10 mètres.

Par les temps calmes on la surprend dormant sur la mer.

A l'approche d'une tempête, elle se montre inquiète et s'agite.

On ne commença guère à la pêcher en grand qu'au xe siècle.

Les Norvégiens, les Danois la poursuivirent d'abord sur les côtes scandinaves, ensuite sur celles du Groënland, enfin toutes les populations maritimes de l'Europe occidentale armèrent contre elle.

Au xve siècle, les Hollandais envoyaient annuellement à la pêche de la baleine quatre-vingts navires; de 1676 à 1722, ils en équipèrent cinq mille huit cent quatre-vingt-six, qui capturèrent près de trente-trois mille baleines, plus de sept cents par an, lesquelles donnèrent un produit de 400 millions, chiffre considérable pour l'époque.

C'est, paraît-il, aux Basques que revient l'honneur d'avoir armé, au moyen âge, le plus grand nombre de navires baleiniers.

Les côtiers français étaient d'une adresse incomparable à la pêche de la baleine; avec les guerres contre l'Angleterre ils perdirent leur supériorité, au point qu'en 1783, Louis XVI appela des Nantukois à Dunkerque pour ressusciter la grande pêche maritime [1]. Peu après Dunkerque et Calais armèrent quelques navires que nos voi-

1. Nantukois, habitants de Nantucket, île d'Amérique, à 48 kilomètres de la côte de Massachussets. Ils allaient chercher la baleine sur tous les points de l'Atlantique. Leur adresse était citée.

sins capturèrent, et, jusqu'en 1816, nul ne pensa plus, dans nos ports, à la baleine.

En 1770, les Prussiens avaient une douzaine de navires baleiniers dans les mers du Nord, et les Anglais deux cent trente, dont la relâche habituelle était l'Islande.

En 1860, les Américains en envoyaient quatre fois autant dans tous les parages.

Aujourd'hui les baleiniers sont clair-semés, parce que les grosses baleines ont disparu des mers libres et se sont réfugiées vers les pôles.

Les navires baleiniers varient de quatre à six cents tonneaux; leur bordage est solide, construit pour supporter le choc des glaces, et l'on s'applique à en faire de bons voiliers ; car si la pêche offre peu de dangers, la navigation dans les mers arctiques ou antarctiques est, en revanche, si périlleuse, que la perte desdits navires dépasse 20 0/0.

Ainsi, en 1876, la flotte baleinière américaine du détroit de Behring perdit douze navires qui portaient pour quatre millions d'huile et de fanons.

Un baleinier a de vingt à trente hommes d'équipage; quand ce nombre n'est pas suffisant, le capitaine engage, au passage, sur certaines côtes, pour deux ou trois mois, des naturels rompus à la poursuite du gros cétacé.

Les engins de pêche sont assez simples : un

baleinier porte une dizaine de chaloupes dites pirogues, taillées pour la course, pourvues chacune de six avirons, et montées par six hommes lorsqu'elles sont mises à l'eau : un harponneur, qui se tient à l'avant, quatre rameurs et un timonier, officier ou autre, qui rame aussi à l'occasion.

Dans la pirogue sont des harpons, des lances, des louchets.

Le harpon est un javelot triangulaire barbelé, pointu, en fer forgé, de trois pieds de long, dont la tige se termine par une douille dans laquelle s'adapte un manche en bois de cinq pieds, et que traverse une forte boucle de chanvre qui retient une corde flexible, *ligne*, de 300 mètres de longueur.

Cette ligne, en paquet au fond de la pirogue, passe, à l'avant, dans un coussinet de plomb muni d'une cheville de bois.

Quand elle court, un homme l'arrose afin qu'elle ne prenne point feu, tellement est rapide le frottement.

Un matelot, muni d'un agotiau, vide l'eau à mesure que son camarade la répand; on ne parvient toutefois à assécher l'embarcation que lorsqu'elle est hissée sur ses palans et en débouchant le trou pratiqué au fond.

On nomme ce trou *nable;* il est fermé par un bouchon garni de toile.

La lance a cinq pieds de fer et un manche de sept pieds ; elle est attachée, à l'avant, à une corde de dix à quinze pieds.

Le louchet est une sorte de pelle ou plutôt de bêche tranchante qui sert à couper au cétacé des parties de la queue, des nageoires, dans le but d'entraver sa fuite ; on l'emploie rarement, car il est imprudent d'accoster la baleine quand elle est piquée.

Une pirogue porte plusieurs harpons.

Ce sont là, communément, les seules armes à l'aide desquelles on se rend maître de la baleine.

On avait imaginé, pour diminuer les périls de l'approche du cétacé, des projectiles creux explosibles, parfois empoisonnés, qui éclataient dans le corps de l'animal et qu'on lançait de diverses façons ; mais ce système était si fécond en inconvénients et causait la perte de tant de baleines qui allaient mourir au fond de la mer étouffées par une hémorrhagie interne, qu'on l'abandonna.

Actuellement, on en est revenu à l'ancienne manière.

Il est vrai que ce sont moins les moyens de destruction que les baleines qu'il conviendrait de chercher désormais, ces dernières devenant de plus en plus introuvables, en raison du massacre qu'on en fait depuis huit siècles.

Au moyen âge on rencontrait des baleines de 40 à 50 mètres de longueur; de nos jours on crie au miracle quand on en voit une de 30 mètres.

Encore un animal qui disparaît comme l'éléphant d'Afrique.

Il arrive cependant que des baleines se montrent en nombre dans les parages européens, témoin ce fait relaté dans des lettres écrites, en juillet 1877, de Lerwick, chef-lieu du comté des iles Shetland (Ecosse).

« Une pêche des plus émouvantes a eu lieu ces jours-ci à Sandwick-Bay, sur la côte ouest de Shetland.

« Un troupeau de baleines ayant été aperçu passant à toute vitesse au travers de l'étroit goulet de la baie, des embarcations furent lancées aussitôt à leur poursuite; les pêcheurs réussirent à les cerner et à les faire échouer sur le rivage. Hommes, femmes, enfants, armés de harpons et d'autres engins, ont pris part à la pêche qui a été des plus fructueuses.

« Quatre-vingt-un de ces cétacés ont été massacrés. Après leur avoir coupé la queue, on leur a ôté les fanons et retiré une grande quantité d'huile. »

Néanmoins, on ne saurait enregistrer une pareille aubaine qu'à titre de curiosité.

Une baleine de 20 mètres de long et pesant

78,000 kilogrammes, donne 33,600 kilogrammes de graisse, dont on tire 27,000 kilogrammes d'huile, et elle procure 1,680 kilogrammes de fanons. Une tonne (1120 kilogrammes) d'huile vaut de 75 à 100 fr.; une tonne de fanons se vend de 4,000 à 5,000 fr.

Le prix des fanons varie en raison de l'abondance ou de la rareté de ceux-ci sur les marchés.

La pêche de la baleine n'existe plus qu'à l'état de souvenir en Europe, et c'est tant pis pour les puissances maritimes, car elle était une admirable école de marins.

Mais l'homme aime à tuer la poule aux œufs d'or, et nous doutons qu'on parvienne à le détourner de cette passion.

Cela dit, rejoignons la *Bartavelle* qui avait doublé les Kuriles.

Tout le monde se portait bien à bord, tout le monde chantait; la pêche promettait d'être excellente.

Le 2 avril, le trois-mâts était dans la mer d'Okhotsk, et à une heure de l'après-midi, le matelot placé en vigie sur la vergue du petit perroquet, signalait, à deux milles sous le vent, la première baleine.

— Ah! caraos! s'écria Lussan enchanté.

— La danse va commencer, dit de même le comédien; par Roscius et Talma, je veux y battre mon entrechat un des premiers.

— Et moi donc ! exclama Ficel.

L'équipage s'était porté à l'avant pour examiner le souffle annoncé.

Le capitaine commanda les quatre pirogues et la chasse s'ouvrit.

Le sculpteur et le comédien se trouvaient dans la première embarcation dirigée par Lussan.

Les rameurs nageaient avec ardeur ; la pirogue filait comme une flèche.

Au bout d'une demi-heure on arriva derrière le monstre.

— Pristi ! murmura Thomas, j'ai vu des carcasses de cétacés au Jardin des Plantes, mais ça ne m'avait pas donné l'idée de ce que j'aperçois.

— Oui... elle est grosse ! dit Ficel stupéfié.

— Chut ! elle dort ! fit Lussan debout au gouvernail, un louchet à sa portée.

Le harponneur s'était dressé sans bruit à l'avant et tenait son arme levée.

Tout à coup, au milieu du silence, un harpon, vigoureusement lancé, pénétra jusqu'au manche dans le dos de l'animal, qui, plongea et disparut.

La ligne courut avec une rapidité électrique ; l'embarcation prit feu ; elle eut chaviré si la corde avait tardé un quart de seconde à passer dans le coussinet.

Le sculpteur et Thomas s'occupaient l'un à

éteindre le commencement d'incendie, l'autre à rejeter l'eau à la mer avec son agotiau.

— Hé! Caraos? cria Lussan à la seconde pirogue.

La baleine nageait au fond entraînant le harpon.

Si la ligne de la seconde pirogue n'était attachée à temps au bout de celle de la première embarcation, la prise était perdue.

Au moment où la seconde pirogue aborda celle du capitaine, l'extrémité de la ligne engagée fila sous l'eau.

— Mille sabords! jura Lussan, une si belle bête!

— Le fait est qu'elle ne semble pas avoir jeûné, hasarda le comédien.

— Non, reprit Ficel encore ému de la scène qui venait de se passer.

La deuxième pirogue, suivant le remou de l'eau, reprit la chasse, et signala la baleine à trois milles au loin, respirant avec fracas et bondissant avec une terreur panique.

— Tenez bon! cria Lussan à la deuxième pirogue qui avait une avance de 100 mètres.

La troisième et la quatrième embarcations suivaient, l'une à droite, l'autre à gauche, de façon à cerner l'animal à qui le harpon causait de vives souffrances, le fer, tiré par le poids de la

ligne, s'enfonçant toujours plus avant dans les chairs.

Après deux heures de poursuite, la deuxième pirogue parvint à rejoindre la baleine ; le harponneur lui lança immédiatement son arme, qui frappa à 3 mètres de l'autre fer dont on ne voyait plus que le bout du manche.

Le monstre plongea comme la première fois ; mais on eut le temps d'allonger plusieurs lignes les unes au bout des autres, et lorsqu'il reparut, il ne nageait plus qu'avec peine.

Les pirogues luttèrent de vitesse pour l'entourer.

Lussan arriva le premier ; son harponneur lança un second fer sous la nageoire gauche, tandis que celui de la deuxième pirogue répétait cette manœuvre du côté droit.

Le capitaine enlevait pendant ce temps, avec son louchet, des morceaux de la queue.

Le monstre plongea de nouveau, mais on le vit remonter aussitôt ; il soufflait le sang par ses évents et des cris rauques, semblables à un bourdonnement lointain, sortaient de sa bouche.

— Elle est à nous ! cria Lussan brandissant son arme sanglante.

L'animal sauta, épouvanté, et faillit briser l'embarcation ; puis il cessa de nager ; sa bouche se ferma, ses évents ne soufflèrent plus, et il resta immobile... il était mort !

Lussan lui plongea une lance dans l'œil pour s'assurer que tout était fini, et, rayonnant, proclama la victoire, en même temps que les matelots, agitant en l'air leurs bonnets, hurlaient : hourrah!

— Nom d'un patara! sacra Thomas, si les individus qui, à Paris, demeurent, jusqu'aux genoux, des journées entières, dans la Seine, pour attraper un goujon, voyaient cela, ils seraient humiliés. Voilà une vraie pêche!

— Et une rude pêche, appuya Ficel s'essuyant le front.

— Camarades, reprit Lussan, il s'agit maintenant de rapprocher cette petite bête du navire; la nuit vient, le vent fraîchit : dépêchons!

— Dépêchons! répétèrent les matelots.

Chaque embarcation ayant à sa poupe un bout d'une des lignes attachées aux harpons restés dans le corps du cétacé, les avirons frappèrent la nappe de la mer.

Au moment où la cloche piquait minuit, les pirogues, remorquant la baleine, abordèrent au trois-mâts.

La chasse avait donc duré près de onze heures, en comptant le retour.

Lussan fit amarrer le monstre, la tête attachée à la poupe avec des palans, la queue serrée de même à la proue; et comme ses hommes étaient

exténués, après souper, il les envoya se coucher.

A une heure du matin, la bordée de quart veillait seule sur le pont [1].

1. Voir la note 2, à la fin du volume.

XI

LE DÉPÈCEMENT

La baleine amarrée. — Comment on la découpe. — Les requins. — La fonte de la graisse. — Il n'y en a donc plus? — Deux baleines poursuivies par des assassins. — Aux pirogues! — On pense à Mlle Demanchot. — Les baleines abondent. — Une baleine échouée. — Curieux détail. — Dans la baie de Penjina.

Le matin, tout le monde était debout pour le dépècement.

Cette opération n'est pas une des moins rudes; elle se pratique de cette façon :

La baleine est solidement amarrée contre le navire; les harponneurs, attachés par une corde qui s'adapte à une ceinture et maintenus du bord, descendent sur la bête, chaussés de grandes bottes munies de crampons, et découpent, à l'aide d'un long couteau, des morceaux de lard d'un mètre ou d'un mètre et demi de long, qu'ils fixent au bout d'un crochet, et qu'un câble, passant

sur une poulie, monte jusqu'à la hauteur du plat-bord.

Là d'autres hommes, placés sur des établis, reçoivent ces lourdes tranches, les partagent en fractions de 40 à 50 kilos, et les jettent dans le grand panneau.

A mesure que la baleine est ainsi dépecée, le guindeau et le cabestan la font tourner jusqu'à ce qu'il ne reste plus de lard sur sa chair.

Alors on coupe la langue qui donne souvent 3,000 kilos d'huile; la lèvre inférieure peut fournir les deux tiers de ce poids; puis un officier, armé d'une hache, descend sur la carcasse, détache la tête qu'on hisse sur le pont pour en retirer les barbes (les fanons); ensuite on lève dans la chair quelques kilos de maigre pour la cuisine de l'équipage, et on laisse la carcasse aller à la dérive où elle devient la proie des oiseaux de mer.

Ce travail se renouvelle uniformément à chaque prise, sauf des malheurs imprévus, tels qu'une pirogue chavirée, un homme dont le pied se sera trouvé pris dans une ligne et que le cétacé aura entraîné avec lui, etc.

Parfois durant le dépècement, des requins accourent pour prendre leur part du gâteau, et il faut jouer du couteau, de la hache, du harpon, de tout ce qu'on a sous la main, pour en donner

sur le nez de ces redoutables affamés, en ayant soin de ne pas se laisser tomber à l'eau pendant la bataille.

Une bande de deux ou trois cents requins dévorerait, en une nuit, le quart d'une grande baleine et y ajouterait comme dessert, sans craindre d'indigestion, l'équipage d'un baleinier.

Heureusement les requins sont plus communs dans les mers des régions chaudes que dans celles des régions froides.

La baleine, que la *Bartavelle* venait de harponner, donna 400 kilos de fanons et quatre-vingt barils d'huile.

Voici comment l'huile s'obtient.

Il y a sur le navire des fourneaux à fondre le lard; ces fourneaux sont placés sur le pont, à l'arrière du mât de misaine; ils portent deux chaudières de la contenance de dix barils chacune.

Sous le foyer de ces fourneaux est un tiroir, que l'on a soin de conserver toujours plein d'eau afin d'empêcher le feu de se communiquer au pont.

Dès que la baleine est dépecée, deux hommes descendent dans la partie de l'entrepont où les tranches de lard ont été jetées, divisent ces tranches et les envoient au bout d'une pique à ceux qui les attendent; ces derniers les portent dans

les chaudières qu'ils doivent tenir constamment pleines.

Lorsque la graisse est en fusion, on la verse, à l'aide d'une cuiller à pot adaptée à un long manche, dans un réservoir en cuivre placé à l'arrière des fourneaux; c'est là qu'elle refroidit. Ce réservoir est carré et percé au fond en écumoire, de façon à clarifier le liquide, qui de là passe dans un boyau communiquant avec une cuve appelée *charnier,* d'une contenance de cent barils, et assujettie, dans l'entre-pont, à tribord, au pied du grand mât.

Ces opérations terminées, on retire le boyau de la paroi du réservoir pour le visser à celle du charnier, et c'est ainsi que l'huile est conduite dans les tonneaux superposés à fond de cale sur plusieurs rangs.

Aussitôt le chargement complété, on enferme les chaudières dans des caisses et on démolit les fourneaux.

C'est de la sorte que la fonte s'opère dans la mer d'Okhotsk.

Jadis, on rapportait en France le lard pour le fondre; ensuite on fondit à bord; depuis quarante ans les baleiniers qui vont pêcher en Nouvelle-Zélande établissent fréquemment leurs fourneaux à terre; mais, en général, l'huile se fait à bord, d'autant qu'on ne manque pas de combus-

tible, le feu s'alimentant avec le résidu des morceaux de lard.

La cendre de ce résidu procure une lessive efficace dont les matelots se servent pour laver leurs chemises de laine et leurs effets.

La fonte terminée, on procède au nettoyage du navire.

L'huile répandue est séchée avec de la sciure de bois embarquée à cet effet ; le pont est gratté de l'arrière à l'avant ; les fourneaux sont resserrés, les chaudières récurées, remises à leurs places, et le surlendemain, le bâtiment est aussi propre qu'auparavant.

Tout cela s'opéra sous voile chez nos matelots, car la *Bartavelle* n'était pas arrivée au lieu de pêche ; sa première capture n'était qu'une baleine égarée.

Elle continua à courir vers le Nord, commença à louvoyer le 6 avril, au milieu des glaces flottantes, et le 1er mai longea les côtes de la Sibérie.

— Ha ! ça, il n'y en a donc plus ? demandait chaque soir le comédien.

— Le fait est que je n'en vois guère, repartait le sculpteur désappointé, car après le harponnage de la première baleine, il s'était figuré que les cétacés allaient abonder comme les harengs en octobre sur les côtes de France, et qu'on regagnerait le Havre après une seule saison.

— C'était simplement pour nous mettre l'eau à la bouche, que ce grand diable de poisson est tombé sous *nos écoutes.*

— J'en ai peur, disait Ficel.

— Ha ! mais non, reprenait le comédien, ça ne se passera pas ainsi ; il nous faut des baleines ; j'en veux ! Une baleine, qu'est-ce que c'est que ça? A peine de quoi se mettre sous la dent. Des baleines ou mon argent, continuait-il en frappant sur le plat-bord, comme les titis quand ils demandent la toile dans les théâtres du boulevard.

— Tu es fou ! interrompait en riant le sculpteur.

— Espérez donc un peu, mes gaillards, disait le capitaine en arrivant derrière eux.

— Si ça ne mord pas plus ce mois-ci que le mois passé, j'ai peur pour ma garde-robe, soupirait Thomas.

— Moi, ajoutait Ficel avec un sourire torturé, je tremble de ne jamais revoir le Havre.

— Pourvu que ma part me permette de m'acheter au Temple un vêtement de rechange, reprenait le comédien, car, décemment, je ne pourrais me présenter au directeur du théâtre royal de l'Odéon avec ma chemise rouge et ma veste de toile cirée.

— Prenez le temps pour voile et la patience pour gouvernail ! prêchait Lussan.

— Le capitaine vous dit cela avec un sang-froid! grommelait Thomas à son ami.

— On voit bien qu'il n'aime pas, murmurait le sculpteur.

— On voit bien qu'il ne veut pas se faire recevoir comédien du roi.

La *Bartavelle* louvoya pendant vingt jours avec prudence, mouilla le 22 mai sur la côte du Kamtchatka, à l'entrée de la baie de Penjina, évitant les banquises qui s'en allaient à la dérive, et le 23 se trouva en face de deux baleines que la vigie signala.

— Ça n'est pas malheureux ! exclama Thomas.

— Oui, les vieilles bombardes se sont fait espérer, ricana le capitaine en commandant les pirogues, mais, Caraos ! elles vont nous le payer.

Les deux baleines lançaient en l'air des jets d'eau de 6 à 10 mètres, se roulaient dans les vagues, et cherchaient à échapper : d'une part, à une nuée d'oiseaux de mer qui s'obstinaient à manger sur leur dos les parasites qui y avaient élu domicile ; de l'autre, à une bande d'orques épaulars, parmi lesquels Lussan crut distinguer quelques requins, qui les poursuivaient en les mordant avec rage.

L'orque épaular, le plus vigoureux, le plus méchant des dauphins, l'émule du requin pour la férocité, a mérité le surnom d'*assassin, de bourreau*

des baleines, à cause de la haine implacable qu'il a vouée à ces grands et bons animaux.

Quand un troupeau d'orques rencontre une baleine, il se rue sur elle comme une meute de chiens excités sur un sanglier, lui arrache des lambeaux de graisse de la longueur d'une brasse, la force, la déchire, la torture jusqu'à ce que mort s'ensuive.

Cet acharnement aveugle n'a aucune excuse, l'orque ne mangeant pas les morceaux qu'il enlève à la baleine, et abandonnant celle-ci dès qu'il l'a tuée !

Sachant par expérience que ce bourreau est dangereux pour l'homme, Lussan s'était muni de son fusil de chasse avant de descendre dans sa chaloupe ; il en tira quatre coups contre la bande sanguinaire qui, par bonheur, était peu nombreuse, la mit en fuite, et put harceler les baleines.

La chasse dura cinq heures sans accidents; à midi les deux proies étaient remorquées de chaque côté du navire.

Ficel reprit aussitôt courage, car il faut peu de chose pour nourrir l'espoir au loin. Thomas se mit à déclamer une tirade tragique sur le dos d'un des monstres, tout en lui enlevant des beefsteaks, et Lussan donna du rhum à volonté, la température étant descendue à zéro.

— Réflexion faite, dit le comédien à son ami, je crois que le capitaine a raison et que

nous parviendrons à terminer notre chargement.

— Je l'espère bien, répliqua Ficel; sais-tu que voilà neuf mois que nous avons quitté le Havre!

— Oui!

— Qu'a-t-elle fait pendant ce temps?

— Elle a pensé à toi.

— Si c'était vrai!

— Je voudrais voir que cela ne fût pas?

— Oh! tu ne peux savoir.

— Toutes les femmes se ressemblent quand elles aiment.

— Cécile m'aime-t-elle?

— Sans cela, t'aurait-elle dit : « Partez, espérez! »

— Peut-être!...

— O douteur! Pour te convaincre, je veux te raconter une histoire qui m'est arrivée. C'était au retour de l'ile d'Elbe; je jouais les amoureux à.....

Et là-dessus Thomas narra, selon son habitude, une aventure galante plus ou moins apocryphe.

— Au surplus, déclama-t-il en terminant à la façon de Gros-René :

Si nous avions l'esprit de nous faire valoir,
Les femmes n'auraient pas la parole si haute,
Oh! qu'elles nous sont bien fières par notre faute!
Je veux être pendu si nous ne les verrions
Sauter à notre cou plus que nous ne voudrions,
Sans tous ces vils devoirs dont la plupart des hommes
Les gâtent tous les jours dans le siècle où nous sommes.

Ces vers sont de Molière, un grand homme qui avait raison.

Comme Ficel tremblait sans cesse, il écoutait le comédien avec un plaisir infini, parce que ce dernier lui remontait le moral et que le nom chéri de Cécile planait en auréole sur l'entretien.

Le 26, deux nouvelles baleines furent harponnées.

Le 4 juin, une.

Le 10, deux.

Le 23, une.

En tout, dix.

Chaque fois qu'on prenait un cétacé, Thomas ajoutait un costume à la garde-robe qu'il se promettait d'acheter avec le montant de sa part; le sculpteur regardait le volume de la bête et combien elle aiderait au chargement; les vieux de la cale répétaient, en mettant leur chique au frais derrière leur oreille :

Et tant plus grosse est la prise
Et tant plus grosse est la part.

Lussan était resté dans ces parages plus longtemps qu'il ne l'avait prévu à cause de la débâcle des glaces. Il ne s'en plaignait pas, tout ayant procédé à merveille. Sauf quelques bains frais pris par des novices imprudents, il était impossible, en effet, de désirer une meilleure pêche.

Le 26, la *Bartavelle* s'avança dans la baie de Penjina, et mouilla.

Le 27, Ficel et Thomas, en exploration sur la côte, découvrirent, dans une crique sablonneuse, une baleine échouée, qu'une tempête avait jetée là et qui y était morte. Ce n'était plus qu'une masse spongieuse gonflée de gaz, éclatant par moment, avec détonation, et répandant une puanteur si suffocante, qu'il fallut renoncer à en tirer parti.

Une remarque, en passant.

La baleine ne peut rester longtemps privée d'air; quand elle est demeurée vingt minutes submergée, elle revient à la surface de la mer, épuisée et haletante; une baleine qui serait retenue au fond de l'eau pendant une heure et un quart mourrait asphyxiée; en d'autres termes : la baleine peut se noyer.

Cette particularité est d'autant plus bizarre que la baleine échouée sur une plage meurt également très-vite, c'est-à-dire dans un espace de temps qui ne permet guère de supposer que la faim l'a tuée.

Ainsi le géant de l'Océan craint également la mer, la terre et les tempêtes qui le poussent à la côte comme un trois-mâts désemparé!

Le 28, le vent s'éleva violent; la première ancre chassa, on laissa tomber la seconde; la mer était si grosse et l'ouragan si puissant, que

cette seconde ancre chassa comme la première; on en vint à mouiller l'ancre de miséricorde qui ne prit pas mieux que les autres.

Le vent doublait d'intensité; une pluie froide, torrentielle, entravait la manœuvre; il fallut appareiller, sinon aller à la côte, vers laquelle le courant portait le navire.

Après de rudes efforts, on parvint à relever les trois ancres : la première avait le jas cassé, la seconde les pattes, la troisième était intacte heureusement ; on mit toutes voiles dessus pour courir jusqu'à ce que le vent tombât et, lorsque le calme reparut, lorsque le trois-mâts se retrouva en sûreté, l'équipage descendit à terre.

On était aux premiers jours d'août.

XII

LES KAMTSCHADALES

Le Kamtschatka. — Petropaulowski. — Faune et flore. — Ours pêcheur. — Les femmes Kamtschadales. — C'est la faute au loup. — La couvade. — Religion des Kamtschadales. — Leur vie. — Visite à une tribu. — Hutte d'été et hutte d'hiver. — Un échange avantageux. — L'ours déifié. — Les chiens. — Une légende biblique. — Existence et caractère du chien du Kamtschatka. — Les services qu'il rend. — Les traîneaux. — Un diner chez les Kamtschadales.

Le Kamtschatka est une presqu'île de 350 lieues de longueur sur 70 à 75 de largeur, située à l'extrémité nord-est de l'Asie. De hautes chaînes de montagnes volcaniques la traversent et la coupent. Les hivers y sont rigoureux, des brouillards épais y entretiennent une température lourde, humide, des vents violents y glacent l'air et y rendent le froid insupportable.

Grâce à ses volcans en activité, le Kamtschatka possède un sol fertile qui donnerait beaucoup si

ses habitants aimaient moins la vie nomade, l'oisivité, et ne bornaient pas leurs occupations à la chasse et à la pêche.

Des forêts de mélèzes, de peupliers blancs, précieux pour les constructions navales, de bouleaux, d'aulnes, de joncs, de saules, d'arbrisseaux y couvrent de vastes espaces.

Sur divers points le chanvre croît sans culture; les terres arables ne sont rares qu'à l'extrémité nord; le sud donne, en été, les céréales, les fruits, les fleurs des régions tempérées.

Le Kamtschatka n'a pas de villes à proprement parler, mais seulement des établissements commerciaux.

Le plus important de ces établissements est Pétropaulowski, sur le grand Océan, trois ou quatre mille âmes, port splendide, œuvre de la nature, où toutes les flottes du monde pourraient se réfugier, et que dominent trois volcans aux flancs blancs de neige et à la cîme fumante :le Koriatski, l'Avatcha, le Koseldskaï.

Les bestiaux manquent presque partout, quoique les pâturages soient assez nombreux; à peine rencontre-t-on, dans la partie méridionale, quelques troupeaux de bœufs, de moutons, de porcs; en revanche, les chiens et les rennes domestiques pullulent du nord au sud.

« Dans ce pays singulier, a écrit dans ses notes

de voyage Mlle Cristiani, en parlant de Petropaulowski, ce n'est pas la moindre singularité que de voir, pendant l'hiver, le traînage et les transports faits par des attelages de chiens dressés de longue main à cet exercice. Ils ont si bien pris l'allure, que les chevaux même auraient de la peine à égaler la rapidité de leur course.

« L'été, ces animaux, d'un aspect hérissé et au nombre de cinq ou six mille, sont enchaînés, non loin de la ville, au bord d'un ruisseau aux cent bras qui serpente au penchant d'une colline. Là, chacun se creuse un abri dans la terre. Deux fois par jour on leur apporte à manger du poisson séché au soleil; ils n'ont point d'autre nourriture pendant tout l'hiver. On n'a pas d'idée de la voracité avec laquelle ils se jettent sur cette proie dont la vue et l'odeur n'ont cependant rien de bien engageant. Rien de plus curieux et en même temps de si original que l'aspect de ce courant d'eau bordé d'une multitude de chiens à demi sauvages, qui tous se mettent à hurler dès qu'ils aperçoivent d'autres personnes que leurs gardiens; les premiers hurlent, parce qu'ils vous voient; les seconds, parce qu'ils vous sentent, et le reste, parce que leurs compagnons aboient; c'est sur toute la colline un tapage à ne pas s'entendre, à faire rentrer sous terre les trois gueules de Cerbère. »

Les forêts sont peuplées de rennes sauvages, de renards, de loups, de zibelines, de martres, de lièvres, d'ours bruns; les côtes sont très-poissonneuses et nourrissent des baleines et des phoques.

Tout à fait au nord, on rencontre l'ours polaire.

Les harengs, les saumons, encombrent parfois à tel point l'embouchure des rivières que la navigation n'y est plus possible. Alors, les ours et les chiens descendent sur les rives et font de merveilleuses pêches en plongeant dextrement la patte ou le museau dans l'eau. La faim développe leur adresse.

Personnellement, les ours font plus que de pêcher sur le bord des rivières; quand ils trouvent un filet tendu, ils le ramènent sur la berge, et mangent tranquillement les poissons qui y sont engagés. Il n'est pas extraordinaire qu'ils pénètrent dans les habitations pour y chercher leur nourriture; aussi lorsqu'un Kamtschadale rencontre un ours, lui adresse-t-il poliment la parole, *de loin*, et lui demande-t-il de se comporter en ami dans son campement.

Les cygnes, les oies, les canards sont communs dans les marais; on rencontre l'aigle sur les montagnes.

Le Kamtschatka a été conquis par les cosaques, au milieu du XVIIIe siècle ; à cette époque sa popu-

lation dépassait cent mille âmes; maintenant c'est à peine si elle s'élève à vingt mille.

Les Kamtschadales du nord sont de petits individus assez semblables aux Groënlandais et aux Lapons ; leur taille ne dépasse point quatre pieds et demi; leurs jambes sont courtes relativement au buste; leur tête est grosse, leurs joues pendantes et jaunes; leur nez est épaté, leur bouche énorme; leurs dents sont tartreuses, mal plantées, et leurs oreilles en harmonie avec toute leur personne; leurs yeux sont petits, leurs cheveux noirs et plats; leur barbe est rare.

C'est un fait que, dans les régions glaciales et dans les régions torrides, l'homme, sauf quelques exceptions, n'est pas barbu ; la barbe, comme certaines plantes, veut un climat tempéré.

Les femmes Kamtschadales sont mères de bonne heure, à douze ans, et portées à la lasciveté.

Quand une d'elles accouche de deux jumeaux, la faute en est *au loup*, que les Kamtschadales tiennent en estime, au loup qui est réputé le père du second enfant.

N'est-il pas curieux de rapprocher cette étrange croyance de nos proverbes français : *Il est comme le loup, il n'a jamais vu son père,* — c'est un bâtard. — *Elle a vu le loup,* — c'est une femme qui a perdu son innocence?

Ce dernier dicton paraît le corollaire de la lé-

gende précitée. A-t-il passé de France au Kamtschatka, ou est-il venu du Kamtschatka en France? Mystère.

Chez les Kamtschadales, le mariage par capture est une institution nationale, et, d'ordinaire, une union n'est définitivement conclue que quand le futur a fait violence à sa bien-aimée et lui a déchiré ses habits.

D'autre part, il n'est pas licite de tirer vengeance, par le meurtre, d'un attentat commis sur une femme, à moins que cet attentat n'ait eu lieu à l'intérieur de la maison de celle-ci, à l'intérieur du yourt.

On considère que l'homme n'est pas à blâmer si la femme a osé quitter la place qu'elle doit occuper naturellement : le foyer domestique.

Le mariage par capture est d'ailleurs très-usité en Asie : on le trouve chez les Kalmoucks, les Tunguses, les Mongols, en Corée, etc. ; il est également établi au Groënland, chez les Peaux-Rouges de l'Amérique du Nord, chez les Indiens de l'Amérique du Sud, en Afrique et en Océanie.

Un autre trait caractéristique des mœurs Kamtschadales, c'est ce qu'on appelle, en Béarn : la *couvade.* « Tout Européen qui n'a pas étudié les habitudes d'autres races, dit sir John Lubbock, affirmerait probablement qu'à la naissance d'un enfant, c'est la mère qui se met au lit et qu'on

entoure de soins. Chez bien des peuples, c'est le père et non pas la mère qui se met entre les mains du médecin, à la naissance de l'enfant. »

Cette coutume singulière n'existe pas seulement chez les Kamtschadales, mais encore dans quantité de pays.

Ainsi, écrit M. Brett *(Indian Tribes of Guiana)*, les hommes chez les Acawoio et les Caraïbes, quand ils attendent l'accouchement de leur femme, s'abstiennent de certaines sortes de viandes, de peur que, s'ils venaient à en manger, l'enfant qui va naître ne s'en ressentît mystérieusement.

C'est pourquoi ils repoussent l'*acouri* (ou agouti), pour que l'enfant ne soit pas maigre comme ce petit animal; l'*hoïmara*, afin qu'il ne soit pas aveugle, l'enveloppe extérieure de l'œil de ce poisson, ressemblant à une cataracte; le *labba*, de crainte que la bouche de l'enfant ne s'allonge en avant, ainsi que les lèvres du labba, ou ne soient couvertes de taches comme elles, ces taches devenant des ulcères; le *marudi*, de peur que l'enfant ne vienne mort-né, le cri de cet oiseau étant un signe de mort.

A la naissance du poupon, l'ancienne coutume indienne veut que le père se couche dans son hamac.

Là, il reçoit, pendant plusieurs jours, comme s'il était malade, les visites de félicitations et les

compliments de condoléance de ses amis et connaissances. A l'appui de son dire, Brett cite ce fait qu'il vit : « Un homme en excellente santé reposait dans son hamac, entouré de femmes qui prenaient de lui tous les soins imaginables, pendant que la mère du nouveau-né faisait la cuisine sans que personne fît attention à elle ! »

Au Kamtschatka, le mari ne doit se livrer à aucune occupation pénible pendant les trois ou quatre semaines qui précèdent la naissance de l'enfant.

On a essayé vainement plusieurs explications de l'origine de la couvade ; quoi qu'il en soit, cette coutume est aussi antique qu'universelle, car les auteurs anciens la mentionnent. Diodore de Sicile, entre autres, dit ceci, au livre V, de sa *Bibliothèque historique,* en parlant des habitants de la Corse : « A la naissance de leurs enfants, ils pratiquent une coutume fort étrange : ils n'ont aucun soin de leurs femmes en couches ; dès qu'une femme a accouché, le mari se met au lit, comme s'il était malade, et y reste pendant un nombre de jours déterminé comme une accouchée. »

La nation kamtschadale se distingue par son amour de l'ordure, de la vermine, ou du moins par la parfaite indifférence avec laquelle elle reste dans l'une et supporte l'autre. En conséquence, les maladies qu'engendrent la saleté, l'insalubrité,

sont endémiques chez elle, et d'autant plus dangereuses qu'elles sont aggravées par l'abus de l'alcool.

La religion des Kamtschadales est à peu près le Shamanisme de la Sibérie, étrange et vague système qui n'est pas enseigné, ne contient rien de défini et, selon Wrangel, prend sa source dans chaque individu séparément, comme le résultat d'une imagination surexcitée au plus haut degré et influencée par des impressions extérieures qui se ressemblent dans toute l'étendue des déserts de la Sibérie septentrionale.

Il est difficile dans la pratique, dit Lubbock, d'établir une distinction entre le shamanisme et le totémisme, d'une part, et l'idolâtrie de l'autre. La principale différence réside dans la conception de la divinité. Dans le totémisme, les divinités habitent notre terre, dans le shamanisme, elles vivent dans un monde à part et s'inquiètent peu de ce qui se passe ici-bas.

La divinité honore quelquefois le shaman de sa présence, ou elle lui permet de visiter les régions célestes.

Ce shaman est une sorte de sorcier rappelant le fakir indien, qui prétend posséder une puissance surnaturelle. Lorsqu'il opère, les yeux lui sortent de la tête, sa poitrine se soulève, sa respiration est haletante, sa parole est saccadée, sa face se

contracte ; bref, il ne néglige rien de ce qui est susceptible de frapper l'imagination des spectateurs de ses affreuses convulsions.

Chez les Esquimaux, l'*Angekok* représente absolument le shaman ; on aura une idée de ce dernier personnage de la comédie humaine, en lisant cette scène à laquelle Graah a assisté au Groënland et qu'il a décrite *de visu :*

« — L'angekok arriva le soir ; les lampes éteintes et des peaux tendues devant les croisées *(car il préfère l'obscurité, cela se comprend)*, il s'assit sur le sol, auprès d'une peau de veau marin desséchée, l'agita, en battant du tambourin et en chantant. Tous les indigènes présents chantaient avec lui. De temps en temps ce chant était interrompu par le cri de : « Goie, goie, goie ! goie, goie, goie ! » dont je ne comprenais pas la signification, et qui partait tantôt d'un coin de la hutte, tantôt de l'autre. Puis tout retomba dans le silence, et l'on n'entendit plus que la respiration haletante de l'angekok, qui semblait lutter contre quelque adversaire plus fort que lui. Bientôt retendit un bruit pareil à celui des castagnettes ; alors recommença le même chant et le même cri de : « Goie ! goie ! goie ! » Une heure s'écoula de cette façon avant que le magicien pût forcer le torngak, ou esprit, à obéir à son appel. Cependant il vint enfin, annonçant son arrivée par un

bruit comparable au froufrou que ferait un gros oiseau en volant au-dessus du toit. L'angekok chantant toujours, lui fit des questions auxquelles l'esprit répondit d'une voix tout à fait étrangère à mes oreilles, mais qui paraissait provenir du passage à l'entrée duquel l'angekok s'était assis. »

En hiver, les Kamtschadales s'enferment dans des huttes coniques, souterraines, et s'y enfument comme des jambons; pour l'été, ils se construisent des cabanes en bouleau, élevées au-dessus du sol, où l'on ne parvient qu'en grimpant, et dans lesquelles ils entretiennent des feux destinés à détruire les insectes.

Ils taillent leurs vêtements dans des peaux de rennes, d'ours, de loups, de chiens, de phoques, suivant les circonstances, et se nourrissent spécialement de poisson frais ou salé, même de grands cétacés, dont ils aiment l'huile.

Chez eux, les femmes seules s'occupent des soins du ménage et des travaux de l'agriculture, quand ces travaux sont possibles, c'est-à-dire de faire pousser hâtivement, pendant la saison chaude, des pommes de terre, des choux, des raves.

L'existence de ce peuple est misérable, pourtant il y est passionnément attaché, et il ne la changerait pas pour une meilleure s'il lui fallait

quitter son pays qui nous effraye, nous Européens, à cause de la rigueur de son climat, et qui lui semble, à lui, le plus beau du monde. « On n'emporte pas la patrie à la semelle de ses souliers », a dit un grand révolutionnaire ; ce mot est vrai pour les sauvages aussi bien que pour les hommes civilisés.

C'est toujours une joie, pour les marins, de fouler « le plancher des vaches, » quel que soit le pays où ils mettent le pied. Lussan n'était pas moins content que ses hommes de se dégourdir les membres; mais une raison particulière lui faisait souhaiter un temps de relâche : il lui restait des fusils, des ustensiles de ménage, et il pensait à les échanger contre des pelletteries et des fanons de baleine.

L'endroit où il avait atterri était dominé par une montagne boisée; une plaine descendait jusqu'au rivage, une rivière formait une anse au nord de cette plaine.

On apercevait sur ses bords des chiens attrapant les saumons assez imprudents pour s'aventurer à la surface, et un troupeau de sept ou huit cents rennes broutant l'herbe, la mousse, au milieu des bruyères.

Deux huttes se dressaient à 300 mètres de la plage; une troisième, creusée dans la montagne, apparaissait au loin.

Une douzaine de naturels des deux sexes, groupés sur le sable, souriaient avec confiance et attendaient que les matelots leur fissent signe d'approcher.

— Voilà de bizarres sauvages, commença Thomas, qui n'était jamais le dernier à prendre la parole.

— Ils ne ressemblent pas aux Polynésiens, poursuivit Ficel, examinant la petite taille, la laideur, les vêtements crasseux des Kamtschadales.

— Ils sont affreux, continua le comédien.

— Ils sont sales, ajouta le sculpteur.

— En voici un, qui me rappelle un nain que j'ai vu pour deux sous à la foire aux pains d'épices, en 1804, l'année du sacre de l'Empereur.

— C'est peut-être le même.

— C'est possible.

— Heureusement qu'ils n'ont pas l'air méchant.

— Il ne leur manquerait plus que ça !

— Petit, interrompit Lussan qui avait entendu ce dialogue, si nos navigateurs n'avaient rencontré dans leur voyage que des êtres de ce genre, nous n'aurions pas à déplorer bien des drames Ces hommes...

— Ces magots, protesta Thomas.

— Ces magots, soit, sont laids, sales; en revanche, ils sont hospitaliers, et cela rachète quantité de choses.

— C'est égal, marmotta le comédien, ils ne pourraient pas jouer les jeunes-premiers.

Lussan s'avança vers les Kamtschadales et adressa quelques mots en français à celui qu'il soupçonnait être le chef; n'étant pas compris, il répéta la phrase en anglais. Cette fois la réponse ne se fit pas attendre, au contentement des deux parties.

Le chef conduisit les nouveaux venus dans ses huttes autour desquelles paissaient des rennes, fit, avec un empressement du meilleur aloi, traire du lait, et l'apporta dans des écuelles de bois.

Pour ne pas rester en arrière de bons procédés, les baleiniers débouchèrent une bouteille de rhum.

Dans les régions du Nord, lorsque les marins descendent à terre, ils ne manquent pas de se munir de ce talisman : l'alcool; un liquoriste bien fourni serait l'être le plus considéré des côtes de la mer d'Okhotsk.

Les huttes d'été des nomades de ces contrées sont des tentes de peaux montées sur des piquets. Hermétiquement fermées la nuit, elles restent ouvertes le jour.

Le père, la mère, les enfants couchent pêle-mêle dans cet étroit espace où veillent sans cesse deux chiens, les privilégiés de la meute.

Ces huttes d'été n'offrent rien de remarqua-

ble ; c'est dans les huttes d'hiver, où les Kamtschadales passent neuf mois, qu'est rassemblé ce qui caractérise leur genre de vie, c'est là qu'ils serrent leurs richesses.

Dès que les libations furent terminées, Lussan proposa des échanges, offrant trois casserolles de cuivre, une marmite de fonte, quatre fusils, six livres de poudre et un baril de cognac, contre des produits de chasse et de pêche.

Ficel portait le baril ; il le mit sous les yeux du chef, qui faillit tomber en pâmoison à cette vue.

— Venez, venez, venez, dit-il dans son jargon en tirant Lussan par la veste. Je donnerai tout ce que vous voudrez pour le petit baril !

— Quel Silène ! dit Thomas en riant ; Bacchus aurait eu un fier succès s'il se fut hasardé par ici.

Au bout d'un quart d'heure de marche sur un terrain inégal, on arriva devant la hutte hivernale, sur le seuil de laquelle veillaient deux chiens, et un naturel paraissant remplir les fonctions de domestique.

Au Kamtschatka, les plus pauvres se louent aux plus riches, comme chez nous.

Cette hutte, charpentée avec des branches de mélèze et des os de baleine, était divisée en deux compartiments : l'un servait de magasin, de grenier ; l'autre de logement. Le jour ne pénétrait dans chacun que par une ouverture pratiquée au

plafond, ouverture bouchée pendant la saison froide par un morceau de glace. Un trou creusé dans le sol servait de cheminée.

Accroupis, pendant les grands froids, devant ce trou où ils brûlent de tout, les Kamtschadales ressemblent à des gnomes faisant faction aux portes de l'enfer.

Une centaine d'outres en peau de renne, remplies d'huile de baleine que les Kamtschadales boivent comme nous buvons l'aï, garnissaient les murs du premier compartiment ; une demi-douzaine d'arcs à pivot pendaient çà et là; un vieux fusil de chasse occupait la plus belle place.

Les Kamtschadales sont bons tireurs; mais ils ne visent bien que sur pivot, en plantant en terre un piquet portatif sur lequel ils appuient leur arme.

Ficel regardait tout cela avec des yeux étonnés, et Thomas rêvait déjà de se procurer un costume de Kamtschadale afin de confondre la critique, si un jour, il jouait à l'Odéon un rôle de Samoyède.

On passa dans la seconde pièce où étaient entassés les produits de la chasse et de la pêche.

C'étaient des peaux de rennes sauvages, de loutres de mer, de morses, de renards, de loups marins, des lignes en filaments de fanons, en fil d'ortie; des dents de morses, des cornes de ren-

nes, des saumons salés dans un creux tapissé d'écorce de bouleau.

Lussan fit son marché comme il voulut, car le chef montrait plus d'empressement à abandonner ses richesses que le capitaine à les lui demander. Impatient de conclure, il dit même à un moment qu'on pouvait tout emporter pourvu qu'on lui laissât le cognac.

— Voilà un naïf marchand qui ne ferait pas fortune en Europe et avec lequel les transactions ne sont ni longues ni difficiles, dit Thomas.

On se tapa dans la main en signe de foi jurée, le chef tira un couteau de sa ceinture, leva le bras sur une peau d'ours, s'écria en mauvais anglais : « Puisse ce couteau me percer le cœur, puisse un ours me dévorer si je manque à ma parole ! » et le marché fut scellé.

Les Kamtschadales considèrent l'ours comme un être juste, comme un vengeur du mensonge, et ils observent scrupuleusement les serments qu'ils ont prêtés sur sa peau.

Ils sont convaincus que l'ours les entend, les comprend, aussi se gardent-ils de médire de lui.

Dans certains districts, ils le louent continuellement de la manière la plus humble, la plus servile. Là, il est vrai, ils en ont peur.

Dans d'autres, ils le traitent en divinité, et lui offrent du poisson, ce qui ne les empêche point

de lui tendre des piéges, de le tuer et de s'en régaler en rôti.

Ils mettent leur conscience en paix en priant pour lui tandis qu'il cuit sur le foyer. Aucun ours n'ayant, de mémoire d'homme, eu l'indiscrétion de revenir de l'autre monde pour tourmenter ses meurtriers, les Kamtschadales prétendent que leurs prières sont efficaces.

Le chef apprêta le traîneau, le chargea de ses provisions troquées, y attela cinq chiens, hauts de jambes, larges de reins, au museau pointu, fit claquer son fouet, s'assit sur le devant, les jambes pendantes, prit en mains les guides et dirigea vers la plage.

Le sculpteur et le comédien le suivirent en compagnie de Lussan et du maître tonnelier.

Les Kamtschadales préfèrent de beaucoup les chiens aux rennes pour leur attelage, parce que les premiers parviennent à parcourir vingt lieues par jour, tandis que les seconds ont de la peine à fournir une étape quotidienne de dix lieues.

A propos de chiens, les Kamtschadales racontent une légende bizarre. D'après eux, leur Adam, Kuttka, ne se servait pas de l'ami de l'homme et tirait lui-même son traîneau.

C'était le bon temps pour les chiens des contrées polaires; aussi parlaient-ils alors.

Un jour, les descendants de Kuttka suivant le

cours de la rivière en canot, quelques chiens, en promenade sur la rive, les aperçurent et leur crièrent : « Qui êtes-vous ? » A quoi les petits-fils de Kuttka répondirent seulement par un haussement d'épaules et un regard dédaigneux.

Ce procédé vexa à tel point les chiens, qu'ils jurèrent de ne plus jamais parler avec aucun homme.

— Ils ont tenu parole, ajoutent gravement les Kamtschadales ; seulement ils sont restés très-curieux, et quand ils voient arriver un étranger, ils aboient comme pour lui demander qui il est et d'où il vient.

« Le monde ne subsiste que par l'intelligence du chien », a dit quelque part Zoroastre ; cet apophthegme est en partie vrai, dans les zônes glaciales, où cependant le chien est traité durement.

Selon Steller, les chiens sont au Kamtschatka les premiers des animaux domestiques par droit d'utilité : « Du printemps jusqu'en automne, époque où on les laisse complètement libres, écrit-il, ils sont toute la journée au bord des rivières, occupés à guetter le poisson qu'ils attrapent avec habileté ; quand cette proie abonde, ils n'en mangent que la tête. En octobre, chaque propriétaire rassemble ses chiens et les attache aux piquets de sa hutte. Afin qu'ils soient plus légers à la

course, on les débarrasse de la graisse qu'ils ont acquise l'été, en les privant d'aliments. Cela commence à la première neigė, et partout on entend les chiens remplir l'air de leurs hurlements.

« En hiver, on les nourrit de poissons gâtés, que l'on conserve dans des fosses, où on les laisse pourrir, car au Kamtschatka il n'y a rien qui sente mauvais.

« On cuit ensuite ces poissons sur des pierres rougies au feu, et hommes et chiens s'en nourrissent. Ceux-ci reçoivent leur part à la fin de la journée, qu'ils voyagent ou non; si on la leur distribue le matin, elle les amollit et ils se fatiguent vite. Le matin, et en chemin pendant le jour, on leur donne des aliments secs, des poissons moisis et séchés à l'air. Les chiens se précipitent sur ces aliments avec une grande avidité; et les arêtes leur mettent souvent le museau en sang. Indépendemment de la nourriture qu'on leur donne, ils en cherchent eux-mêmes; ils volent tout, ils mangent leurs harnais, ils grimpent comme l'homme aux échelles. S'ils pénètrent dans les habitations, ils mettent tout au pillage, mais jamais, quelque affamés qu'ils soient, ils ne mangent de pain.

« L'exercice violent qu'ils prennent amène une congestion sanguine très-forte des organes externes et internes; la peau de la partie interne des

orteils devient rouge-sang, et l'on reconnaît qu'un chien est bon lorsqu'il a l'anus rouge-écarlate.

« Les chiens du Kamtschatka sont peu sociables, ne s'attachent pas à l'homme, ne veillent pas sur ce qui lui appartient, n'attaquent pas le gibier, sont voleurs, peureux, lâches, défiants, n'ont ni affection ni fidélité pour leur maître auquel ils cherchent souvent à sauter à la gorge, et il faut employer la ruse pour les atteler. Arrive-t-on à un passage mauvais, à une montagne à pic, à une rivière qui oblige l'homme à descendre de son traîneau, il ne reverra plus celui-ci qu'à la station prochaine, à moins que le traîneau n'ait été arrêté entre les arbres, et que véhicule et harnais n'aient résisté aux efforts des chiens pour reprendre leur liberté.

« La force de ces chiens est remarquable. On en attelle trois ou quatre à un traîneau, qui porte trois personnes avec un chargement d'un *pouds ;* cinq à six *pouds* font la charge ordinaire d'un traîneau tiré par quatre chiens. Avec un poids léger, un Kamtschadale, dans son traîneau, parcourt 30 à 40 werstes par jour quand les chemins sont mauvais et la neige forte, et 80 à 100 werstes quand les chemins sont bons. Aux bords du lac Pentschini, à Werchnoi-Ostrog, le long des rivières du Kamtschatka, on ne peut espérer pouvoir se servir de chevaux en hiver, la neige est

trop profonde; le chien court dessus; mais le cheval y enfonce jusqu'au poitrail; les montagnes sont très-roides, les vallées étroites, les forêts à chemins non frayés, les ruisseaux et les torrents couverts d'une glace qui porte bien un chien, mais que brise le pied d'un cheval; ce sont là autant de circonstances qui s'opposent à l'emploi de ce dernier animal. On ne pourrait s'en servir utilement que sur les rivières fortement gelées.

« Le chien est donc un animal indispensable, qu'on emploiera toujours comme bête de trait. On trouve des amateurs de chiens comme autre part des amateurs de chevaux; l'attelage avec les harnais d'un traîneau du Kamtschatka revient à 60 ou 80 roubles (300 à 400 francs).

« Un voyage en traîneau tiré par les chiens est toujours pénible, dangereux, et même aussi fatigant qu'un voyage à pied; cette manière de voyager, malgré ses inconvénients, est cependant celle qu'on préfère, car avec des chiens on traverse des passages impraticables à un cheval et même à un piéton. De plus, les chiens connaissent parfaitement la route : par les plus fortes tourmentes, ils retrouvent le chemin de leur demeure; si l'ouragan se déchaîne et qu'il faille s'arrêter, ce qui arrive souvent, ils se couchent à côté de leur maître, le réchauffent, sans que celui-ci ait à craindre d'être enterré sous la neige. La tourmente peut du-

rer une semaine entière, ils restent tranquilles tout le temps; s'ils ont trop faim, ils dévorent leurs harnais. Ils pressentent, en outre, l'approche du mauvais temps. S'ils creusent la neige et se couchent, c'est signe qu'il faut chercher un refuge où l'on puisse se mettre à l'abri, au cas où on serait trop loin de sa demeure.

« Les traîneaux des Kamtschadales sont on ne peut mieux en rapport avec la force des chiens et la nature montagneuse du pays. Il se compose d'une sorte de panier que supportent deux pièces de bois recourbées, fixées à des patins qui n'ont pas plus d'un centimètre d'épaisseur. L'ensemble ne pèse que 20 kilos. Toutes les pièces en sont très-flexibles, et cependant le traîneau résiste admirablement aux violences extérieures; il se plie en deux sans se briser. On gravit avec lui les montagnes les plus élevées, les pentes les plus raides; mais il faut déployer toute sa force pour se maintenir dessus. On est assis sur le côté pour pouvoir sauter en bas en cas de danger; souvent on s'y tient à califourchon, comme sur un cheval.

« Les chiens courent droit devant eux; si on veut les diriger à gauche, on donne à droite un coup de bâton par terre ou sur le traîneau; si on veut aller à droite, on frappe à gauche; pour s'arrêter, on enfonce le bâton dans la neige devant le traîneau; si on descend une montagne rapide, on

modère la marche du véhicule en labourant la neige avec le bâton.

« Nous avons dit qu'un voyage en traîneau est aussi fatigant qu'un voyage à pied ; tout le temps, en effet, il faut retenir les chiens ; quand le chemin devient mauvais, il faut sauter en bas du traîneau et courir à côté, il en est de même quand on monte une côte. Ces voyages sont encore rendus dangereux par les nombreux cours d'eau qui ne gèlent que rarement, même dans les hivers les plus rigoureux ; on a toujours à craindre d'y tomber et de s'y noyer. L'on a aussi à traverser des forêts épaisses, il faut passer entre les troncs et les branches, et prendre garde de ne s'y casser ni bras ni jambe. Ajoutez à cela que les chiens ont la détestable habitude, dans ces passages, dans les forêts, au bord des rivières, en descendant une pente rapide, de courir à fond de train, cherchant ainsi à verser leur maître, à briser le traîneau et à ressaisir leur liberté.

« La peau des chiens du Kamtschatka sert à faire des vêtements qui sont très-utiles et très-estimés dans le pays. Depuis un temps immémorial, la fourrure de chien est la parure des jours de fêtes et de cérémonies ; et lorsque des Kamtschadales disputent entre eux sur leur noblesse, on les entend s'adresser ces paroles : « Où étais-tu, quand *mes* ancêtres portaient déjà des tuniques de peau

de chien? — Et toi, de quels habits étais-tu alors vêtu? » Encore aujourd'hui, on peut changer une tunique de peau de chien contre une tunique de peau de renard ou de castor; elles ont la même valeur pour les Kamtschadales. La fourrure du chien est des plus chaudes et dure très-longtemps; elle fait au moins quatre ans, tandis qu'une fourrure de renne ou de mouflon ne dure qu'un hiver; elle n'exige pas grands soins d'entretien, les poils n'en tombent pas et sont toujours secs.

« Ceux d'entre ces chiens qui ont les poils les plus longs sont aussi les plus estimés. Les individus hauts sur jambes, à oreilles longues, à museau pointu, dont la fourrure est ample, les pattes larges, la tête grosse, qui mangent beaucoup et ont un caractère enjoué, sont ceux qu'on choisit pour tirer les traîneaux.

« Dès que les nouveaux-nés ouvrent les yeux, on les jette, avec leur mère, dans une fosse profonde où ils ne voient ni homme ni bête; quand ils ne tètent plus, on les met chacun séparément dans d'autres fosses jusqu'à ce qu'ils deviennent adultes; après six mois, on les attelle avec des chiens déjà dressés, et l'on parcourt avec eux un peu de chemin. Ces jeunes chiens ont peur et des autres chiens et des hommes, et courent à toutes jambes; de retour à la maison, on les remet dans leur fosse, et cela jusqu'à ce qu'ils soient habitués à ti-

rer et qu'ils puissent supporter une longue fatigue. On les attache alors avec les autres aux alentours de la maison, et, en été, on leur donne leur liberté. Cette éducation peut bien expliquer leurs mœurs et leurs habitudes.

« A peine attelés, les chiens du Kamtschatka lèvent la tête au ciel et poussent des gémissements et des hurlements épouvantables ; on dirait qu'ils implorent le ciel sur la rigueur de leur sort. Une fois qu'ils sont en course, ils se taisent. Lorsqu'au milieu du trajet un d'eux veut se vider, il saute de côté ; c'est pour les autres un moment de repos, et ils sont assez rusés pour satisfaire leurs besoins naturels l'un après l'autre, et cela à plusieurs reprises. Arrivés au terme de leur voyage, ils se couchent fatigués et comme morts. »

C'est assez parler des chiens ; revenons aux gens.

Au moment où le chef déposa sur le sable son chargement, la vigie du navire signala un souffle à l'Ouest. Les matelots qui étaient à terre regagnèrent leurs pirogues, mais inutilement, car au bout de deux heures ils revinrent bredouilles.

Cet incident ayant dérangé le travail de la journée, on remit au lendemain le transport des marchandises sur la *Bartavelle*.

La plupart se trouvaient entassées à quelque distance du rivage, à l'abri des coups de mer ; les

saumons salés seulement avaient été déposés dans deux pirogues dont les quilles enfonçaient dans le sable.

Lussan livra ses articles, comme cela était convenu, le chef, en reconnaissance, tua deux rennes, en envoya un aux matelots du navire, et fit rôtir l'autre pour en régaler ses hôtes; de son côté, le capitaine joignit ses vins, ses liqueurs aux provisions des Kamtschadales, si bien que le soir il y eut fête chez ceux-ci.

XIII

LES OURS

Les gardiens des marchandises. — La température au Kamtschatka. — Préparatifs de veillée. — Une ceinture de feu. — Thomas fait le difficile. — Endormi dans une pirogue. — Un réveil désagréable. — Combat contre un ours. — Un commencement de garde-robe théâtrale.

Il était utile de garder les marchandises contre les bêtes fauves ; Lussan y songea et demanda trois hommes de bonne volonté.

Ficel et Thomas se présentèrent les premiers ; le maître tonnelier s'offrit pour leur tenir compagnie.

Il avait une bouteille de rhum, Thomas des pipes et du tabac ; c'était autant qu'il en fallait pour attendre le jour sans ennui, en causant.

Tous trois se dirigèrent vers la plage.

Dans les régions polaires, il n'est pas anormal, l'hiver, de voir la température descendre jusqu'à cinquante degrés au-dessous de zéro ; la neige

tombe; un vent glacial marbre, paralyse, coupe le visage; la vapeur se congèle au sortir de la bouche, la vue s'obscurcit, le sang se fige et souvent la mort s'ensuit. Par contre, l'été, le thermomètre monte jusqu'à vingt-cinq degrés au-dessus de zéro.

Pendant les nuits de la belle saison, les brumes se dispersent, le ciel apparaît étincelant, et quoique le thermomètre descende avec le crépuscule, on peut veiller en pleine campagne en allumant du feu.

Nos matelots étaient prévenus; aussi leur première occupation fut-elle de rassembler du bois mort, des bruyères sèches, devant les choses à garder, et de battre le briquet.

La lune se cachait derrière les montagnes; les étoiles éclairaient le zénith; le vent soufflait, couvrant les flaques d'eau d'une légère couche de glace, et les feuilles tremblantes des peupliers blancs parsemés dans la plaine, d'un manteau de givre.

— Voilà une chambre à coucher un peu humide, dit Thomas. Si nous battions la semelle pour nous réchauffer?

— Tu as froid? repartit Ficel.

— Je gèle.

— Ah! barcasse! fit le maître tonnelier avec un sourire de pitié.

— Barcasse ! tant que vous voudrez ; mais j'ai l'onglée, brrr !

— Quand on a peur des coups de vent, on prend des ris ?

— J'aimerais mieux prendre quelque chose de plus substantiel.

— Nous allons faire du feu !

— Diable de zéphyr, continua Thomas éternuant, me voilà enrhumé du cerveau. C'est étonnant comme les nuits d'août sont chaudes dans ce pays.

— Tu te plains toujours.

— Moi, si l'on peut dire.

— Allons, aide-nous.

— Voilà, seigneur ! Entends-tu ? je te parle comme si j'étais ton confident.

— Ne l'es-tu pas, en effet ?

— Je m'explique ; ton confident de tragédie. Tu n'as jamais assisté à la représentation d'une pièce du répertoire classique ?

— Si, j'ai vu deux fois, au Havre, *Polyeucte* et *Horace*.

— De Corneille, du grand Corneille ! Ah ! si tu m'avais entendu déclamer Curiace :

Porte-lui ma réponse et nous laisse en repos.

Ou Sévère :

Est-ce ainsi que l'on aime et m'avez-vous aimé ?

— Assez capoter! Où sont les pipes? demanda le maître tonnelier interrompant le comédien dès que le bois fut rangé en cercle autour des marchandises.

— Voilà! père *file à voile,* repartit ce dernier en tapant familièrement sur le ventre du matelot; à votre tour, passez-moi la bouteille, car j'éprouve le besoin de me réchauffer l'intérieur aussi bien que l'extérieur.

— Minute! avant de chamberder les liquides, faut commencer par nous calfater avec une ceinture de feu, afin de nous parer en même temps contre le froid et contre ces sacrés ours, des bougres qui brassent carré et auxquels je préfère tous les Kamtschadales d'Asie avec leur vermine.

— Comment, nous serions exposés à recevoir la visite de messieurs les ours? demanda Ficel.

— Nous y sommes tout à fait exposés.

— Bah! fit Thomas avec un sourire d'incrédulité.

— Il n'y a pas de bah! repartit le tonnelier! au surplus, deux sûretés valent mieux qu'une et la prudence est une vertu.

— Ma foi, je ne serais pas fâché d'apercevoir des ours en liberté, de vrais ours, moi qui n'en ai vu qu'au Jardin des Plantes et à la barrière du Combat.

— Vous pouvez vous offrir ce spectacle gratis, monsieur le cabotin, la forêt est à une heure de chemin; mais moi, qui n'ai pas envie de partager mon hamac avec ces camarades de lit, je vais me rahucher, serrer les bonnettes et mettre à la cape sur la pouillouse, de peur du grain.

— Allez, allez, mon vieux, les ours ne vous mangeront pas.

— Le diable me remorque plutôt !

— Puah! fit Thomas en recevant une bouffée de fumée dans la figure, quelle saurisserie! Je vais fumer ma pipe dans les pirogues.

— Elles sont pleines de saumons.

— Qu'importe !

— Y penses-tu ? dit Ficel ; tu vas geler !

— Non, je suis assez vêtu ; d'ailleurs, je serai près de vous ; si j'ai par trop froid, je reviendrai.

— Tu perds la tête ! insista Ficel en le retenant par le bras ; reste là, et veille avec nous.

Il pouvait être minuit quand les trois hommes se trouvèrent définitivement installés ; un cercle de feu les entourait ; ils buvaient, fumaient, causaient ; autour d'eux la brise faisait bruire les feuilles des aulnes et des peupliers.

— Décidément, exclama à un moment le comédien en se levant, je vais achever la nuit sur les pirogues ; la fumée de ce bois vert me changerait en hareng saur !

— Oh! là là! quelle princesse! Faudrait-il pas lui pommader son gréement au goudron! fit le maître tonnelier.

— Tu restes, Ficel?

— Certainement; je n'ai pas trop chaud.

— Frileux!

— Prends garde aux ours.

— Ce sont plutôt les ours qui doivent prendre garde à moi, répliqua Thomas franchissant le cercle de feu.

Et il se dirigea vers les pirogues ensablées à deux cents pas de là, déclamant en brandissant sa pipe :

Paraissez, Navarois, Maures et Castillans.

— A la bonne heure, on respire ici, reprit-il en montant sur l'une des embarcations enfoncées dans le sable entre deux harpons.

Puis il se fit une place à la proue et s'assoupit, bercé par le murmure de l'Océan.

Au bout d'une heure, il se réveilla en sursaut.

Il lui semblait que quelqu'un marchait sur le rivage et fouillait dans la pirogue.

Il se leva sur un bras et chercha des yeux ce que c'était.

Tout à coup son regard devint fixe, un frisson le saisit des pieds à la tête, et il demeura cloué à sa place, sans avoir la force de faire un mouvement, de pousser un cri.

Il avait vu un ours qui, assis sur son derrière, mangeait les saumons de la pirogue.

Lorsque, de son côté, l'animal aperçut Thomas, il se recula, ouvrit la gueule, poussa un sourd grognement et attendit.

Le comédien n'avait aucune envie de se mesurer avec un tel adversaire; cependant, le premier mouvement de stupéfaction passé, il se leva, arracha un des harpons plantés dans le sable et se mit en garde, tout en hélant à pleins poumons Ficel et le tonnelier.

L'ours alors s'avança contre lui.

— A l'aide!... hurla Thomas, sautant dans l'eau et tournant autour de la pirogue.

Voyant que l'animal le serrait de près et allait lui poser sa griffe sur la tête, il brandit désespérément son harpon et le lui plongea dans la poitrine.

— Bien touché! cria le maître tonnelier, qui arrivait.

— Courage! fit de même Ficel, accourant en portant un tison enflammé.

Thomas avait fait un saut de côté en voyant tomber l'ours, et s'était emparé du second harpon.

— A l'aide, corne du diable! reprit-il dès qu'il aperçut les deux matelots, voilà un brigand qui veut souper avec ma peau, concevez-vous cela?

— Tenez bon, mille sabords! dit le maître tonnelier, s'emparant d'un aviron à défaut d'autre arme.

L'ours s'était relevé écumant de rage; ses yeux lançaient des éclairs, il faisait des efforts terribles pour arracher le fer qui lui traversait le corps.

Les trois hommes l'entouraient!

Le maître tonnelier s'avança de façon à éviter ses étreintes, leva son aviron, et, d'un coup lui brisa une des pattes de devant.

L'ours poussa un rugissement formidable; il allait s'élancer sur celui qui venait de le frapper, quand Ficel lui plongea dans la gueule son tison enflammé, tandis que Thomas lui traversait le cœur, par derrière, d'un coup de son second harpon.

— Il est mort! cria le comédien, en voyant tomber l'animal.

— Et bien mort, appuya le sculpteur après l'avoir poussé du pied.

— Nom d'une pipe, je n'en suis pas fâché, car j'ai eu peur!

— Quand je vous disais, fit le maître tonnelier.

— Vous aviez raison!

— D'autant plus raison que nous en avons eu nous aussi, deux sur les bras.

— Deux ours?

— En chair et en os.

— Ils poussent donc comme des champignons dans ce pays.

– Ils ont d'abord rodé autour de notre feu, en flairant de loin ; nous sommes parvenus à les effrayer, en leur jetant à la tête des tisons enflammés, et c'est alors que nous t'avons entendu appeler. Tiens, ajouta Ficel, les voilà qui fuient là-bas du côté de la forêt.

Thomas tourna ses regards vers le point indiqué, et à la clarté naissante du jour, aperçut deux ours.

— Fichue visite, dit-il, en regardant celui qui gisait à ses pieds.

— Tu ne tiens pas à la renouveler? répliqua Ficel en riant.

— Non. Reste-t-il un peu de rhum?

— Oui.

— J'en boirais volontiers un verre pour me remettre.

Lussan n'apprit le combat nocturne qu'à l'aube, lorsqu'il vint avec ses hommes pour transporter ses marchandises sur le navire. Après avoir complimenté les trois amis, voulant fêter leur vic toire, il envoya l'ours au cuisinier de la *Barta velle,* promettant à Thomas de lui réserver la peau.

— J'accepte! s'écria ce dernier; c'est un commencement de garde-robe.

— Est-ce que vous jouez aussi des rôles d'ours? demanda Lussan en riant.

— Je joue tout, répondit fièrement le comédien.

L'équipage avait été trop bien traité par les Kamtschadales, pour que le capitaine négligeât d'offrir à ceux-ci leur part de l'ours. Il les invita donc à se rendre, le soir, sur le trois-mâts, et ils s'y trouvèrent si bien qu'ils y passèrent la nuit.

XIV

LES KAMTSCHADALES BALEINIERS

On signale une baleine. — Les Kamtschadales s'offrent pour la prendre. — Leur façon de chasser les cétacés. — Harpons à vessie. — Les Australiens et la baleine. — On se sépare des Kamtschadales. — En rade d'Honolulu.

Le temps était beau, les cétacés ne se montraient pas; les matelots semblaient pouvoir se livrer sans retenue aux plaisirs de la table, lorsqu'au point du jour on signala une baleine à l'ouest, celle peut-être qu'on avait manquée la veille.

Les pirogues allaient être amenées malgré le peu d'entrain de l'équipage, quand le chef kamtschadale, s'avançant vers le capitaine, lui demanda, en remerciement du bon traitement qu'il avait reçu sur le trois-mâts, la permission de lancer le souffle signalé.

Lussan consentit immédiatement, et, certain

que le chef ramènerait l'animal, il fit tout apprêter pour le dépècement.

Voici comment les Kamtschadales s'y prirent :

Après être retournés à leur hutte pour se munir de leurs engins, ce qui s'opéra en quelques minutes, ils poussèrent un hourra fébrile et s'élancèrent à la poursuite du cétacé.

Leurs pirogues d'écorce d'arbres, recouvertes de peaux de morse, glissaient comme des flèches; elles contenaient chacune dix rameurs, qui maniaient leurs pagayes avec une habileté remarquable.

L'équipage de la *Bartavelle* était monté sur les plats-bords pour suivre la chasse, et Lussan ne pouvait s'empêcher de dire : « Caraos ! voilà des gaillards qui ne sont pas aussi *terriens* qu'ils en ont l'air. »

Au bout d'une demi-heure, les Kamtschadales atteignirent leur proie, la cernèrent audacieusement, et firent pleuvoir sur elle une grêle de harpons.

Ces harpons, fabriqués avec des dents de morse, sont adaptés à des manches en bois de deux pieds de long, étroits en bas, larges de quatre pouces en haut. Une ligne ou corde très-courte, termine le manche. Au bout de la corde est une vessie de renne, de morse ou d'ours bien gonflée.

Les Kamtschadales ne suivent pas l'exemple des baleiniers européens ou américains ; ils ne retiennent pas la ligne, ils lâchent tout.

Cette tactique qui, pour nous, entraînerait soixante fois sur cent la perte de la bête, n'a pas, pour eux, d'inconvénients de ce genre. Avec notre système, chaque embarcation ne porte qu'un harponneur ; chez eux, tous ceux qui montent la pirogue lancent en même temps un projectile, de sorte qu'ils portent dix coups pendant que nous en portons un.

Leurs harpons sont moins puissants que les nôtres, c'est vrai, mais ils sont plus nombreux ; puis les vessies qui les terminent ramènent bon gré, malgré le monstre à la surface de l'eau, et le livrent aux chasseurs.

Une pareille méthode a, sur la nôtre, l'avantage de supprimer les dangers de la ligne.

Pour peu qu'une déchirure du bois de la pirogue l'arrête, que le pied d'un matelot se prenne dans ce qu'on appelle un nœud mort, ou qu'elle ne soit pas assez détordue d'avance, la ligne cause de véritables désastres.

Il arrive qu'on rencontre des baleines crevées, perdues pour les équipages qui les ont lancées, et qu'au bout des lignes des harpons qu'elles ont dans le corps, se trouve le cadavre d'un marin.

Nous ne prétendons pas prouver que la façon de pêcher des Kamtschadales soit parfaite, nous voulons seulement dire qu'elle n'est pas inférieure à la nôtre.

Dès que les trois pirogues eurent lancé leurs premiers traits, la baleine plongea ; les Kamtschadales la suivirent au remou et l'assaillirent sitôt qu'elle montra sa tête pour respirer.

Elle disparut encore, mais pour reparaître à 5 ou 600 mètres plus loin et essuyer une troisième décharge qui la fit plonger une troisième fois inutilement, car une puissance invincible la ramena à la surface de l'eau, où les chasseurs l'achevèrent à leur aise.

Elle avait alors sur le corps soixante et dix harpons, au bout de chacun desquels se balançait une vessie ; de sorte que si elle eût eu la force de plonger une quatrième fois, ces soixante et dix petits ballons l'auraient ramenée immédiatement à flot.

A midi, tout était terminé, et les embarcations de la *Bartavelle* remorquaient la prise.

Quand les Kamtschadales chassent pour leur compte, ils poursuivent le cétacé de façon à ce qu'il vienne échouer à la côte, et à chaque marée ils le dépècent jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien sur les os. Ils mangent sa chair et fondent son *lard* pour en tirer de l'huile qu'ils boivent avide-

ment, recueillent les fanons, avec les filaments desquels ils confectionnent des lignes, et utilisent les os de la carcasse dans la construction de leurs huttes.

Au sud comme au nord du globe, la baleine est très-appréciée des sauvages côtiers qui en usent partout à peu près de la même façon avec elle.

« Les Australiens, dit sir John Lubbock, résumant les explorations de Mac Gillivray, de Grey, d'Eyre, se nourrissent de racines diverses, de fruits, de champignons, de crustacés, de grenouilles, d'insectes, d'œufs d'oiseaux, d'oiseaux, de poissons de tortues, de kangourous, de chiens, et quelquefois de veaux marins *et de baleines*. Cependant, autant que je puis le savoir, ils ne sont pas capables de tuer eux-mêmes les baleines ; mais lorsqu'un de ces cétacés vient s'échouer sur le rivage, c'est une véritable aubaine que le ciel leur envoie. Ils allument aussitôt des feux pour répandre la nouvelle du joyeux évènement ; se frottent de graisse par tout le corps et font subir la même toilette à leurs épouses favorites; après quoi, ils s'ouvrent un passage à travers le gras jusqu'à la viande maigre qu'ils mangent tantôt crue, tantôt grillée sur des bâtons pointus. A mesure que d'autres indigènes arrivent, « leurs mâchoires travaillent bel et bien dans la baleine, et vous

les voyez grimper de çà de là, sur la puante carcasse, à la recherche des fins morceaux. » Pendant des jours entiers, « ils restent près de la carcasse frottés de graisse fétide des pieds à la tête, gorgés de viande pourrie jusqu'à satiété, portés à la colère par leurs excès et engagés ainsi dans des rixes continuelles, affectés d'une maladie cutanée que leur donne cette nourriture de haut goût, offrant enfin un spectacle dégoûtant. » « Il n'y a rien au monde, ajoute le capitaine Grey, de plus repoussant à voir, qu'une jeune indigène, aux formes gracieuses, sortant de la carcasse d'une baleine en putréfaction. »

Les Kamtschadales n'en sont pas encore là, et c'est tant mieux pour eux.

Par ordre de Lussan, on fondit, tout en dépeçant, afin que les naturels pussent boire à plein pot l'huile qu'ils aiment tant, et, le lendemain, comme la baleine était dans les tonneaux, à côté des précédentes, on leva l'ancre pour aller au large terminer la saison.

Les Kamtschadales pleurèrent en quittant le navire et on ne les revit plus.

Leur douleur était si sincère, que Thomas ne put s'empêcher de murmurer en les voyant s'éloigner : « C'est égal, il y a du bon chez ce peuple de Triboulets. » Malheureusement, la quantité de vermine qu'ils laissèrent sur le trois-mâts leur

nuisit dans l'esprit des matelots. Pendant huit jours, ceux-ci ne furent occupés qu'à se pouiller, et cela ne parut pas les amuser.

Lussan harponna vingt baleines dans la baie de Penjina, du 10 août au 27 septembre, ce qui portait à 30 le chiffre de ses prises ; nul baleinier des mers d'Okhotsk ne fut favorisé à ce point cette année ; aussi, dès qu'il vit arriver le mauvais temps, appareilla-t-il pour se rendre en relâche dans la Polynésie où il devait passer l'hiver.

Le 15 octobre, la *Bartavelle* toucha les Kuriles où elle déposa les hommes qu'elle y avait pris, et le 12 novembre, à sept heures et demie du matin, elle mouilla dans la rade d'Honoloulou.



XV

LA RELACHE DU BALEINIER

Espérances et craintes. — La chanson du baleinier. — Descente à Honoloulou. — Liholiho. — Au restaurant et au bal public. — Matelots et Hawaïennes. — La campagne d'Honoloulou. — Rêverie sur la montagne.

Ficel n'avait pas lieu d'être mécontent de la tournure que prenait son voyage; cependant le temps commençait à lui durer, et c'est avec une impatience fiévreuse qu'il attendait la seconde saison de pêche, car il espérait bien qu'on n'aurait pas besoin d'en faire trois.

Thomas dorait sans cesse les espérances de son ami, l'assurait de l'amour de Mlle Demanchot, de la joie de la jeune fille à le revoir, parlait de la cérémonie du mariage qui, suivant lui, devait être digne des fortunes du beau-père et du gendre.

— Sais-tu, disait-il, que si la seconde saison res-

semble à la première, notre cargaison se vendra six cent mille livres, suivant les appréciations du maître tonnelier.

— Je le sais.

— Dans ce cas, tu reviendrais au Havre possesseur de cent mille livres?

— Oui.

— Cent mille livres! Quelle garde-robe je m'achèterais avec cela!

— C'est un bonheur inouï, tu as raison; mais je tremble qu'il soit seul. Malgré cette richesse, je serais l'homme le plus malheureux si Cécile en avait épousé un autre.

— Tu es un oiseau de mauvais augure. Est-ce qu'il faut désespérer dix ans à l'avance? On a bien le temps de pleurer quand le désastre est arrivé. Le vrai sage doit attendre la peine et la joie avec un même calme.

— Je ne suis pas un sage; je suis un homme qui aime.

— Moi aussi, j'aime, ripostait Thomas, j'aime, et j'ai aimé cent fois, mille fois; et je ne m'en porte pas plus mal pour cela. Allons, envoie promener cette banale tristesse qui te fait ressembler à un dessus de pendule, et chante vive la joie! Je serai ton garçon d'honneur, je te l'affirme; j'étrennerai à ta noce ma tenue de soirée, car je suis sûr maintenant d'avoir ma garde-robe.

— Ah ! si tous nos projets pouvaient se réaliser !

— Et je ferai danser la mariée. Tu verras comme je tricote un entrechat !

Et le comédien, pour donner à son ami un échantillon de ses talents, s'enlevait dans les airs, ni plus ni moins qu'un Vestris.

La *Bartavelle* entra en rade.

La relâche, entre deux saisons de pêche, est le rêve des baleiniers : c'est le plaisir après le travail, l'oubli des dangers passés dans des plaisirs étourdissants. Aussi, dès que le navire eut descendu ses ancres, et tandis qu'on serrait les voiles et que la moitié de l'équipage s'habillait pour se rendre à la ville, les vieux cheniqueurs, rayonnant d'aise, se mirent-ils à chantonner le refrain traditionnel :

De Dunkerque à Behring on va tout d'une haleine,
Glissant sur les flots,
Pêcher la baleine
Et les cachalots ·
Mais quand vient l'automne,
On fait démarrer.
Qu'il vente ou qu'il tonne ;
Et pare à virer !

Le baleinier se ravitaille.
Hale ! lahou !
Et fait ripaille
Dans la ville d'Honoloulou !

Ah! le charmant pays, la joyeuse relâche
Là point de journaux
Criant à la tâche,
Mais de bons tonneaux
Remplis d'eau-de-vie,
Et pour gouverner,
Un roi sans envie
Qu'on peut chansonner.

Le baleinier se ravitaille......

Les femmes, aux Sandwich, en amour font merveille.
A qui la voudra,
Pour une bouteille,
L'époux cédera
La nuit de sa noce;
L'épouse, en gueusant
Se prête au négoce,
Pour elle plaisant.

Le baleinier se ravitaille.....

Aussitôt qu'un navire apparaît sur la rade,
Le peuple Kanak
Le hèle, gambade,
L'espère, et, cric-crac,
Pendant qu'il s'embosse,
Aux cris de bâbord,
Hourra, bite et bosse!
Lui répond, du port :

Le baleinier se ravitaille,
Hale! lahou!
Et fait ripaille
Dans la ville d'Honoloulou!

Honolulu ou Honoloulou, dont nous avons dit

deux mots précédemment, est bâtie sur une pente douce qui vient, en mourant, jusqu'à la mer et s'étend assez avant sous l'eau. Elle était composée d'un millier de cases pour les Kanaks ou naturels, de cinquante ou soixante maisons basses construites à l'européenne, de deux écoles, dont l'une érigée pour les enfants pauvres, d'un temple protestant, d'une chapelle catholique et d'un modeste palais royal.

Le roi possédait, en outre, une résidence d'été extra-muros.

On évaluait à huit mille âmes la population d'Honoloulou (aujourd'hui elle est de quatorze mille), sans compter les marins qui l'hiver étaient deux ou trois mille, et déjà la métropole hawaïenne avait un faux air, plein de promesses, de ville américaine. On y parlait l'anglais et le français [1].

1. Une correspondance hawaïenne adressée au *Moniteur*, à la date du 16 juillet 1863, disait : « Partout où pénètre la civilisation, la langue française semble un des éléments indispensables destiné à en faciliter les progrès, et depuis que les rapports de l'Europe avec les îles Harwaii sont devenus plus fréquents, il n'est pas sans intérêt de signaler l'extension qu'y prennent l'étude et l'usage de notre langue. Le français y est enseigné dans trois collèges : celui de *Punaho*, fondé par les missionnaires ; celui d'*Ohahu* qui appartient au gouvernement Hawaïen, et plus particulièrement dans celui d'*Ahuimanu*, dirigé par la mission catholique. Les élèves appartiennent presque exclusivement aux familles indigènes et le consul

Liholiho, qui régnait alors, était un monarque modèle, bon enfant avec ses sujets, fraternisant avec les marins, sans autre ambition que de faire le bonheur de son peuple et le sien propre.

Il ne dédaignait pas d'aller seul par les rues, d'entrer dans les cases, de faire galerie dans les bals de marins, tout cela sans que personne s'en étonnât.

Malgré ce négligé, ce n'était pas un roi de carton; il avait prouvé, lors du renversement du *tabou,* qu'il savait, au besoin, maintenir ses réformes par la force des armes.

Dès que les hommes de la *Bartavelle* eurent touché barre, ils se rendirent chez le correspondant de l'armateur qui leur avança de l'argent au taux ordinaire, puis se réunirent dans un restaurant français-chinois, tenu par un ex-maître d'hôtel de baleinier.

de France a pu dernièrement constater leurs progrès en assistant aux examens de fin d'année. Ces enfants, qui naguère ne comprenaient que l'idiome kanak, répètent maintenant avec facilité des morceaux d'histoire et de littérature française.

Depuis le voyage en Europe (1866) de la reine Emma née miss Rooke, veuve du roi Kamehaméha IV, et belle-sœur de Kamehaméha V, mort en 1872, le journal officiel a eu souvent occasion de parler des progrès de la civilisation dans le royaume Hawaïen, qui tint à honneur de se faire représenter à l'Exposition universelle de 1867. L'auteur rendit compte dans le *Moniteur* de l'Exposition Hawaïenne.

Là, ils festinèrent; ensuite ils allèrent en masse au bal où des Hawaïennes, plus ou moins émancipées, les accueillirent à bras ouverts.

Thomas invita pour la première une jeune basanée au nez retroussé; le maître tonnelier lui fit vis-à-vis avec une grosse commère fort appétissante.

— En avant deux! brailla Thomas se démenant comme un diable; regarde ce jeté battu, Ficel. Ohé! la payse, toutes voiles dehors et vive la joie!

— Tu préfères ces animaux chouqués aux ours bruns! dit le maître tonnelier en désignant sa danseuse.

— Un peu, mon neveu.

— Cavalier seul! brailla le crin-crin.

— Attrape à sauter, reprit le maître tonnelier en tricotant des jambes,

— Hé! père Cartahut! prenez garde, vous allez vous envoler, cria Thomas en riant.

— Il n'y a pas de danger, répondit le marin, continuant ses entrechats, et montrant sa danseuse, je suis amarré bord à bord avec une goélette solide au bossoir.

A la sortie du bal, les matelots se dispersèrent dans différents quartiers, et le soleil les retrouva chez les Kanaks.

A Honoloulou, en ce temps, nombre de maris étaient très-complaisants ; pour un ou deux dol-

lars, ils abandonnaient leurs cases et leurs femmes aux étrangers, laissant à ces derniers les soins de gagner les bonnes grâces de la maîtresse du logis à l'aide de colifichets, et lorsqu'ils avaient fait un bon marché, loin de se mettre martel en tête, ils s'en allaient boire, chez un ami (car il leur était défendu, sous peine d'amende, de s'attabler au cabaret), du rhum ou du cognac.

Thomas se perdit avec sa danseuse du côté du cap Horn [1]; Lussan s'était esquivé avant la fin du bal; Ficel se trouva seul au milieu de la ville à onze heures du soir.

Il était trop tard pour regagner le navire ; puis, quoique le sculpteur eût rougi de partager les plaisirs de ses camarades, il ne voulait pas s'exposer aux quolibets de la bordée de quart en affichant une pruderie exagérée.

Il resta donc à terre, et, comme la sécurité, règne dans l'archipel des Sandwich, il sortit de la ville et s'égara dans la campagne.

Des plantations entourées de haies bordaient les chemins, et partout on entendait le murmure de l'eau courant dans des rigoles.

Les Hawaïens ont conscience de cette vérité : — où il y a de l'eau il y a de l'herbe, — l'irrigation est chez eux aussi avancée que dans nos herbages

1. Dans les villes où ils relâchent, les marins appellent *cap Horn* le quartier des tavernes et des filles faciles.

des Vosges ou nos pâturages de Normandie, et de leur sol granitique ils ont fait un jardin.

Ficel gravit une hauteur et s'assit sous un bouquet de cocotiers.

A ses pieds il avait Honoloulou, avec ses toits en feuilles de pandanus et son port où se balançaient deux cents navires; à droite, l'île de Maui avec ses rochers escarpés, son sol déchiré; Hawaï, la plus grande des Sandwich, ancienne résidence des rois, qui domine ses sœurs de toute la hauteur de son volcan, le Mauna-Loa; à gauche, se perdaient, comme des points, les autres îles; en face s'étendait la mer dans laquelle se miraient les étoiles.

Le sculpteur sentit une douce émotion l'envahir; il resta sous le charme de la belle nature devant laquelle il était; puis ses idées changèrent de cours; après avoir erré dans l'éther, elles redescendirent au Havre, dont il n'avait pas eu de nouvelles depuis si longtemps; ses yeux cessèrent d'admirer, et son être se divisa en deux parties : l'une, sensitive, alla soupirer un mélodieux *ouvrez-moi* à la porte du boudoir de Cécile, l'autre demeura sur la montagne comme privée de sentiment.

Quand il revint à lui, une compagnie de passereaux, au plumage brillant, annonçait le jour, sur la lisière de la forêt.

Il se leva, but un peu d'eau à une source voisine, cueillit des fruits aux arbres et parcourut la montagne à l'aventure.

Lorsqu'il rentra en ville, ses camarades étaient rassemblés au restaurant français-chinois, et n'attendaient que lui pour se rendre chez le roi, qui, ayant appris l'arrivée de la *Bartavelle,* s'était empressé d'inviter Lussan à dîner avec ceux de ses matelots descendus à terre.

XVI

CHEZ LE ROI

Sa Majesté hawaïenne. — Son avènement. — Un dîner sans cérémonie. — Les chants patriotiques de France. — Thomas pense à s'établir aux Sandwich. — Sous la table. — Le palais d'été. — Les femmes de Liholiho. — Thomas a du succès. — Le roi au restaurant avec les baleiniers. — Les matelots biturés.

Il était trois heures quand les baleiniers, leur capitaine en tête, se présentèrent au palais du monarque hawaïen.

Liholiho les attendait, assis dans son jardin.

C'était un homme d'une trentaine d'années, de taille moyenne. Son front haut, ses grands yeux noirs donnaient à sa physionomie un air de supériorité qui lui seyait à merveille ; sa bouche était large, et souriante ; son nez ordinaire ; [illegible] visage teinté brun-clair.

Il portait un vêtement de nankin, taillé à la parisienne ; un foulard de l'Inde lui servait de cra-

vate, un chapeau de paille à larges bords couvrait sa tête, et l'on voyait briller à la ceinture de son pantalon deux chaînes, l'une en corail, l'autre en or, au bout desquelles étaient attachées deux montres de Genève.

On le sait, Liholiho aimait la civilisation européenne, et grâce à son énergique initiative, les Sandwich étaient le premier Etat de la Polynésie.

Le propriétaire du restaurant français-chinois avait donné à l'équipage des détails sur son avènement.

Le vieux roi Kaahumanu, un fanatique pharisaïque, accordait une confiance aveugle à une magicienne qui le menait par le nez et l'entretenait dans la haine des *idées nouvelles*. Mais celles-ci sont plus puissantes que les magiciennes, et, à la mort du roi, la masse de la population hawaïenne leur était acquise.

Le jour où Sa Majesté alla rejoindre ses aïeux, les pleureurs commencèrent à hurler : *Au-i-i, Kamoi, Maki; Au-i-i, Au-i-i!* (Ah! ah! le roi est mort, ah! ah!) et cela dura ainsi huit jours, pendant lesquels Kaahumanu fut exposé sur un lit de parade, que des files de femmes, portant des touffes de plumes noires ou kahilis, éventèren[illegible] tour de rôle.

La nuit, des bandes de mégères, les cheveux

épars, le front ceint de couronnes de fleurs, sautaient en cercle, tandis que des Kanaks, demi-nus, frappaient en cadence sur des tambours formés de calebasses, ou dansaient la danse lascive des hulahulas, ou chantaient les vertus du défunt.

Le huitième jour, le corps en putréfaction fut déposé dans une caisse de plomb, placée elle-même dans un cercueil en bois de koa, et le funèbre cortége s'achemina vers la sépulture royale, à une lieue et demie de la ville, sur une hauteur d'où on domine le port d'Honolulu.

Les partisans du vieux régime s'étaient concertés pour faire élire un prince de leur choix et avaient publié un manifeste dont cet extrait dira l'esprit : « Holà ! tribus et peuplades, holà ! bon vieux peuple qui a édifié le trône des Kamehameha, et l'a conservé depuis le jour où la première vague a frappé le Kéomo. Debout !... » Mais les partisans du nouveau régime, la reine et son fils en tête, n'étaient pas restés inactifs ; ils avaient organisé leurs forces, et quand après les funérailles, l'heure de proclamer le successeur de Kaahumanu eut sonné, ils purent se rendre maîtres de la situation.

Une circonstance favorable les servit.

Selon une ancienne tradition, le jour où on enterre le roi, les écluses du ciel doivent s'ouvrir;

ce sont les dieux qui versent des larmes, et, à travers l'orage, on entend le cliquetis des épées, que brandissent les héros qui ont précédé le défunt dans la tombe.

Les pharisiens comptaient sur cette tempête, et ils l'annoncèrent comme une manifestation céleste; malheureusement, il fit ce jour-là un temps d'une beauté paradisiaque : pas le plus petit nuage au zénith, pas la moindre goutte d'eau; cela les perdit dans l'esprit du populaire.

A quoi tiennent les conjurations et les trônes!

Dès que Liholiho aperçut Lussan, il se leva, vint lui serrer les mains, et le conduisit dans la salle du rez-de-chaussée, en faisant signe aux matelots de le suivre.

Il s'exprimait bien en français et parlait l'anglais avec autant de facilité que le Kanak.

— A la bonne heure, dit Thomas, voilà un roi sans étiquette et qui n'a pas besoin de *camerista major;* j'aime cet homme-là, moi.

Une table de vingt couverts était dressée; les officiers de bouche n'attendaient que le signal de servir; sitôt que chacun eut pris sa place, les plats commencèrent à circuler.

Liholiho n'avait conservé auprès de lui que trois de ses conseillers intimes; quelques gardes veillaient au dehors, assis sur l'herbe, le fusil entre les jambes, et tout le personnel du palais, c'est

à-dire une vingtaine de Kanaks, était aux ordres des invités.

Le repas ne laissa rien à désirer; il se composait de quartiers de porc, de poules d'eau bouillies avec du tarro, de poissons de mer engraissés dans l'eau douce, de bananes frites, d'oranges, de grenades, de noix de coco, de fromages de Gruyère, de Roquefort, de Parmesan, de Manchester, de confitures de Bar, car on a de tout à Oahu, et d'une armée de bouteilles de bordeaux, de rhum, de cognac.

La gaieté fut d'ordonnance; chacun eut le droit de mettre les coudes sur la table; le roi provoqua les joyeusetés de tous, et le soir, c'était un tohu-bohu général.

Echauffée par les libations, Sa Majesté demanda au capitaine de lui faire entendre quelqu'un des chants patriotiques de la France, chants dont il avait entendu parler.

— Sire, répondit Lussan, rien n'est plus facile. Et se tournant vers le comédien : Mon ami Thomas, dit-il, chantez-nous la *Marseillaise*.

— Volontiers, répliqua ce dernier en saluant; je suis un peu enroué... Hum!

— Allez toujours, nous savons comment vous vous en tirerez.

Thomas toussa plusieurs fois, chercha une contenance, entonna l'hymne de Rouget de l'Isle, et

successivement, sur la prière du roi, électrisé, les chants du *Départ* et des *Girondins*.

Liholiho était si content, qu'il voulut serrer la main du comédien, et qu'il lui donna, pour lui témoigner sa satisfaction d'une façon plus complète, la chaîne en corail qui brillait à sa ceinture.

— Le bon monarque! dit tout bas Thomas à son ami; j'ai envie, pendant que je suis en faveur, de lui proposer l'érection d'un théâtre dont je serais directeur.

— Et l'Odéon?

— Oh! l'Odéon... c'est bien loin!

— Des Sandwich.

— Non, de Paris.

— Bah!...

Liholiho sortit de table, engagea ses convives à boire à sa santé tant qu'ils voudraient, à considérer son palais comme leur propre maison, et s'excusa de les quitter.

Les matelots usèrent si bien de la recommandation, que S. M. les retrouva le matin sous la table, pêle-mêle avec les assiettes et les bouteilles, lorsqu'elle vint les chercher pour les conduire au palais d'été où tout était disposé pour les recevoir.

Cette habitation se composait d'une demi-douzaine de cases de paille plus grandes que celles

des indigènes, garnies de nattes et entourées d'un jardin où croissaient, la *banane*, l'*igname*, la *patate*, la *canne à sucre*, etc. Des cocotiers ombreux, des tamariniers, des arbres à pain laissaient pendre leurs chevelures vertes sur les cases à travers lesquelles des courants d'air habilement ménagés entretenaient une douce fraîcheur.

Les deux femmes de Liholiho, jolies Polynésiennes, portaient des robes blanches décolletées, ornées de francheluches parmi lesquelles Ficel reconnut plusieurs pièces de ses soieries.

Leurs cheveux d'ébène brillaient à travers leur coiffure en plumes de *nectarinia*, leur col était chargé de colliers de corail, et chacune avait aux bras trois ou quatre bracelets.

Elles ne portaient ni bas ni souliers.

Leur réception fut des plus gracieuses; elles voulurent même embrasser les matelots, et ceux-ci, on le pense, se prêtèrent à cette fantaisie que le roi approuva.

Bientôt le bordeaux circula comme la veille; on pria Thomas de répéter ses hymnes patriotiques, et ce ne fut qu'à six heures que l'équipage prit congé des deux reines, pour retourner au restaurant franco-chinois, où Liholiho consentit à partager le dîner commun.

— Hé hien!... dit en sortant le comédien à son ami, je suis certain que si je représentais à Paris,

avec cette vérité, sur les planches de l'Odéon, un roi comme celui-là, les critiques du lundi n'auraient pas assez de leurs douze colonnes pour me réduire en poussière.

Le restaurateur déploya son savoir, bouscula ses marmitons, mit les petits plats dans les grands, fit si bien que, vers onze heures, lorsque le roi et les marins se retrouvèrent dans la rue, leurs ventres étaient ronds, leurs faces rebondies, leurs yeux pétillants et leurs jambes mal affermies.

Liholiho eut la bonté de confier quelques-uns des matelots à des Kanaks peu ombrageuses; lui-même oublia, ce soir-là, le chemin son palais d'été; mais comme les deux princesses y étaient habituées, elles ne s'en inquiétèrent point.

Ficel fut le seul qui ne voulut pas profiter des faveurs des jeunes Hawaïennes; il laissa son ami Thomas s'enfoncer dans le dédale du quartier du Cap-Horn, se rendit chez un vieillard, dont il avait fait connaissance dans la campagne d'Honolulu, et s'entretint une partie de la nuit avec lui, de l'histoire des Sandwich.

Cette vie de bombance dura jusqu'au jour où l'autre bordée descendit à terre à son tour.

Lussan dut alors chercher ses hommes à droite, à gauche et les faire transporter, comme des ballots, dans les pirogues, car il les retrouva tous ivres-morts, sauf le sculpteur.

Tandis qu'on le portait au trois-mâts, Thomas braillait qu'il était l'ami du grand roi Liholiho, qu'il allait fonder un théâtre à Honoloulou, et qu'il voulait qu'on le respectât.

— Est-il possible de se biturer de cette façon, balbutiait, en le regardant avec pitié, le maître tonnelier.

— Pas tant bituré que toi, père vent debout, vieux relicheur, répondait Thomas, les yeux à demi-fermés.

— Pas le moindre palan de retenue sur l'article de la boisson, poursuivait le marin.

— T'as trop de lest, mon vieux, repartait le comédien.

— Hé! hé! disait le maître tonnelier, tu balandes de tribord à bâbord.

— Tu cours des bordées, répliquait Thomas, essayant de rire.

— Tu louvoies.

— Tu talonnes.

— Tu roules.

— Tu tangues, se disaient-ils sans pouvoir se bouger.

Quand les embarcations arrivèrent contre le navire, tous les deux ronflaient comme des toupies.

On les hissa à bord à l'aide de palans, tandis que la seconde moitié de l'équipage gagnait la ville

où elle vécut pendant huit jours absolument comme la première.

De l'avis du comédien, quand il se réveilla le lendemain, il était plus fatigué par cette semaine d'excès que s'il eût aidé à prendre et à dépecer dix baleines.

Après un mois d'une existence digne des plus abracadabrants chapitres du *Pantagruel,* le trois-mâts releva ses ancres et se dirigea vers les Mariannes où il devait toucher avant la seconde saison de pêche.

XVII

LE PACIFIQUE

La *Bartavelle* lève l'ancre. — L'Océan sous le tropique. — Le ciel. — Les infusoires. — La phosphorescence de la mer. — Une explication de marin. — Le diable et saint Elme.

Parfois, les baleiniers trop chargés, en relâche à Oahu, laissent dans les docks d'Honoloulou leurs tonneaux d'huile pour aller terminer leurs cargaisons; mais le travail de transbordement occasionne tant d'embarras que la plupart des capitaines s'en affranchissent.

C'est ce que fit Lussan.

Au reste, la *Bartavelle* filait facilement onze nœuds à l'heure, quand elle avait grand largue, malgré les trente cétacés qu'elle portait dans sa cale.

Lorsqu'on quitte l'archipel des Sandwich pour se rendre aux Mariannes, en suivant le tropique du Cancer à l'ouest, on y arrive directement.

Impossible de voir une mer plus belle que celle du Pacifique sous ces latitudes.

Quand le soleil se cache le soir vers la Chine, quand le ciel endormi ne brille plus qu'à la clarté des étoiles, quand l'horizon se perd dans les ombres de la nuit, quand tout est calme dans l'espace, la mer s'illumine; les diamants, les perles bleues jaillissent en gerbes étincelantes sous l'étrave du navire qui laisse derrière lui un sillage phosphorescent plein de mystérieuses merveilles.

Ce sont les microzoaires, les infusoires, ces vers luisants marins, les infusoires qui bâtissent avec leur carapace de silice des continents sous-marins et les soulèvent aux yeux des navigateurs étonnés, se riant des vagues furieuses, opposant à la colère du flot, une barrière de corail sans cesse envahissante et semblant dire à l'Océan, du sein de leurs madrépores, plus solides que les pyramides d'Egypte : « Malgré ta grandeur nous sommes plus puissants que toi; nous méprisons tes efforts de titan; nous envahirons ton empire; un jour nous te verrons mugir à nos pieds; tu es la force, nous sommes le travail! »

De l'Océan indien au Pacifique, à des distances où les plus longues sondes ne peuvent arriver, les flots sont peuplés de corpuscules vivants dont le microscope seul révèle l'infinie variété.

Là pullulent des mondes d'animalcules lumi-

neux que des phénomènes météorologiques attirent à la surface et transforment en plaine d'écume étincelante.

L'abondance de ces petits êtres vivants est si grande, dit Humboldt, que leur rapide décomposition produit un liquide nutritif destiné à l'alimentation des plus volumineux poissons, des gigantesques cétacés. Leur masse devient parfois si compacte qu'elle change l'aspect de la couleur de l'eau.

Dans l'Océan indien surtout, ces taches sont fréquentes, elles s'étendent souvent au-delà de la portée de l'œil.

A l'entrée du golfe de Bengale, a écrit dans son journal de bord le capitaine américain Kingman, l'eau changea tout à coup de couleur autour de son navire.

La sonde cependant n'accusait aucun fond.

L'eau devenait de plus en plus blanchâtre. Le capitaine en fit prendre un seau qu'il examina avec soin.

Il observa que le liquide qu'il avait sous les yeux n'était composé que d'une infinité d'animalcules qui en s'agitant produisaient des effets lumineux des plus étranges.

A l'aide d'une loupe on n'apercevait qu'une masse incolore et gélatineuse.

Au milieu de cette tache blanche, longue de

plus de trente milles, le navire filait neuf nœuds, sans que le remou du sillage produisit aucun bruit.

« Les flots de l'Océan, ajoute-t-il, se déroulaient, comme les sillons d'une vaste plaine couverte de neige. Bien qu'il n'y eût pas un nuage dans l'air, à plus de dix degrés au-dessus de l'horizon, le ciel était sombre, la voie lactée avait disparu au Zénith,les plus brillantes étoiles scintillaient à peine.

« Le spectacle était d'un imposant effet. Cette mer lumineuse, sous un ciel de plomb, rappelait les cercles de Dante et les visions de l'Apocalypse. »

Sous le tropique du Cancer, au nord des Mariannes, le tableau est plus doux, plus empreint d'une suave poésie. La phosphorescence n'empêche pas le Zénith de se parer des clartés des astres, et quand la lune se cache, le navigateur a les étoiles du ciel, phares divins, pour l'éclairer sur l'Océan [1].

Les matelots expliquent à leur façon la phosphorescence de la mer.

Jadis, prétendent-ils, Satan construisit un trois-mâts avec du bois coupé dans les forêts de son domaine infernal.

Ce navire sentait le soufre à plein nez et semait

(1) Voir la note 3, à la fin du volume.

la peste à cent lieues à la ronde partout où il passait.

Satan y gagnait une foule d'âmes qui trépassaient en état de péché, ce qui lui causait des joies folles.

Chaque fois qu'un paquet de damnés tombait dans ses chaudières, il riait à se désopiler la rate, à se tenir les côtes, il se frottait les griffes de contentement d'avoir trouvé un pareil stratagème.

Ce rire inextinguible finit par irriter saint Elme, un brave homme qui ne se mouchait pas du pied, mais bien sur sa manche, vu qu'il n'avait pas de mouchoir.

— Par la barbe d'Elysée, se dit-il un jour, il faut que je mette le cap sur ce chenapan qui dépeuplera notre royaume, si cela continue.

Sa résolution était d'autant plus méritoire, que Satan ne se contentait pas seulement d'empoisonner les populations : il écumait encore les mers et pillait sans miséricorde tous les bâtiments qu'il rencontrait.

Une nuit donc, au moment où ce maudit bourlingueur de Belzébuth était occupé dans sa cabine à compter le nombre de gredins qu'il avait enfermés dans ses outres, depuis le matin, saint Elme se glissa le long du navire infernal, fit un trou à la carène, et le coula.

Le diable surpris n'eut que le temps de décamper à la nage.

Le saint se fit un cure-dent avec le beaupré, un mouchoir avec la grand'voile, et réduisit le reste en boullie.

Maintenant, quand la nuit est noire, que l'atmosphère est chaude, le trois-mats se reprend à brûler et ses flammes soufrées montent jusqu'à la surface de l'eau !

Au point de vue de la science, cette version manque peut-être de vérité ; mais les matelots n'y regardent pas de si près.

XVIII

LES MARIANNES

Découverte des Mariannes. — Un double baptême géographique. — L'archipel mariannais. — Les indigènes. — La dévotion. — Le gouvernement. — Le sol. — Guam. — Agagna. — Les Mariannais et les baleiniers. — Mœurs. — La *Bartavelle* à Agagna. — Relâche. — Thomas papillonne. — Un nègre fabricant de rhum. — On remet à la voile.

L'extrême Orient travaille, depuis quelque temps, à reprendre une partie de la place qu'il a occupée dans la civilisation.

L'Inde anglaise est un grand Etat parfaitement modernisé ; l'Inde néerlandaise est également très-avancée dans les progrès du siècle ; la Chine sort de sa torpeur ; le Japon se transforme ; le petit royaume Hawaïen a changé du tout au tout ; seules quelques possessions espagnoles, frappées de paralysie, conservent la physionomie qu'elles avaient il y a cent ans.

De ce nombre est l'archipel des Mariannes.

Les Mariannes sont situées à quatre cents lieues à l'est des Philippines; Magellan les découvrit en 1521, et les nomma *îles des larrons*, parce que ses habitants lui avaient dérobé des morceaux de ferraille. C'était punir rigoureusement une faute sans doute légère. On leur donna un nom meilleur en 1668, en les baptisant : *Mariannes*, du nom de Marie-Anne d'Autriche, femme de Philippe IV d'Espagne, qui s'intéressait à elles.

L'archipel des Mariannes compte dix-sept îlots, dont le plus considérable est Guam, un paradis terrestre suivant le sentiment de la plupart des navigateurs qui l'ont visité. Le froid y est inconnu; la chaleur y dépasse rarement 30 degrés centigrades; le cocotier, l'oranger, le citronnier, l'arbre à pain, le palmier cycas, l'ananas, le maïs, le taro, l'igname, le manioc, la canne à sucre, le cacaoyer, et tous les arbres, toutes les plantes de la Polynésie y viennent abondamment sans culture; les animaux domestiques de l'Europe y ont prospéré d'une façon exceptionnelle.

Les Mariannais doivent avoir pour ancêtres des indigènes du Japon et de la Mongolie, car ils rappellent les types de ces deux pays; leurs formes sont grêles, leur teint est jaune bronzé; *jadis* ils allaient nus; maintenant ils portent une

chemise d'étoffe grossière, de pina, un pantalon de cotonnade bleue, et un large chapeau, *sombrero*, en feuilles de pandanus tressées.

Les femmes ont remplacé le pagne antique qui les couvrait de la ceinture aux genoux par une chemise décolletée et un jupon rayé. Toutes portent au cou des chapelets, des scapulaires.

Dispensé de l'obligation d'un travail assidu par la fertilité d'un sol volcanique, le Mariannais est généralement indolent, apathique. « Soumis aveuglément au joug de l'Eglise, dit le vice-amiral Jurien de la Gravière, s'il amasse quelques piastres, c'est pour faire célébrer des messes. La pompe extérieure de la liturgie romaine agit puissamment sur son imagination, mais il est douteux qu'il ait jamais cherché à comprendre le sens mystérieux des cérémonies qui le charment.

« A voir sa piété marcher si doucement d'accord avec celle des fragilités humaines contre laquelle la religion catholique a dirigé ses plus rigoureux anathèmes, on serait tenté de croire que ce chrétien édifiant n'a pas exactement compris les devoirs que lui enseignait le *padre*, et qu'il s'est habitué dès l'enfance à rendre à la divinité un culte automatique. »

La religion même qui, chez les autres peuples, excite à un si haut point les passions, le laisse

calme, quoique nul n'apporte au culte un dévouement plus absolu !

Lorsque, au XVIIe siècle, les Espagnols prirent définitivement possession des Mariannes, quatre-vingt mille âmes peuplaient ces îles. Trente ans plus tard, grâce au système d'occupation qui a fait perdre à l'Espagne ses faciles conquêtes d'outre-mer, il ne restait plus que deux mille individus de cette population ; le reste avait été massacré !

En 1786, la cour de Madrid songea à repeupler l'archipel des Mariannes devenu désert ; elle y fit transporter des familles des îles Philippines, y tempéra les excès funestes de l'autorité militaire, exonéra les Indiens de tous impôts, n'exigeant d'eux que quarante jours de corvée par an, pour l'entretien des routes, et y donna une certaine prépondérance au clergé.

Parlant du gouvernement des Mariannes dans sa relation du voyage de la corvette *la Bayonnaise* dans les mers de la Chine, le vice-amiral Jurien de la Gravière, déjà cité, s'exprime ainsi : « Le gouvernement, investi d'immenses prérogatives, y rend la justice comme Sancho dans l'île de Barataria. Dans la plupart des circonstances, ce haut fonctionnaire prononce sans appel des sentences qui sont sur-le-champ exécutées ; si la gravité de la faute paraît exiger une répression

plus sévère que le châtiment corporel infligé d'ordinaire aux délinquants, le concours des principales autorités de l'île de Guam devient nécessaire.

« L'intendant chargé de présider à l'emploi des fonds expédiés tous les deux ans par le Trésor de Manille (les Mariannes sont à la charge du Trésor de Manille), le commandant des cent cinquante Indiens qui composent la garnison, les cinq ou six officiers sous les ordres desquels marche cette indolente milice, les alcades qui administrent les districts d'Umata et de Merizo, sont alors convoqués et consultés par le gouverneur.

« Il est d'autres occasions où le premier fonctionnaire de la colonie est tenu de faire appel aux lumières de cette junte supérieure; mais lorsqu'il ne s'agit point de matières judiciaires, le gouverneur des îles-Mariannes n'est nullement enchaîné par les résolutions qu'il a provoquées, et c'est sa volonté seule qui décide. Si un pouvoir absolu et sans contrôle réside entre les mains du délégué de la couronne d'Espagne, les institutions municipales n'en jouent pas moins un grand rôle dans l'île de Guam.

« Une sorte d'élection à deux degrés y désigne au choix du gouverneur, par la voix des notables de l'île, des *gobernadorcillos,* des *tenientes de jus-*

ticia et des *alguaziles,* magistrats indigènes qui reçoivent pour insignes de leurs fonctions la canne à pomme d'or ou d'argent *(el baston)*, et le rotin vénéré des Indiens *(el bejuco)*. C'est par l'intermédiaire de ces officiers municipaux que s'exécutent, avec une ponctualité remarquable, les règlements de police et les divers commandements de l'autorité supérieure.

« Tel est le gouvernement officiel des îles Mariannes, le seul dont le mécanisme peu compliqué frappe d'abord les regards; mais, à côté de ce gouvernement visible, il existe une influence occulte et prépondérante, à laquelle chaque Indien a voué, dès l'enfance, une obéissance volontaire. Les Augustins déchaussés, qui succédèrent aux Jésuites en 1767, n'ont rien perdu de la puissance morale des premiers missionnaires. Pour les habitants des Mariannes, ces membres du clergé espagnol n'ont jamais cessé d'être les représentants de la divinité sur la terre, et les seuls protecteurs que puisse invoquer l'Indien contre les vexations de l'autorité séculière. »

Ainsi s'explique la dévotion des Mariannais : Le pouvoir militaire les décimait, les torturait, le clergé les protége; ils se sont dévoués au clergé.

Hommes et femmes appartiennent à quelque confrérie et accomplissent ponctuellement leurs devoirs religieux.

Anciennement, ils aimaient le travail et les arts; aujourd'hui, leur seule industrie est de construire des pirogues, de distiller de l'aguardiente, d'engraisser des poules et des porcs pour les baleiniers.

Quant à la terre, elle est si prodigue de ses biens, que c'est tout au plus s'ils la grattent superficiellement une heure par jour pendant la saison des semailles.

Les Mariannes sont montueuses, accidentées, sans que leurs sommets les plus élevés dépassent 500 mètres, arrosées par des ruisseaux qui se changent en torrents quand viennent les pluies, et d'où l'eau disparaît durant la sécheresse. Les tremblements de terre y sont fréquents et des tempêtes ravagent périodiquement leurs côtes.

C'est là le revers de la médaille.

Les quatre îles principales de l'archipel sont : Guam, 76 milles de tour; Saypan, 32; Rota, 30; Tinian, 27.

Guam est la plus peuplée; elle possède près de huit mille âmes et serait riche si elle avait un port; malheureusement des écueils en défendent les abords, et les navires qui s'y rendent doivent mouiller assez loin en mer, dans la baie d'Apra. Son chef-lieu est Agagna, quinze cents habitants.

Agagna est un gros village situé à cinq milles

du Mouillage. On y arrive par un beau chemin le long duquel les palmiers, les cocotiers, les bananiers, les citronniers forment une route verte et parfumée.

Les maisons des insulaires, simples cases en planches et en bambous liés ensemble avec des attaches de pandanus, dont le toit, où perchent les poules, est recouvert de chaume ou de goëmon, sont généralement élevées de quelques pieds au-dessus du sol et entourées de jardinets où croissent des légumes, des fleurs, du tabac, des arbres fruitiers.

Une quarantaine de maisons d'Européens sont en maçonnerie. Celle du gouverneur, le palais du gouverneur, occupe un des côtés de la grand'place ; elle est en briques et en bois.

L'église rappelle le style espagnol; les jours de fête, la piété des fidèles sait l'embellir.

Les Mariannes étant, comme les Sandwich, un point de ravitaillement pour les baleiniers; les Mariannais mettent leurs soins à préparer des vivres pour ces derniers avec lesquels ils ont de cordiales relations.

Quand le moment de l'arrivée des navires approche, des pirogues apportent quotidiennement à Guam des porcs engraissés dans l'île de Rota, des ballots de viande desséchée au soleil des bœufs sauvages de l'île de Tinian, des vo

lailles, du tabac de l'île Saypan, etc., pour les baleiniers.

Agagna n'a ni cabarets, ni *posadas,* mais nulle part les pêcheurs de baleines ne mangent mieux et ne boivent plus sec; presque chaque case leur est ouverte, et les facilités de dépenser leur argent ne leur manquent pas plus là qu'à Honolulu.

Avant l'introduction du christianisme aux Mariannes, les mœurs des Mariannais étaient pareilles à celles de beaucoup d'autres Polynésiens; ils pratiquaient la polyandrie, c'est-à-dire le mariage d'une même femme à plusieurs hommes à la fois, et l'on prétend qu'il leur reste quelque chose de cette coutume; du moins ils se montrent ordinairement peu jaloux de leurs femmes, et rien n'indique que celles-ci s'en plaignent. Ils croyaient aux sorciers et vénéraient divers animaux. On les cite comme débonnaires et hospitaliers; il est probable que ces qualités ne sont pas nouvelles chez eux.

C'est une race sans vigueur, qui n'occupe pas dans l'échelle des êtres un rang élevé, loin de laquelle le courant de la civilisation passe, mais dont il ne faut pas troubler la quiétude, l'*aurea mediocritas*.

« Ne rêvons point pour les habitants des Mariannes, a dit encore le vice-amiral Jurien de

la Gravière, de trop rapides progrès. Nos premiers essais de propagande ont failli détruire leur race.

« Laissons-les vivre d'abord; qu'ils passent, s'il le faut, sur la terre pour y croître, s'y multiplier, s'y éteindre comme ces plantes des tropiques dont la tige grandit inutile et ne s'élève que pour être balancée par le vent ou pour sourire aux ardents rayons du soleil. Qu'ils soient encore longtemps un rouage inerte de ce grand univers! Peut-être un jour saura-t-on, sans violer les desseins de la Providence, les appeler à de plus nobles destinées; aujourd'hui, gardons-nous de leur apporter légèrement de nouvelles souffrances, n'épouvantons pas leur foi naïve, respectons leur calme félicité, et, docteurs circonspects, ménageons à leurs yeux facilement éblouis des clartés souvent douloureuses. »

Nous partageons l'avis de l'éminent marin ; il est des pays où la civilisation peut entrer comme un obus ; il en est d'autres où elle ne doit se montrer qu'avec prudence; cela lui est d'autant plus facile qu'elle est toujours sûre de la victoire finale.

Le 8 janvier 1823, la *Bartavelle* laissa tomber ses ancres devant Agagna, près de trois autres navires baleiniers arrivés la semaine précédente.

Aussitôt les voiles serrées, la moitié de l'équipage s'apprêta, se donna un coup de faubert, et

fut convenu que chaque bordée passerait, à tour de rôle, jusqu'au départ, dix jours à terre.

Du plus loin que les indigènes d'Agagna virent, sur la route, les hommes de la *Bartavelle*, ils accoururent à leur rencontre et les entraînèrent, tandis que Lussan se rendait chez le gouverneur.

La case dans laquelle furent conduits le sculpteur et le comédien, pareille aux autres, du reste, était partagée en deux compartiments : le premier, réservé au maître et à sa femme, le second, abandonné aux enfants, aux poules et aux porcs ; le tout tapissé d'images religieuses.

Le plancher du premier compartiment était couvert de nattes.

Quelques habitants, riches ou sybarites, possédaient des escabeaux et des hamacs tressés en filandres de coco ; tous mangeaient dans des ustensiles faits avec l'écorce de ce fruit.

Agagna n'a pas, comme Honolulu, une rade encombrée de bâtiments, et c'est ce qu'on appelle vulgairement un trou, si on la compare à la capitale des Sandwich ; néanmoins nos matelots y menèrent joyeuse vie.

Pendant le premier séjour à terre, le comédien tira de son côté comme il avait fait à Oahu ; une jeune Mariannaise l'avait ensorcelé au point qu'il parlait de s'établir à Guam.

Ficelle détourna de ce dessein à grand'peine,

et fit en sorte de l'éloigner des syrènes micronésiennes à la seconde visite en ville.

Il y avait, à cette époque, à Agagna, un nègre connaissant un peu le français, exporté à Guam dix ans auparavant par le gouverneur de Manille, pour meurtre sur sa femme dont la conduite lui avait paru suspecte.

Ce nègre possédait un talent particulier pour distiller le rhum, et tenait aussi boutique de chapelets, de médailles, de rosaires, de scapulaires, d'imagerie sainte, toutes choses utiles pour gagner les bonnes grâces des Mariannaises.

Mais nul n'est content de son sort, pas même les noirs, les ingrats ; le nôtre désirait la richesse et brûlait de se la procurer.

— Parbleu ! mon vieux Bamboula, lui dit un jour Thomas attablé chez lui, il faut convenir que votre rhum est excellent, et qu'avec votre talent vous gagneriez infailliblement une fortune à Oahu.

— Ah ! mossié Thomas, répliqua le nègre avec un soupir, moi voudrir bien quitter Guam, mais pas pouvoir.

— Pourquoi ?

— Parce que moi être exilé ici.

— On se sauve.

— Moi ne demandir pas mieux, que de fuir pour toujours les Mariannes, et les Espagnols et Agagna, ville trop triste, pour aller dans le pays

des Sandwich, au milieu du bruit, de la vie active d'Honoloulou, avec le bon roi Liholiho et les marins français, anglais, américains, français surtout, ceux-là chérir l'égalité. Moi vendre là mon rhum, bien cher, bien cher et amasser beaucoup de dollars.

— Voilà qui n'est pas trop mal raisonné pour un fils d'esclave; hé bien! si vous voulez, nous vous enlèverons?

— Moi! s'écria le nègre tremblant d'espoir.

— Vous!

— Avec mes alambics?

— Et avec votre rhum qui n'aura pas le temps de tourner en route.

— Ecoutez, mossié Thomas, reprit le nègre à voix basse, si vous pouvoir me conduire à Honoloulou, sans qu'il m'arrive malheur, en échange vous venir ici tous les jours, avec vos amis, boire du matin au soir sans qu'il vous en coûte un réal.

— Tope-là, moricaud, c'est marché conclu, exclama Thomas.

— Vrai?

— Vrai! n'est-ce pas, Ficel?

— Certainement! dit ce dernier, cependant il est nécessaire d'en parler au capitaine.

— Croyez-vous qu'il acceptera? demenda le nègre avec crainte.

— Nous nous en chargeons, mon brave Tous-

saint Louverture, fit le comédien sur un ton protecteur.

En effet, Lussan, prévenu le soir par les deux amis, convint d'embarquer secrètement le nègre la nuit qui précéderait le départ, et de l'employer à la manœuvre jusqu'au retour à Honoloulou pour prix de son passage.

Le capitaine n'était pas fâché d'avoir un aide de plus, et comme ce traité remplit de joie le marchand de rhum, l'équipage s'établit chez lui à demeure.

Quand l'heure de quitter Agagna sonna, les matelots allèrent faire leurs adieux aux indigènes chez lesquels ils avaient trouvé l'hospitalité, ensuite ils gagnèrent les pirogues pour se rendre à bord.

Le nègre était sur le trois-mâts depuis l'aube, et la bordée de quart dégustait déjà sa provision de rhum.

Le 12 février, la *Bartavelle* appareilla en même temps qu'un autre baleinier français, et poussée par un vent favorable, elle navigua vers le Japon, pour aller retrouver les cétacés.

XIX

SECONDE SAISON DE PÊCHE

Patience et longueur de temps....— Quelques extraits du journal de bord. — Le poisson des eaux froides. — L'habitacle de la baleine. — Une baleine piquée sur la côte du Groënland et rencontrée dans la mer de Behring. — La mer libre. — Dernières prises. — Retournons en France.

Ficel soupirait ardemment après le retour, car il ignorait ce qui se passait dans le petit hôtel de la rue de Paris.

Plusieurs baleiniers partis de France après la *Bartavelle* lui avaient donné, il est vrai, des renseignements généraux sur le Havre ; mais du potier Demanchot et de sa fille, rien.

Pourtant, comme il ne pouvait revenir avant le trois-mâts, la raison lui commandait la patience.

Il se résignait donc, tant bien que mal.

Le navire filait à pleines voiles ; il atteignit promptement les parages de pêche.

Ayant parlé assez longuement de la première saison, nous nous contenterons, pour celle-ci, d'extraire les notes principales du journal de bord de notre baleinier.

« Le 14 février, aperçu l'archipel japonais.

« Le lendemain matin, à huit heures, entré dans le détroit de Corée.

« Reçu dans cette passe un coup de vent qui nous a forcés de mettre en cape courante, vent debout, les vents venant du nord et du nord-nord-est.

« Le 23, en pleine mer du Japon.

« Le 1er mars, près des côtes de la Tartarie chinoise.

« Le 3, communiqué avec des Tartares, qui nous donnent du poisson excellent contre du cognac. »

Les côtes de la Chine, baignées par un contre-courant froid qui vient du Kamtschatka, se présentent avec le climat des rivages des États-Unis, baignés, également, par le contre-courant polaire qui descend de la mer de Baffin et qui se répand vers le sud en se frayant un passage entre le *Gulf-stream* et la terre. Sur l'un et l'autre continent, c'est au contact immédiat de ces eaux glaciales qu'il faut attribuer la quantité et l'excellence du poisson qu'on trouve sur la côte.

Dans l'extrême Orient, les pêcheries de Tartarie

et du Japon sont en aussi grand renom que peuvent l'être parmi nous celles des bancs de Terre-Neuve et de Saint-Pierre-Miquelon, dit Maury. On admet généralement, ajoute son traducteur, M. Félix Julien, que le poisson qui vit dans l'eau froide est, pour la table, de meilleure qualité que celui qui se trouve dans les eaux chaudes. L'Amérique du Nord, les côtes de la Chine et les côtes septentrionales de l'Europe sont les régions les plus abondantes en excellents poissons. Ni l'Inde, ni l'Amérique du Sud, ni l'Afrique, ne sont renommées pour la qualité de leur poisson.

« Le 13, doublé le détroit de Sangar qui sépare Niphon d'Yéso.

« Le 20, harponné une baleine égarée.

« Le 21, aperçu le commencement des glaces par le 43° de latitude nord et le 143° de longitude est.

« 1er avril, à onze heures du matin, vu les Kuriles.

« Le soir, à sept heures, doublé ces îles.

« Le 5, des banquises d'une grande hauteur se trouvent en vue du navire; le froid est si intense, que l'eau gèle à mesure qu'elle embarque à bord; la *Bartavelle* est blanche de la glace qui s'attache à son gréement; on ne parvient à manœuvrer qu'après avoir cassé cette glace à l'aide de barres de bois ou de fer.

« Le 12, remorqué le navire entre les banquises, à l'aide de quatre pirogues.

« Le 13 mai, nous sommes par le 56° de latitude nord.

« Le 14, nous entrons dans le golfe de Tahouis, où nous trouvons le baleinier français, le *Jason,* de Nantes, fondant sa première prise. Nous nous arrêtons à cause du calme.

« Le 15, nous levons l'ancre, et nous louvoyons toute la nuit dans le golfe.

« Le 17, pris une baleine.

« Le 24, étant arrêtés par le calme et les glaces, nous jetons l'ancre, que nous relevons le lendemain.

« Le 29, nous mouillons dans la baie de Philisto.

« Pris sept baleines dans cette baie, du 30 juin au 7 août.

« Le 8, appareillé pour se rendre sur les côtes de la terre d'Okhotsk. On s'arrête, le même soir, à un mille du rivage.

« Le 11, envoyé la deuxième et la quatrième pirogues chasser dans la baie du sud-ouest. Les matelots étant descendus à terre pour passer la nuit risquent d'être dévorés par les ours, et ne doivent leur salut qu'à la promptitude avec laquelle ils se sauvent dans leurs embarcations.

« Le 15, pris une baleine.

« Le 20, même chasse.

« Le 3 septembre, laissé tomber l'ancre dans la baie du sud-ouest, où nous harponnons un cétacé le 4, un second le 9, un troisième le 13.

« Le 7, rencontré deux baleiniers américains. »

Grâce à Maury, on possède maintenant des cartes sur lesquelles se trouvent les éléments les plus favorables à la pêche de la baleine.

« Cette industrie, dit-il, rend aux Etats-Unis plus de milliers de dollars que n'en rapportent les mines de la Californie. » A l'aide des travaux de ce savant, on peut connaître avec certitude, et pour chaque époque de l'année, les migrations, les lieux fréquentés par les deux espèces distinctes des grands cétacés.

La baleine franche, la plus grosse et la plus riche en huile, vit ordinairement sous les latitudes élevées, dans les mers voisines des pôles, surtout du pôle nord.

Au contraire, le cachalot a une prédilection pour les régions tempérées et pour l'hémisphère austral.

Du côté de l'Afrique, il ne dépasse guère le cap de Bonne-Espérance; du côté de l'Amérique du Sud, le cap Horn; rarement il viole les frontières du domaine glacial de la baleine.

Dans toutes les mers du Nord, les baleines portent des marques de leur commune origine; or,

puisqu'il est reconnu qu'elles ne peuvent demeurer longtemps sous les glaces où la respiration leur manquerait, puisqu'elles ne pénètrent pas dans les eaux des tropiques, on a lieu de supposer que quand elles disparaissent des endroits appelés : *parages à baleine,* elles trouvent des passages ouverts pour gagner la mer libre du pôle, leur commun refuge.

Cette hypothèse a dû de nos jours, au hasard, la plus étrange et cependant la plus incontestable confirmation.

Une baleine poursuivie, atteinte, blessée sur la côte du Groënland oriental, a été chassée de nouveau et tuée dans la partie occidentale du bassin arctique, de l'autre côté de la barrière de glaces qui sépare les deux Océans. La preuve matérielle de l'époque et du lieu du combat, était intacte et profondément enfoncée dans ses flancs ; c'était le harpon qui, selon l'usage des baleiniers, portait la date et le nom du navire, dont le lieu de pêche se trouvait dans le nord de l'Atlantique, à l'ouverture du détroit de Davis [1].

Preuve irrécusable de l'existence de courants chauds venant de l'Equateur et se rendant dans les mers boréales que nous cachent les glaces, mers où ils forment le bassin tempéré cherché par

1. Grands courants de la mer.

Franklin et vu par le docteur Kane et par le docteur Hayes [1].

Voilà donc le lieu de rendez-vous des grands cétacés lorsqu'ils abandonnent le littoral de nos continents, voilà où ils se réunissent pour vivre en paix !

A différentes époques de l'année, ils quittent cette région paisible, guidés par des courants sous-marins, et viennent s'offrir aux pêcheurs ; mais bientôt traqués, poursuivis, ils regagnent par les mêmes chemins leur demeure polaire où l'homme n'a pas encore pu les troubler.

C'est pourquoi, plus on avance vers le Nord, plus on a de chances de les rencontrer.

Quelques autres lignes du journal de bord :

« Le 18, nous allons faire de l'eau et du bois.

« Le 19, pris une baleine après dix heures de poursuite et quatre lignes coupées.

« Le 22, nous retournons dans la baie du sud-ouest pour croiser jusqu'au jour fixé pour notre départ.

« Nous faisons là nos dernières prises.

« Le 28, essuyé un coup de vent est-nord-est, à l'ancre ; la mer est si grosse que nous devons ap pareiller de suite.

1. Voir la note 4, à la fin du volume.

« Le lendemain, nous sommes en route pour Honoloulou.

« Pris, dans cette seconde saison, vingt baleines de diverses grosseurs ; notre navire porte son plein chargement. »

De toutes les joies que ressentit l'équipage de la *Bartavelle,* celle qu'il éprouva, quand Lussan s'écria, dans la mer d'Okhotsk : « Enfants, c'est assez, retournons en France ! » fut assurément la plus vive.

Le départ du marin est plus souvent triste que gai, parce que, comme dit la chanson :

On n'sait quand il reviendra.

Mais, le retour se teinte presque toujours des espoirs les plus brillants, des plus chères impatiences.

Le soldat, qui revient après une campagne meurtrière, est heureux de se présenter à ses parents, à ses amis, de montrer ses glorieuses cicatrices, de raconter ses batailles, de dire : « J'étais là, j'ai partagé ces dangers ; pourtant me voilà, j'en suis revenu ; » le marin est dans une situation analogue, toutes les fois qu'il se retrouve au port après un long voyage : il s'est vu entre la vie et la mort, entre l'abîme et le pont de son navire, et il peut, lui aussi, dire à ceux qui l'aiment : « Me voilà, embrassez-moi bien, car j'ai failli

mourir cent fois, et Dieu seul me ramène dans vos bras. »

C'est dans ces dispositions d'esprit que les matelots de la *Bartavelle* accueillirent l'ordre de leur capitaine.

A ce moment, qui les eût aperçus, larguant les voiles, grimpant sur les vergues, et chantant à tue-tête, eût certainement pensé : « Voilà des gaillards qui voguent vers l'Eldorado. »

XX

LE SCORBUT

Cinquante baleines dans les flancs du trois-mâts. — Châteaux en Espagne. — Rêves de Thomas. — Le scorbut à bord. — Les adieux du comédien. — L ensevelissement. — La prière. — Le tombeau du marin.

Notre trois-mâts avait pris cinquante baleines en deux saisons de pêche; ses six cents tonneaux étaient au complet, et son équipage bâtissait, du matin au soir et du soir au matin, des châteaux en l'air sur le partage du montant de la vente, éternelle histoire du pot au lait, car des milliers de lieues séparaient la *Bartavelle* des bassins du Havre.

Tout compté, le sculpteur espérait se trouver possesseur de quatre-vingt-dix mille livres, sa dette payée au négociant qui lui avait vendu les soieries ; c'était plus qu'il n'en aurait gagné en cinquante ans à tailler des bonshommes de bois, comme le lui avait dit Lussan avant le départ.

Avec cette somme, il pensait qu'il pourrait se présenter hardiment au potier et lui dire : « Monsieur, vous m'avez chassé quand j'étais pauvre; je me suis fait riche pour mériter votre fille; donnez-la moi pour femme et que tout soit oublié. »

Alors il voyait la stupéfaction de l'important Demanchot ; il voyait Cécile venir à lui les yeux baissés ; il l'entendait murmurer : « C'est bien ! » Il se voyait au jour de la noce, à la mairie, à l'église, au repas, au bal ; il entendait les chansons, la musique ; il riait en apercevant Thomas battre des entrechats devant les grands parents endimanchés ; il sentait la main de son capitaine, serrer la sienne ; il voyait le paradis.

Lussan, blasé sur les émotions, ne laissait pas percer autant que les autres la joie qu'il éprouvait d'avoir terminé sa cargaison ; pourtant son contentement se montrait à la fréquence des rations supplémentaires de rhum ou de cognac qu'il distribuait.

Quant au comédien, il partageait l'enchantement de son ami.

Suivant l'évaluation du capitaine, la part des novices devait s'élever à cinq mille livres.

C'était le Pérou pour Thomas, qui avait perdu tant de mois d'appointement; qui avait si souvent couché à la belle étoile, le ventre vide, se dédom-

mageant le lendemain du gîte et du souper absent de la veille, avec un morceau de pain frotté d'ail et quelques applaudissements dans une grange de village.

Lui aussi allait pouvoir se présenter aux directeurs des théâtres de Paris; lui aussi allait pouvoir prouver qu'il y avait en province, comme dans la capitale, des acteurs de talent.

Pour cela que lui fallait-il? Deux doigts de garde-robe et un peu d'argent.

Il nageait dans les délices, il se promettait, pour être plus riche au retour, de ne rien distraire de sa part pendant la seconde relâche forcée à Honoloulou.

Un peu plus il serait devenu avare.

Ses rêves de s'établir aux Mariannes ou de fonder un théâtre à Oahu étaient tombés dans le mépris depuis qu'il voyait la possibilité de paraître sur les planches de la capitale, de revoir la France, de raconter, dans un style orné d'arabesques, son voyage, ses dangers, ses plaisirs, d'étaler aux yeux éblouis de ses anciens compagnons de misères, les splendeurs de sa garde-robe.

En résumé, chacun, à sa façon, s'estimait heureux sur la *Bartavelle*, et ce n'était la faute à personne si le trois-mats ne filait pas trente nœuds à l'heure, lorsque, en vue des Kuriles, un incident lugubre glaça d'effroi les plus intrépides.

Le *scorbut* se déclara à bord.

Les marins n'ont pas seulement à supporter les tempêtes, les naufrages, et le reste, ils ont encore contre eux le scorbut, qui sème la mort partout où il passe.

Le scorbut attaque les individus exposés au froid, à l'humidité, mangeant peu d'aliments végétaux, se nourrissant de viande salée, de poisson salé, et spécialement ceux qui, vivant ainsi, habitent, nombreux, un espace trop étroit. On croirait que les murs s'imprégnent des miasmes délétères qui s'échappent du corps de chacun et en forment un poison violent, qu'ils rejettent sur les victimes marquées d'avance.

L'homme atteint du scorbut ne peut plus se bouger; son corps s'engourdit, se couvre de taches livides, sa figure rougit et se gonfle, ses gencives saignent, son haleine devient fétide, son sang se corrompt; il semble que le mal prend à tâche de putréfier le corps vivant afin qu'on le lui abandonne sans le lui disputer.

Le fléau s'abattit sur le plus gai, le plus insoucieux de l'équipage... sur Thomas.

Le 4 octobre, à sept heures du matin, au moment où la bordée du capitaine allait prendre le quart, le chirurgien accourut sur le pont, où se trouvaient Lussan et le sculpteur.

— Capitaine... dit-il d'une voix tremblante.

— Ques-à-quo?

— Le scorbut s'est déclaré à bord pendant la nuit ; le comédien, dont l'état anormal me préoccupait depuis deux jours, est gravement atteint.

— Mon ami!... s'écria Ficel, faisant un bond vers la chambre de Thomas.

— Caraos!... exclama Lussan fortement ému.

— Restez, restez, dit le chirurgien arrêtant le sculpteur ; il ne faut approcher le malade qu'avec précaution : le scorbut est contagieux.

— Je ne pourrai donc pas le voir?

— Si, dans un moment.

— Est-ce que sa situation vous inspire des craintes?

— Le mal a fait des progrès si rapides que je n'en suis plus le maître.

— Mon Dieu!...

— Mille sabords! fit Lussan, le cœur serré.

— Il a vu de suite son état désespéré, reprit le chirurgien, et il m'a demandé de le faire transporter sur le pont, pour dire adieu à ses camarades. Je crois que cela n'a pas d'inconvénients, si vous jugez le temps assez bon pour le permettre?

Aucun nuage ne cachait le ciel, la mer était calme, la brise belle.

— Allez, répondit Lussan.

Le chirurgien descendit dans la chambre des

novices avec deux des plus robustes matelots, et quelques minutes après, Thomas était étendu sur son matelas, au gaillard d'arrière.

— Je lui ai donné tout ce que j'ai pu, répéta à mi-voix le petit docteur. Laissez-le parler, il ne causera pas longtemps ; surtout que personne ne se mette à la portée de son haleine.

L'équipage s'était rassemblé auprès du comédien, les uns d'un côté, les autres de l'autre.

Ficel occupait sa droite, Lussan sa gauche, le chirurgien se tenait derrière, à côté du maître tonnelier.

— Mon cher Ficel, soupira Thomas d'une voix faible, il faut nous quitter.

— Mon ami !...

— Prends garde, le scorbut se gagne, et je ne veux pas que ton affection pour moi te porte malheur !... pourtant... je voudrais serrer ta main une dernière fois. Tiens... enveloppe-toi dans ma couverture, de cette façon, il n'y aura pas de danger, n'est-ce pas, docteur ?...

— Non.

— C'est bon de tenir la main d'un ami, au moment du passage de la vie à la mort... le grand passage de la Ligne, celui-là ; cela aide à faire le saut. C'est égal, je ne croyais pas m'en aller si tôt. Adieu les beaux projets !... Il m'eût été si doux de revoir la France !... Je crois que j'aurais

mieux reposé sur sa terre aimée que dans ce grand désert d'eau où l'on me jettera quand j'aurai fermé les yeux.

— Mon ami !... interrompit le sculpteur en pleurant.

— Ecoute, reprit le comédien, je m'en vais vite, je le sens ; il n'y a pas un instant à perdre... je ne veux pas mourir sans avoir réglé mes affaires... Donne-moi *tout ce qu'il faut pour écrire*... comme on dit au théâtre, ajouta-t-il avec un sourire involontaire.

— Mais...

— Je t'en prie...

— Ne le contrariez pas, murmura le chirurgien.

Lussan envoya un matelot prendre dans sa cabine les objets demandés.

— Je n'ai ni père... ni mère... ni enfants... reprit Thomas, quand on lui eut donné le papier et la plume ; je n'ai qu'un ami : toi... personne que toi ne me pleurera !...

— Thomas !...

— Oui... je sais... tu es un brave cœur !... Laisse-moi donc t'offrir le seul souvenir qu'il soit en mon pouvoir de....... Laisse-moi te léguer ma part du produit de la pêche... Je t'en prie? reprit-il vivement sur un mouvement de refus du sculpteur. D'ailleurs... ce serait perdu, puisque

je suis seul au monde... Et j'éprouverai une joie ineffable là-haut, si les pauvres diables de cabotins y vont, en voyant que j'ai contribué à ton bonheur.

Ficel voulut l'empêcher d'écrire ; mais le chirurgien s'interposa , et Thomas traça d'une main tremblante son testament en faveur de son ami.

— Maintenant, je suis plus tranquille, reprit-il avec un soupir de soulagement ; j'avais peur de ne pouvoir écrire ces quelques lignes... Sois heureux, sache profiter de la fortune... Tu le vois, la vie s'échappe au moment où on y pense le moins !... Quelle chose étrange que l'existence !... La mienne passe tout entière devant mes yeux à cette heure... comme un éclair !... Que mes longs jours de privations et de peines me paraissent courts !... Je pars... à l'instant où j'allais pouvoir vivre !...

Les matelots laissaient couler de grosses larmes le long de leurs joues hâlées ; Lussan jurait tout bas en se détournant pour essuyer ses yeux ; le sculpteur suffoquait.

On doublait les Kuriles.

— Il n'y a pas longtemps... poursuivit le moribond plus oppressé, que nous passions, pleins d'espoir, devant cet archipel..... Comme tout change !... Adieu... camarades ! adieu, mes vieux compagnons de voyage !... Ne croyez pas que ça

ne me fasse rien de vous quitter... Quand on a vécu deux ans sur le même navire, au milieu des dangers de la mer... on ne se sépare pas sans que le cœur souffre.... Vous, capitaine.... qui vous êtes montré si dévoué pour notre ami, qui lui avez fait sa fortune... J'ai pour vous une estime que j'emporte avec moi... et dont jaurais voulu vous donner des preuves... Camarades, vous avec qui j'ai ri et tremblé... dont j'ai partagé les plaisirs, les fatigues... recevez mes adieux.., pensez à moi... pendant le temps qui vous reste à naviguer avant d'atteindre le Havre... et... si le souvenir du cabotin ne vous est pas importun, répétez, pendant les soirées des Tropiques..., quelques-unes des histoires qu'il vous racontait au cercle du gaillard d'arrière et qui vous amusaient tant.

Le mourant s'arrêta ; il était épuisé, sa figure se gonflait, le sang sortait de sa bouche par bulles noires.

— Je suis heureux, reprit-il d'un ton presque inintelligible, de mourir en regardant le ciel. Il s'ouvre devant mes yeux... et j'y vois des choses!... ah! si belles... si belles!... que maintenant... j'éprouve un secret plaisir... Que cet horizon infini... est admirable... quand on le regarde à la porte du tombeau... Donne-moi encore ta main, Ficel!... vite!... là!... adieu!...

Le comédien laissa retomber lourdement sa tête en arrière, exhala un dernier soupir et resta sans mouvement.

Il était mort.

— Mille millions de... balbutia le maître tonnelier, faut-il voir *appareiller* comme ça un brave garçon !.....

Quand le corps se glaça, le chirurgien le couvrit et le fit descendre dans l'entre-pont; on le déposa sur un autel improvisé avec deux planches posées sur des tonneaux ; on alluma deux lampes à sa tête, une à ses pieds, et chacun le veilla à tour de rôle.

Au bout de trente-six heures, temps réglementaire pour procéder à l'inhumation, le capitaine commanda les apprêts de la dernière cérémonie.

Deux hommes remontèrent sur le pont le corps de Thomas.

Il était en décomposition.

On l'ensevelit dans une toile à voile sur laquelle on dessina une croix; on lui mit aux pieds un sac rempli de sable, du poids de cent livres, et le maître tonnelier, aidé du maître charpentier, le déposa sur le grand panneau.

Tout l'équipage était là, tête découverte, Ficel, plus pâle que la veille.

Les matelots gardaient un silence solennel.

Atterrés devant ce cadavre, quelques-uns pensaient :

« Demain, ce sera peut-être mon tour. »

Lussan commanda de mettre en panne, le pavillon en berne, le grand hunier masqué.

Il tenait un livre de messe.

Le navire s'arrêta.

On ouvrit le sabord de tribord et l'on y introduisit une planche qui descendit à fleur d'eau.

Cela terminé, le capitaine récita, d'une voix émue, la prière des morts; puis deux matelots portèrent le corps contre le sabord et le firent glisser sur la planche.

Un léger bruit troubla le silence général; le flot s'entr'ouvrit, tourbillonna, et le sac funèbre disparut, au fond de la mer.

— Mon pauvre ami! murmura Ficel en pleurant.

Une partie de l'équipage s'était portée contre le plat-bord de tribord, l'autre était restée immobile devant la place que le cadavre avait laissée vide sur le panneau.

Le trois-mâts demeura une heure en panne.

Lussan inscrivit la latitude sous laquelle on avait jeté le comédien, fit relever les voiles, et la *Bartavelle* reprit sa marche vers les Sandwich.

XXI

DES SANDWICH AU HAVRE

Un vide. — Dernière relâche. — Adieu à l'archipel Hawaïen. — Un fragment du journal de bord. — Les côtes de France. — Dans la Manche. — Une erreur déplorable. — Tempête. — Une panique. — Rencontre d'une barque de pêche. — Un pilote. — A l'entrée du port de Boulogne. — Un nouveau danger. — En mer une fois encore. — Le Havre.

La mort de Thomas laissa un grand vide dans l'équipage. Il sembla au sculpteur que ce malheur n'était que le prélude de ceux qui l'attendaient à son retour et, autant, précédemment, il avait désiré recevoir des nouvelles de Cécile, autant il appréhendait désormais d'êtreéclairé à ce sujet.

Au reste, depuis la perte du comédien, tout le monde était triste sur le trois-mâts ; on eût dit que l'espoir et la gaieté avaient suivi le joyeux baladin.

Cependant la *Bartavelle* continuait sa route sans accident, sans faiblir sous son pesant fardeau. Le

27 octobre, elle était par le 35° 20' de latitude nord et le 162° de longitude ouest, et le 2 novembre à midi, elle entrait dans le port d'Honoloulou, remorquée par une cinquantaine de Kanaks.

Depuis son départ, et en dernier lieu pendant les tempêtes de la mer d'Okhotsk, elle avait subi des avaries qu'il fallait réparer ; en conséquence, Lussan décida qu'on resterait un mois à Oahu.

Cette fois, comme la pêche était finie, les deux bordées descendirent à terre en même temps.

Le roi était depuis un mois à son palais d'Hawaï; mais de nombreux bâtiments encombraient la rade; les marins emplissaient les cabarets, et les distractions comptaient deux éléments de plus :

Une troupe d'acrobates américains avait établi un cirque sur la plage, et une compagnie dramatique anglaise, venant de San-Francisco, donnait concurremment, dans un théâtre en planches semblable à nos baraques foraines, des représentations où elle jouait le répertoire de Shakespeare, de Wicherley, de Goldsmith, de Shéridan, etc.

— Voilà ce que rêvait ce pauvre Thomas, pensa Ficel.

Entraînés par le tourbillon, les matelots de la *Bartavelle* reprirent, le lendemain de leur arrivée à Honoloulou, leur vie de bombance ; seuls, Lussan et le sculpteur cherchèrent des distractions moins énervantes.

Ficel continuait à soupirer; son capitaine avait beau lui répéter : « Caraos! tout marche pour le mieux; tu es riche; dans quelques jours nous repartons pour le Havre; le père Demanchot t'ouvre ses bras; tu épouses sa fille; que te faut-il de plus? » Son cœur et son cerveau n'en *torchaient* pas moins de la toile à faire fumer la barbe du diable.

Il y a des appréhensions tenaces qui sont comme des secondes vues.

Le jour fixé pour le retour définitif arriva.

Le trois-mâts réparé, pouvait défier la tempête; l'équipage se rendit à bord, et le 3 décembre, dit adieu aux Sandwich, hissant le *grand foc* et répétant :

Le baleinier se ravitaille,
Hale! Lahou!
Et fait ripaille
Dans la ville d'Honoloulou!

Une marée favorable, une bonne brise de terre poussèrent le navire au large.

Nous extrairons de nouveau des notes de son journal de bord.

« Le 15 décembre, passé l'équateur par le 161° de longitude.

« Le 25, aperçu l'archipel de la Société. Le lendemain, passé le tropique du Capricorne.

« Le 20 janvier 1824, doublé le cap Horn.

« Le 28 février, repassé l'équateur par le 21° de longitude ouest.

« Le 10 mars, doublé le tropique du Cancer.

« Le 11, échangé nos couleurs avec un bâtiment américain.

« Le 18, passé entre les îles Açores.

« Le 2 avril, au matin, une goëlette en vue au vent, à nous.

« C'était la *Champenoise*, de Saint-Malo, qui venait de faire la pêche aux phoques. Elle avait neuf cents barils d'huile après vingt mois de voyage. Nous la convoyâmes pendant plusieurs jours, puis nous la laissâmes derrière nous.

« Le 9, vents de S.-S-.O.

« Le 10, calme plat.

« Le 19, une forte brise du sud-sud-ouest nous repousse en avant. »

Alors on devait se trouver en face des côtes de France.

La France! C'était beaucoup pour les matelots; mais pour le sculpteur c'était tout; car il n'allait pas seulement revoir son pays, sa ville natale, ces mille choses qui rendent la jeunesse au cœur : une vieille rue tortueuse, une église, une maison vermoulue, une boutique, une enseigne.... Il allait revoir Cécile!

Cécile!...

Quel monde dans ce petit nom!

Ficel regardait à l'avant s'il ne découvrirait pas la terre tant désirée, quand Lussan lui frappa sur l'épaule.

— Hé bien?... lui demanda-t-il, souriant et désignant de la tête l'horizon.

— Nous approchons, n'est-ce pas, capitaine?

— Nous approchons tellement que demain nous entrerons au Havre avec la marée.

— Demain!...

— Je crois que cela te fait peur.

— Non.

— A la bonne heure! car voici le moment ou jamais de chanter : vive la joie!

— Si elle m'attendait sur la jetée, j'en mourrais, dit Ficel très-pâle.

— Alors qu'elle reste dans son hôtel, caraos! repartit Lussan d'un ton moitié sérieux, moitié comique; nous avons besoin de vivre, notre sac étant plein d'un bonheur qui demande la clé des champs!

— Capitaine?... interrompit le second, regardez donc le feu sur lequel nous courons; il me semble que ce n'est pas la Hêve.

— Non, répliqua Lussan, après un instant d'examen.

La *Bartavelle* filait grand largue; il pouvait être huit heures du soir; tout à coup on aperçut la terre de part et d'autre.

— Parbleu! fit le capitaine au long cours qui

s'était engagé comme novice et remplissait les fonctions de sous-lieutenant depuis la mort de Gognère, nous avons fait une erreur d'un degré, en échangeant notre latitude avec la goëlette *la Champenoise;* nous sommes en travers des feux d'Etaples, entre Dieppe et Boulogne ; le Havre est derrière nous.

— Comment ! nous aurions doublé le port sans nous en apercevoir ?

— C'est comme je vous le dis.

Pour comble de déveine, le temps se gâtait !

Lussan se rendit compte de la position en quelques secondes, donna l'ordre de loffer au plus près du vent, fit hisser au mât de misaine le pavillon de pilote, et à la corne de la brigantine les couleurs nationales.

— Mille sabords ! jurait-il en veillant à la manœuvre, je pouvais entrer directement au Havre, et voilà que je m'amuse à étaler le courant, ni plus ni moins qu'un marsouin poussé par un révolin ! Comment remettre le cap au vent de ma bouée avec cette brise carabinée ?

— Carabinée !... hasarda le maître tonnelier, il vente la *peau du diable !*

— Caraos ! j'ai envie de me casser la boussole contre le plat-bord pour m'apprendre à bouliner à l'avenir, poursuivit Lussan avec une colère mêlée de désespoir.

La nuit du 20 au 21 fut mauvaise ; tout le monde dut rester sur le pont pour diminuer de toile.

Le 22, à minuit, le grand hunier, brusquement défoncé, ne put être rétabli qu'après un travail inouï.

Le matin, à cinq heures, une bourrasque enleva le perroquet de fougue.

Une brume épaisse couvrait l'horizon, la pluie tombait par intervalles, le navire courait des bordées de deux heures ; chaque fois qu'il virait de bord le sable montait à la surface de l'eau et des lames de fond sautaient à l'avant.

La position devenait périlleuse.

Le 23, à six heures du soir, le vent tomba et fit place à une légère brise qui permit de rétablir la voilure.

A neuf heures, on aperçut de nouveau les feux d'Etaples.

Au lieu d'avoir gagné dans le vent, on se trouvait à la même place que le 20, et la marée montante drossait de plus en plus le navire contre terre.

A dix heures, on vira de bord ; la *Bartavelle* remuait le sable !

A dix et demie, le vent fraîchissant, il fallut diminuer de toile ; l'équipage resta trois heures après la vergue du petit hunier pour prendre des ris, sans pouvoir y réussir.

A une heure du matin, la grand'voile se déchira.

Comme on n'en possédait pas d'autre, on la serra.

A deux heures, une panique envahit l'équipage : un bateau à vapeur courant vent arrière allait couler le navire, dont les feux étaient éteints, si Ficel n'eût saisi rapidement, dans la cuisine, un tison enflammé qu'il promena le long du bord.

Le paquebot vit le signal à temps, loffa et passa range le beaupré.

Une minute plus tard, la *Bartavelle* était coupée en deux!

Cet incident avait un caractère fantastique pour nos matelots qui connaissaient bien la navigation par la vapeur, puisque les Américains depuis 1807, et les Anglais depuis 1812, mettaient en pratique la belle invention de Robert Fulton, mais ils n'étaient pas accoutumés à rencontrer des steamers sur leur route.

Le navire soufré de Satan détruit par saint Elme, passant devant eux, ne les aurait pas plus impressionnés que ce bateau lançant du feu, de la fumée et marchant à l'aide de deux grandes roues qui tournaient avec fracas.

C'était simplement un des premiers vapeurs qui firent le service entre Douvres et Boulogne.

Lussan ne savait où donner de la tête.

Après un voyage laborieux, après avoir fait plus de quinze mille lieues en trois ans, après avoir essuyé les tempêtes des deux pôles, venir périr dans la Manche, en face du Havre, au moment de rentrer au port, c'était horrible.

Comment rendre les angoisses d'un pareil moment, l'anxiété avec laquelle les minutes sont comptées, les battements de cœur avec lesquels on attend le calme, la délivrance qui n'arrivent pas ?

Chaque coup de vent emporte avec lui l'espérance ou ramène l'espoir ; chaque coup de tangage entr'ouvre l'abîme, qui a dévoré tant de victimes, qui a englouti tant de trésors !

— Allons, se dit Ficel au plus fort de la tourmente, ce n'était pas la peine d'appréhender mon retour. Après tout, mourir pour mourir, j'aime mieux être emporté par ces vagues que de retrouver Cécile mariée... J'aurais pourtant voulu la revoir !

Le 24 au matin, on signala sous le vent un bateau de pêcheur.

Lussan donna l'ordre de laisser arriver et fit mettre le pavillon en berne.

— Ohé ! ohé ! ohé ! du pêcheur, où sommes-nous ? cria-t-il à ce dernier, quand il se trouva à portée de la voix.

— Devant Boulogne, repartit le patron.

— Voulez-vous me prêter un de vos hommes pour me conduire au Havre?

Sur la réponse affirmative du patron, Lussan fit amener une pirogue pour prendre le pilote demandé.

Mais le vent était si violent, la mer si grosse, que l'embarcation s'avaria contre le bâtiment.

Les hommes qui la montaient eurent heureusement le temps de s'accrocher aux haubans.

Toutefois, pendant un moment d'accalmie, les pêcheurs s'approchèrent de la *Bartavelle*, et l'un d'eux parvint à sauter à bord.

Il fit aussitôt mettre en panne jusqu'à l'heure de la marée, car il était impossible, suivant lui, de gagner le Havre avec ce vent, ni même de courir près des côtes où il y avait un banc de sable sur lequel un trois-mâts hollandais s'était perdu la nuit précédente.

A onze heures, on orienta vent arrière sur Boulogne, dont on aperçut la jetée à midi; à trois heures, la *Bartavelle* était de bout sur les vases de l'entrée de ce port.

Elle venait d'échapper à un grand danger; mais tout n'était pas fini.

Boulogne ne pouvait recevoir, à marée basse, les bâtiments d'un fort tirant d'eau; le trois-mâts se trouvait en travers de la passe, et la marée montante menaçait de le briser sur l'estacade si le vent ne diminuait.

L'important était de prévenir cette catastrophe. L'équipage y travailla avec ardeur, et quand le flot revint, la *Bartavelle* était en état de le recevoir.

Pendant ses quelques heures le vent avait changé ; il poussa le navire au large.

Lussan, n'ayant pas eu le temps de descendre à terre, avait écrit deux mots à ses armateurs pour leur annoncer son arrivée, et leur apprendre le fâcheux contre-temps dont il était victime.

Le 25, le baleinier filait dans la Manche, conduit par un pilote.

Il louvoya jusqu'au 27, contrarié par les vents et la hauteur exceptionnelle de la mer ; le 28, un calme plat suivi d'une brume épaisse, le mit en panne.

— Caraos ! sacra Lussan désespéré, nous ne sortirons donc jamais de là ! Ah ! canaglia de goëlette ; sans elle nous serions déjà en lieu sûr. Mon point était bon, qu'avais-je besoin de le changer !

L'équipage n'était guère moins consterné que son capitaine, et se demandait s'il parviendrait à rentrer la cargaison au port, lorsque, le 30, le vent du nord-est reprit un peu.

— Nous arrivons ! exclama enfin le pilote vers minuit, en désignant les feux de la Hêve, situés à six milles du Havre.

Les matelots se portèrent en masse contre le plat-bord pour vérifier le fait.

— Ohé ! ohé ! ohé ! ohé ! nous arrivons, braillèrent-ils avec une joie bruyante, s'embrassant les uns les autres, trépignant et chantant sur le pont.

— Ne vous réjouissez pas d'avance, fit Lussan, qui, lui aussi, tremblait d'espoir, nous n'y sommes pas encore, vous nous porteriez malheur.

— Il n'y a plus de danger, dit le pilote ; demain, à la marée, nous entrerons au Havre, je vous en donne ma parole.

— Bien vrai ? hasarda Ficel.

— Aussi vrai que je suis là !

— Ah ! mon ami !... exclama le sculpteur en pressant les mains du capitaine.

— Hé bien, caraos ! est-ce que tu vas tomber en pagaye?

— Non, répondit Ficel en se redressant, je serai fort, quoiqu'il advienne.

— Cela te sera d'autant plus facile, qu'il n'arrivera que du bonheur.

Ainsi que l'avait annoncé le pilote, le trois-mâts était sur rade quand le jour parut, et le matin, il entra au Havre, moins léger qu'au départ; mais plus mâle, plus fier, montrant orgueilleusement ses flancs blessés, et portant comme un héros, ainsi que le jour où il avait pris la mer :

le pavillon français à la canne de sa brigantine, le pavillon américain à son mât de misaine, le pavillon de l'armateur à son mât d'artimon, et le nom triomphant de la *Bartavelle* sur une oriflamme rouge à la pomme de son grand mât, comme une aigrette victorieuse.

Le beau navire avait quitté le Havre le 4 septembre 1821; il y rentrait le 1er mai 1824, portant un riche chargement d'huile et de fanons!

Son voyage avait duré près de trois ans!

XXII

AU HAVRE

Rentrée au port. — Elle n'y est pas. — Les armateurs et Lussan. — Ficel s'échappe du trois-mâts. — Devant l'hôtel du potier. — Marion. — Ce qui s'était passé au Havre pendant l'absence du sculpteur.

Le trois-mâts était signalé au sémaphore depuis la veille; aussi la jetée regorgeait-elle de curieux qui le saluèrent de bravos enthousiastes lorsque, à la faveur de la marée, il rentra dans le port.

C'est qu'en 1824, au Havre, le retour d'un baleinier avait une véritable importance, surtout quand ce baleinier jaugeait six cents tonneaux, comme la *Bartavelle*.

Ficel, collé à bâbord, derrière son ami, examinait avec anxiété la foule assemblée sur la jetée et sur les quais, tandis que les hâleurs, favorisés par le flot, amenaient le navire dans l'avant-port.

Seule, une personne manquait parmi tout ce monde.

— Elle n'y est pas! dit le sculpteur d'une voix altérée.

La *Bartavelle* pénétra dans le bassin du Roi, où elle devait demeurer.

— Espère donc, caraos! fit Lussan, que la joie grisait un peu; tu veux toujours aller plus vite que le vent. Laisse au moins tomber les ancres, et si ta goëlette ne se présente pas quand nous mettrons le pied sur le quai, hé bien! nous irons la chercher à son hôtel; ça n'est pas si loin. Au surplus, elle est peut-être dans la foule, cette fille.

— Non, elle n'y est pas.

— Bah!

— Mon cœur me l'aurait dit à défaut de mes yeux.

— Ces diables d'amoureux, grommela Lussan avec un sourire.

Le trois-mâts touchait à l'endroit où il devait être amarré; les curieux encombraient le quai Videcoq pour assister au débarquement de l'équipage; les armateurs attendaient que le pont-volant fût jeté pour serrer la main de leur commandant.

La *Bartavelle* s'assit solidement sur ses ancres; des câbles, des chaînes l'assujettirent aux ca-

nons de fonte scellés dans les dalles du quai, et les matelots descendirent à terre.

Des ouvriers les remplacèrent pour garder la cargaison.

M. Justin Gony, l'armateur et ses associés, se firent rendre compte, en quelques mots, du voyage, jaugèrent rapidement le chargement, témoignèrent leur satisfaction à Lussan, et le laissèrent, en prenant rendez-vous pour le soir, à sept heures, pour le banquet traditionnel du retour.

Pendant ce temps, Ficel, se précipitant sur le quai, franchissait le court espace qui sépare le bassin du Roi de la rue de Paris, en passant par la rue des Drapiers, et arrivait comme une bombe devant l'hôtel du potier.

Il s'appuya d'une main contre la grille et ferma les yeux pour se donner du courage.

Son cœur battait à lui rompre la poitrine!

Il releva la tête et porta ses regards devant lui.

La maison était hermétiquement fermée; elle semblait déserte.

« C'est étrange! » murmura-t-il en pâlissant. Puis, reprenant courage : « Bah! ils doivent être à la campagne; nous sommes en mai. »

Mais, en examinant plus attentivement l'hôtel, il vit, de chaque côté du perron, des affiches jaunes collées sur le mur, affiches sur lesquelles on lisait en gros caractères :

VENTE PAR AUTORITÉ DE JUSTICE

« Quel malheur est arrivé ici ! » dit-il d'une voix altérée.

Et saisissant la chaîne de la sonnette, il la tira si fort, qu'elle lui resta dans la main.

Les voisins mirent le nez à leurs fenêtres ou sortirent de leurs boutiques ; quant à l'hôtel, il resta plongé dans le même silence.

A cet instant une bonne pimpante, chargée d'un panier de fruits, s'arrêta devant le jeune homme.

— Sainte Vierge, s'écria-t-elle après l'avoir regardé, je ne me trompe pas : c'est M. Beauficel !

Le sculpteur tressaillit.

— C'est vous, Marion? fit-il en reconnaissant la femme de chambre de Cécile ; apprenez-moi, je vous en prie, ce que fait votre maîtresse et pour quoi sa maison est fermée?

— Ma maîtresse, quelle maîtresse?

— Mademoiselle Demanchot, je pense.

— Oh ! il y a beau jour que je ne suis plus à son service.

— Comment cela ?

— Vous ne savez donc rien ?

— Rien. J'arrive à l'instant.

— Je vous croyais ici depuis plusieurs jours; on avait signalé votre navire mercredi dernier

— Nous avons dépassé le Havre involontairement et ne sommes rentrés qu'aujourd'hui. Instruisez-moi, je vous en conjure.

— Vous êtes donc toujours aussi amoureux? repartit la soubrette en riant. C'est joli la constance ; ah! si cela servait!...

— Que voulez-vous dire?

— Je vais tout vous conter, continua Marion, posant son panier; mais asseyez-vous, vous parraissez malade.

— Non, non, parlez.

Ficel et la domestique avaient traversé la rue ; ils se rangèrent dans l'encoignure d'une de ces vieilles maisons bourgeoises où les propriétaires avaient le bon esprit de faire mettre des bancs pour soulager les piétons fatigués, et causèrent.

Les femmes sont bavardes, on le prétend, avec raison sans doute ; mais que dire des soubrettes?....

Marion brûlait de parler, elle commença ainsi :

— Le soir de votre départ, mademoiselle fut maussade, colère ; je remarquai le lendemain qu'elle avait pleuré et que vos deux lettres se trouvaient toutes grandes ouvertes sur sa toilette, preuve que vous n'étiez pas étranger à ce changement d'humeur. Durant quinze jours, elle alla se promener sur la jetée, consulta la météorologie, regarda la mer, rechercha dans

le journal les nouvelles maritimes. Quant à son père, il vous avait oublié. L'hiver arriva, et avec lui les bals, les spectacles, les concerts, les soirées. Mademoiselle reprit son existence ordinaire, et comme votre nom ne fut jamais prononcé dans l'hôtel, monsieur ne put soupçonner que sa fille pensât à vous. Cependant je la vis un jour pâlir en lisant dans les journaux la nouvelle, démentie peu après, de la perte d'un baleinier du Havre au passage du cap Horn. M. Demanchot se lança dans des spéculations à l'aide desquelles il tripla sa fortune ; dès qu'il se vit deux fois millionnaire, la marotte des titres lui repassa par la tête, et il rêva de marier sa fille au fils d'un vieux marquis de Carabas tout bouffi de ses aïeux, de ses quartiers, des châteaux de ses pères, un vrai galimathias, et jamais de ses écus, dont il eût été fort empêché de montrer la queue d'un. Mademoiselle refusa, pleura, se révolta; monsieur tint bon. L'on signa le contrat à ces conditions, imposées par le père du futur : cinq cent mille livres de dot, les trousseaux des deux époux et une rente viagère de six mille livres au vieux marquis. C'était gentil, comme vous le voyez : aussi le beau-père pressait-il la cérémonie quand M. Demanchot perdit d'un seul coup sept cent mille livres dans je ne sais quelle spéculation. Alors le marquis et son fils lui signifièrent qu'il eût

à leur verser immédiatement la dot, le capital de la rente promise au vieux, et cinquante mille livres pour les trousseaux. M. Demanchot demanda à réfléchir, promit de regagner sa perte par une combinaison hardie, et recula le jour du mariage. Mais lorsque la mauvaise chance s'abat sur une maison, elle ne la quitte pas avant de l'avoir ruinée de fond en comble. A peine une semaine s'était-elle écoulée que M. Demanchot perdait le reste de sa fortune, et que sa fabrique brûlait à Ingouville. Vous dire le bruit que cela fit dans la ville est impossible. Monsieur tomba malade; pendant un mois on le crut à l'article de la mort, et mademoiselle... Ce n'est pas tout. Les marquis se prétendirent volés, et leurs obligations en main, intentèrent un procès qu'ils gagnèrent bel et bien. M. Demanchot, incapable de se bouger, s'étant laissé condamner par défaut, de telle façon qu'un jour on vint saisir. Mademoiselle eut peur des hommes noirs, elle se sauva avec son père, presque tombé en enfance, dans un logement garni.... et je cherchai une autre place. Voilà.

Ficel avait écouté le récit de la domestique avec un intérêt qu'on devine.

— Où est-elle maintenant? demanda-t-il brusquement quand la bonne eut fini.

— Ah, dame! la chère demoiselle ne fait pas

brillante figure. Dans les petites villes, comme dans les grandes, la pauvreté est une mauvaise chose, voyez-vous ! Dès qu'on l'a sue ruinée, les portes se sont fermées devant elle, si bien qu'elle s'est réfugiée, dans une maison de la rue Beauverger, chez une femme qui loue des chambres meublées.

— Bien, Marion ; je suis heureux de vous avoir rencontrée ; tenez, voici pour le temps que je vous ai fait perdre. Adieu, nous nous reverrons.

Et le sculpteur, glissant un écu dans la main de la soubrette, se dirigea du côté de la rue indiquée, tandis que Marion faisant miroiter la pièce d'argent, tout en regardant s'éloigner le jeune homme, disait en reprenant son panier de fruits :

— C'est égal, ce Beauficel est tout de même un brave garçon ; il a la main donnante comme un grand seigneur, et je ne serais pas surprise que mademoiselle se trouvât bien de son retour.

XXIII

CHEZ CÉCILE

Mlle Demanchot, s. v. p. ? — Sur le palier. — Un coup de théâtre. — Ficel et Cécile. — Confidences réciproques. — La fortune offerte et refusée. — Cécile vaincue. — Le potier endormi. — La mère Pistoie.

Un secret instinct poussa Ficel vers la maison qu'il avait habitée.

Arrivé devant la porte, il pénétra dans la vieille allée noire qu'il enfilait joyeusement jadis pour gagner sa mansarde, et dit à une bonne femme qu'il rencontra :

— Mademoiselle Demanchot ne demeure-t-elle pas ici ?

— Pardonnez-moi, elle occupe avec son père un des logements de la mère Pistoie, au deuxième, la porte à gauche.

— Merci, fit-il. Et il gravit quatre à quatre l'escalier.

La mère Pistoie, la principale locataire de la maison, louait autrefois à Ficel.

Trop impatient pour subir son bavardage, celui-ci n'eut garde de se présenter d'abord chez elle; dès qu'il se trouva sur le palier, prenant son courage à deux mains, il frappa à gauche trois petits coups secs et attendit.

La sueur perlait sur son front

Qu'allait-il voir?

Comment allait-il être reçu?

A peine ces réflexions avaient-elles traversé son esprit, que la porte roula sur ses gonds et que Cécile parut.

Il est des émotions si rapides, si vives, que la plume ne saurait les rendre.

La jeune fille jeta un cri d'effroi, ses yeux se fermèrent; elle serait tombée si le sculpteur ne se fût élancé pour la soutenir.

A ce moment, la mère Pistoie sortit pour savoir qui frappait chez sa voisine.

Ficel, sentant le danger, ferma la porte au nez de la curieuse et déposa Cécile sur une chaise de paille.

Haletant, inquiet, le chapeau à la main, un genou en terre, il attendit avec une religieuse adoration.

On eût dit un pêcheur breton devant une statue de la Vierge.

Cécile revint à elle.

— C'est vous... murmura-t-elle.

— Oui, mademoiselle, c'est moi. Pardon, pardon, de vous avoir causé cette peur; mais j'étais si heureux de vous revoir, que je n'ai pas eu le courage d'attendre, et sitôt mon navire amarré dans le bassin du Roi, je suis accouru.

— Ma position est bien changée, n'est-ce pas?

— Mademoiselle... balbutia le sculpteur tandis que Cécile pleurait.

Il se fit un silence.

Ficel se leva avec embarras, le cœur serré.

Cécile était une belle personne dans toute l'acception du mot. Les mutineries de l'enfant avaient fait place chez elle à la sage réserve de la femme, à cette grâce franche qui commande le respect. En la voyant au milieu de ces vieux meubles dépareillés, de cette chambre d'hôtel garni, Ficel se reporta involontairement aux salons dorés de la demeure de la rue de Paris, et il pensa : « Comme elle doit souffrir ! »

De son côté, la jeune fille trouvait le sculpteur plus grand, plus fort, plus convenable ; elle préférait sa figure bronzée par le hale; elle estimait que son costume de marin lui donnait un air plus avantageux que celui qu'il avait au départ.

Après quelques secondes, elle essaya de sourire et tendit la main au jeune homme.

Celui-ci pressa respectueusement cette main, et demeura timide, indécis.

Cette situation, qu'il avait crue d'abord à son avantage, le décontenançait.

Il lui semblait même qu'il eût été plus à son aise pour parler dans l'hôtel aristocratique de la rue de Paris.

— Vous ne supposiez pas me trouver ici ? reprit la jeune fille après un moment.

— Mademoiselle, si quelque chose peut adoucir pour moi le chagrin de vous voir dans la peine, c'est de pouvoir vous être utile.

— Vous ignorez donc...

— J'ai tout appris. Je ne me flatte pas de vous rendre ce que vous avez perdu ; toutefois j'espère, avec ma fortune, vous assurer une existence tranquille.

— Votre fortune ?...

— Oui, mademoiselle. Rappelez-vous vos paroles : « Partez, travaillez, espérez. » Je suis parti avec l'espoir, j'ai travaillé, et, grâce à l'amitié, au concours de mon excellent capitaine, je suis devenu riche !

Ficel raconta sommairement ses opérations commerciales, son voyage, sans oublier le testament de Thomas, et termina par ces mots : « En

entrant ce matin dans le port, mon ami m'a dit : « Si la vente des marchandises est bonne, tu seras possesseur de cent mille livres! »

— Cent mille livres!

— Oui, mademoiselle; cet argent est à vous. C'est pour vous mériter que je l'ai gagné; il n'aura pas d'autre possesseur.

— Monsieur Beauficel, je suis heureuse de ce que vous me dites; mais je ne veux pas, je ne dois pas accepter votre généreux sacrifice.

— Vous ne voulez pas, vous ne devez pas... Pourquoi?

— Parce que ce serait une action indigne.

— Mademoiselle, répliqua simplement Ficel, je n'appartiens pas, comme vous, à un monde noble, riche, savant; ma vie s'est écoulée à l'aventure, avec les ouvriers, les portefaix, les marins; mais il y a de braves gens parmi eux; on y connaît le bien et le mal, le juste et l'injuste, et je crois que si ma proposition était indigne de vous, je me serais tué plutôt que de vous la faire.

L'attitude honnête du sculpteur embarrassa Cécile; néanmoins, elle reprit résolument, quoiqu'avec douceur :

— Ne parlons plus de cela!

Ficel, tourna son chapeau ciré entre ses doigts, puis hasarda, d'un ton qui eût provo-

qué le rire de la jeune fille en toute autre circonstance :

— Alors, qu'est-ce que je vais faire de tout cet argent ?

— Vous allez vous créer une position ; c'est bien que Dieu vous ait récompensé comme vous le méritez.

— Mademoiselle, insista le sculpteur, si je comprends la délicatesse de vos scrupules, je sais également que vous êtes seule pour soutenir un père vieux et malade; je sais que vos faibles ressources s'épuisent, et j'ai peur que la misère ne vienne frapper à votre porte. La misère, que feriez-vous en face d'elle ?

— Je me tuerais ! s'écria Cécile en blémissant.

— Vous vous tueriez ! Voilà ce que je disais ; et vous vous rappelez combien vous me fîtes honte en dirigeant mes forces, mon espoir, vers un but élevé ! Je n'ai eu jusqu'à ce jour qu'une ambition : vous; je ne peux imaginer qu'il existe au monde un être pour lequel j'aurais la millième partie de l'affection que je vous ai vouée ; vous pouvez ne pas m'aimer ; mais je vous aime tant, moi, que refuser le prix de mes fatigues serait commettre une cruauté. Si vous saviez combien votre image est restée présente à ma pensée, pendant les longues heures de la navigation. Je vous en prie à

mains jointes, acceptez ma fortune. Vous resterez libre de me refuser pour mari ; jamais je ne vous importunerai de mon amour ; la joie d'avoir contribué à vous rendre la tranquillité sera pour moi d'un prix assez grand pour imposer silence à mon cœur.

Ficel n'avait pas besoin de plaider longtemps sa cause sur ce ton pour la gagner. Cécile se sentit vaincue ; elle dégagea son visage, moitié souriant, moitié pleurant, tendit ses mains au sculpteur, et dit d'une voix entrecoupée : « Vous êtes un brave garçon ! »

Ficel se précipita sur les jolis doigts qu'on lui tendait, les couvrit d'ardents baisers, et s'écria, fou de bonheur :

— Je vais chercher la somme !

— Pas encore, fit Cécile ; votre or serait mal placé dans mes mains inhabiles ; quand je vous le demanderai, poursuivit-elle en rougissant, ce sera à un titre plus digne de votre confiance et de votre générosité.

Ficel croyait rêver !

Il riait et pleurait tout à la fois.

Il voulait sauter au cou de Cécile, et il n'osait ; il ne savait que pleurer !

La fille du potier ne vit pas seulement ce désordre avec joie ; elle le vit avec fièreté, et elle eut raison.

— J'étais seule pour lutter contre le malheur, dit-elle; maintenant, nous serons deux.

— Et nous triompherons, mademoiselle, affirma Ficel ; j'ai de bons bras, et je le jure, le diable ne mettra plus les pieds sur le seuil de votre demeure, tant que j'en serai le gardien.

A cet instant, on entendit tousser dans la chambre voisine.

— Chut ! fit Cécile entr'ouvrant avec précaution la porte de cette seconde pièce ; c'est mon père qui s'éveille ; il est inutile qu'il vous voie aujourd'hui.

La jeune fille s'avança de deux pas, puis s'arrêta : le potier s'était rendormi.

Enfoui dans un grand fauteuil, Demanchot n'avait plus cette face colorée, ce triple menton, cette bedaine rebondissante sur laquelle s'étalaient si complaisamment jadis ses breloques et son gilet brodé : ses joues étaient pendantes, ses yeux rouges; il avait vieilli de trente ans !

Le foulard qui lui enveloppait la tête s'étant dérangé, sa perruque tombait sur son oreille et Ficel eut de la peine à reconnaître *le fermier général* qui l'avait chassé trois ans auparavant.

— Comme tout change, pensa-t-il; ce que c'est que de nous !

Eternelle phrase qu'on répète devant les jeu-

nes devenus vieux, devant ceux qu'on a connus, aimés, quand ils sont couchés dans la bière, devant ce qui a été beau, élégant, orgueilleux, devant ce qui a été fêté, acclamé. Eternelle condamnation qui revient sur les lèvres devant les monuments de la prétendue puissance des hommes : cirques romains, temples grecs, égyptiens, manoirs féodaux tombant en ruines, en poussière : « comme tout change ! ce que c'est que de nous ! »

— Il s'est endormi ; laissons-le, dit tout bas Cécile refermant la porte.

— Mademoiselle, reprit le sculpteur, puisque vous venez de me donner l'autorisation de veiller sur votre bonheur, permettez-moi de vous demander, avec tout le respect que je vous dois, quelques détails indispensables sur l'état de vos affaires ?

— Tout ce qui s'est passé depuis trois mois chez nous est un rêve affreux pour moi, répondit la jeune fille ; je sais seulement que mon père est malade, que notre fortune est perdue, que notre maison est saisie.

— J'ai idée que vous avez été indignement volés, répliqua Ficel, et je vais m'en assurer de ce pas, si vous voulez bien m'accepter pour mandataire.

— Puis-je remettre mes intérêts à un cœur plus

loyal? repartit Cécile en tendant sa main avec une grâce charmante.

Le sculpteur tint un moment ces doigts roses sans oser les presser de ses lèvres, y déposa enfin un baiser timide, et sortit, reconduit par la jeune fille qui lui souriait avec tant de charme, qu'il pensa mourir de joie sur le palier.

Il descendit l'escalier et heurta, dans l'allée, la mère Pistoie qui, selon son habitude, attendait le visiteur au passage.

— Bonjour, mère Pistoie ! lui dit-il avec ce ton que possèdent seuls les gens heureux.

La principale locataire le regarda sans le reconnaître.

— C'est moi, Ficel, continua-t-il, car il n'avait pas le temps de s'amuser.

— Comment, c'est vous, mon cher enfant, exclama la bonne femme, rajustant ses lunettes et laissant tomber une prise de tabac sur son menton de galoche; d'où venez-vous, Seigneur Dieu?

— Du paradis! s'écria le sculpteur radieux.

— Du paradis ?

— Je vous raconterai cela plus tard ; avez-vous toujours ma mansarde?

— Oui, toujours ; je n'ai pu trouver à la louer depuis votre départ. Le malheur.....

— C'est bien, je la prends.

— Vous la prenez?

— Tenez, voici le denier à Dieu : allez vite y donner un coup de balai, tandis que je vais chercher ma literie.

Et Ficel, prenant son élan, se mit à courir comme un possédé dans la direction du quai Videcoq, laissant la mère Pistoie tout étourdie au milieu de l'allée de la vieille maison.

loyal? repartit Cécile en tendant sa main avec une grâce charmante.

Le sculpteur tint un moment ces doigts roses sans oser les presser de ses lèvres, y déposa enfin un baiser timide, et sortit, reconduit par la jeune fille qui lui souriait avec tant de charme, qu'il pensa mourir de joie sur le palier.

Il descendit l'escalier et heurta, dans l'allée, la mère Pistoie qui, selon son habitude, attendait le visiteur au passage.

— Bonjour, mère Pistoie ! lui dit-il avec ce ton que possèdent seuls les gens heureux.

La principale locataire le regarda sans le reconnaître.

— C'est moi, Ficel, continua-t-il, car il n'avait pas le temps de s'amuser.

— Comment, c'est vous, mon cher enfant, exclama la bonne femme, rajustant ses lunettes et laissant tomber une prise de tabac sur son menton de galoche; d'où venez-vous, Seigneur Dieu?

— Du paradis! s'écria le sculpteur radieux.

— Du paradis ?

— Je vous raconterai cela plus tard ; avez-vous toujours ma mansarde?

— Oui, toujours ; je n'ai pu trouver à la louer depuis votre départ. Le malheur.....

— C'est bien, je la prends.

— Vous la prenez?

— Tenez, voici le denier à Dieu : allez vite y donner un coup de balai, tandis que je vais chercher ma literie.

Et Ficel, prenant son élan, se mit à courir comme un possédé dans la direction du quai Videcoq, laissant la mère Pistoie tout étourdie au milieu de l'allée de la vieille maison.

— Ah ! je n'y suis plus.

— Je vais vous expliquer la chose ; mais remontons à bord, j'ai besoin de prendre ma literie.

— Pourquoi faire ?

— J'ai retrouvé ma chambre d'autrefois et je vais la meubler.

— Le diable m'élingue si je comprends un mot.....

Ficel conta son entrevue avec la domestique, puis avec Mlle Demanchet, et termina en disant qu'il fallait à tout prix empêcher la vente de l'hôtel.

— Caraos ! grommela Lussan [illegible], cette affaire me paraît fièrement embrouillée.

— Bah ! capitaine, vous avez tant d'esprit.

— Tu crois ?

— Et vous êtes si bon !

— Flatteur !

— Je suis sûr que vous ne me prouverez pas le contraire.

— On tâchera, pitioun : justement je t'attendais pour te conduire chez mon notaire, un brave homme à qui je viens de porter mon argent et le tien. Il est nécessaire que tu signes un acte authentique ; nous trouverons là les conseils dont nous avons besoin.

Les deux amis se dirigèrent v[illegible] du notaire, située rue de l'Arse

Le tabellion était un homme intègre, auquel on aurait pu confier sans crainte les trésors de toutes les banques de l'Europe.

Lussan et Ficel régularisèrent le depôt qu'ils lui firent de leurs fortunes et parlèrent du potier.

— Ma foi, dit le notaire, je vous avouerai que je n'ai rien compris à son histoire. Peut-être M. Demanchot s'est-il engagé imprudemment avec le marquis dont le fils devait anoblir sa maison; le bonhomme avait la manie des titres; je ne serais pas étonné que ces nobles ruinés l'aient entortillé de façon à le laisser Gros-Jean après le mariage. La procédure a été menée avec une vivacité et une sûreté qui dénotent une grande expérience; cependant, si Demanchot voulait, je crois qu'on pourrait encore mettre ordre à ses affaires.

— Hé! monsieur, dit Ficel, le pauvre homme est à moitié fou et de plus fort malade.

— C'est une excuse; mais sa fille aurait pu constituer un avoué.

— C'est donc possible?

— Assurément. Tenez, puisque vous vous intéressez à M. et à Mlle Demanchot, je vais vous adresser à Me Dubreuil, le meilleur homme de loi que je connaisse.

— Monsieur Biscornet, continua-t-il en appe-

[illegible]rc, qui griffonnait des actes

— Ah! je n'y suis plus.

— Je vais vous expliquer la chose; mais remontons à bord, j'ai besoin de prendre ma literie.

— Pourquoi faire?

— J'ai retrouvé ma chambre d'autrefois et je vais la meubler.

— Le diable m'élingue si je comprends un mot.....

Ficel conta son entrevue avec la domestique, puis avec Mlle Demanchot, et termina en disant qu'il fallait à tout prix empêcher la vente de l'hôtel.

— Caraos! grommela Lussan étourdi, cette affaire me paraît fièrement embrouillée.

— Bah! capitaine, vous avez tant d'esprit.

— Tu crois?

— Et vous êtes si bon!

— Flatteur!

— Je suis sûr que vous ne me prouverez pas le contraire.

— On tâchera, pitioun; justement je t'attendais pour te conduire chez mon notaire, un brave homme à qui je viens de porter mon argent et le tien. Il est nécessaire que tu signes un acte authentique; nous trouverons là les conseils dont nous avons besoin.

Les deux amis se dirigèrent vers la demeure du notaire, située rue de l'Arsenal.

Le tabellion était un homme intègre, auquel on aurait pu confier sans crainte les trésors de toutes les banques de l'Europe.

Lussan et Ficel régularisèrent le depôt qu'ils lui firent de leurs fortunes et parlèrent du potier.

— Ma foi, dit le notaire, je vous avouerai que je n'ai rien compris à son histoire. Peut-être M. Demanchot s'est-il engagé imprudemment avec le marquis dont le fils devait anoblir sa maison; le bonhomme avait la manie des titres; je ne serais pas étonné que ces nobles ruinés l'aient entortillé de façon à le laisser Gros-Jean après le mariage. La procédure a été menée avec une vivacité et une sûreté qui dénotent une grande expérience; cependant, si Demanchot voulait, je crois qu'on pourrait encore mettre ordre à ses affaires.

— Hé! monsieur, dit Ficel, le pauvre homme est à moitié fou et de plus fort malade.

— C'est une excuse; mais sa fille aurait pu constituer un avoué.

— C'est donc possible?

— Assurément. Tenez, puisque vous vous intéressez à M. et à Mlle Demanchot, je vais vous adresser à Me Dubreuil, le meilleur homme de loi que je connaisse.

— Monsieur Biscornet, continua-t-il en appelant son premier clerc, qui griffonnait des actes

dans une pièce voisine, conduisez ces messieurs, de ma part, chez Me Dubreuil.

Les deux amis remercièrent, saluèrent et sortirent avec le clerc.

Me Dubreuil demeurait au coin de la rue des Viviers et de la place François Ier.

C'était un fin Normand, ayant plaidé plus de causes en sa vie qu'il ne conservait de cheveux sur sa tête.

Jamais un juge n'avait pu le faire taire; la *furia* de son improvisation était telle que ses confrères évitaient de se mesurer avec lui.

Toutefois, malgré son amour pour la chicane, il choisissait de préférence les causes qui lui semblaient justes, quoiqu'il eût pu réaliser de gros bénéfices en suivant une ligne de conduite opposée.

Cet exemple est assez rare pour que nous lui accordions une mention.

Au bout de quelques minutes de marche, les trois hommes arrivèrent devant la maison de l'avoué.

Ils montèrent un escalier à vis, en bois, et trouvèrent à point nommé Me Dubreuil, petit homme sec, verbeux, d'une cinquantaine d'années tout de noir habillé, à la mode de 1810.

— Je vois ce que vous désirez, dit-il à Lussan et au sculpteur, dès que ceux-ci lui eurent exposé le but de leur visite. Ah! si j'avais eu à défendre ses intérêts, M. Demanchot n'en serait pas

réduit à cette extrémité. Ceux qui l'ont poursuivi sont des coquins. Il est temps de mettre ordre à ce pillage. Demain, la vente aurait lieu, le gâteau serait mangé, et vous le savez : quand un loup a volé un agneau, si vite qu'on le poursuive, on ne l'empêche pas de l'entamer. L'important est de ne point laisser enlever la proie; c'est mon système. J'aime mieux avoir à protéger un bien que d'avoir à l'arracher à d'illégitimes possesseurs. Au surplus, messieurs, il est inutile de causer davantage; il faut agir promptement si l'on veut réussir.

Me Dubreuil prit sa canne, son chapeau, sa serviette et sortit, suivi des deux amis, pour se rendre chez Mlle Demanchot.

Dix minutes après, tous trois étaient en présence de Cécile.

Ficel présenta Lussan.

La jeune fille remercia le capitaine avec une telle délicatesse de ce qu'il avait fait pour son ami, que le marin se sentit tout confus.

Me Dubreuil causa :

— Mademoiselle, dit-il, quand il fut suffisamment renseigné, et en feuilletant une liasse de papiers que Cécile lui avait donnée, nous débrouillerons ce chaos. Je vais passer chez mon huissier pour faire signifier opposition à la vente avant le coucher du soleil; par ce moyen, nous

gagnerons du temps, et c'est aujourd'hui l'essentiel. Où demeurent les marquis?

— Rue d'Estimonville.

— A deux pas de chez moi. Demain, quand le papier timbré aura produit son effet, j'inviterai ces messieurs à passer à mon étude, et j'aurai l'honneur de vous rendre compte de ma mission.

L'avoué sortit en même temps que Ficel et Lussan, qui prirent congé de la jeune fille pour le restant de la journée.

— Hé bien? demanda le sculpteur, d'un air légèrement vainqueur, après quelques pas dans la rue.

— Ah! gaillard!... s'écria Lussan, tu n'as pas eu *les écubiers* (les yeux) bouchés, le jour où tu as signalé cette goëlette.

— N'est-ce pas?

— Je t'espère! une taille plus fine qu'une flèche d'artimon!... un gréement complet, quoi! Caraos! tu as mis le cap sur le bonheur, grand largue, ou je n'ai jamais su courir la bouline de ma vie!

Les deux amis allumèrent des cigares au bureau de tabac voisin; puis, heureux l'un et l'autre, bras dessus, bras dessous, lançant tribord et bâbord des tourbillons de fumée, ils retournèrent sur la *Bartavelle*.

XXV

LE BANQUET

Les marchands de vieux habits. — Vente à crédit. — Le quartier Saint-François. — Le banquet. — Comment il finit. — Au bout de la jetée. — Souvenir. — Ficel se retrouve dans son ancienne mansarde.

Au retour d'un long voyage, les baleiniers se distinguent des autres matelots par un dénûment complet.

Leurs effets, usés jusqu'à la corde, leur donnent l'air de mendiants; mais ils portent orgueilleusement ces défroques goudronnées, et les promènent par la ville ainsi que des trophées.

Les marchands de vieux habits les exploitent généralement au débarquer.

Lorsqu'un navire baleinier revient, tous les fripiers s'informent du résultat de la pêche; si ce résultat est bon, si la cargaison promet de grosses parts, ils accourent, chargés d'habillements de-

puis la chemise jusqu'au chapeau, et vendent à crédit, quatre fois leur valeur, moyennant délégation, ces pelures retapées.

Les matelots se livrent en aveugles aux harpies, et le soir de leur arrivée on les voit se pavaner dans des enveloppes enlevées au *décrochez-moi ça* qui ne valent guère mieux que leurs guenilles.

Quand Lussan et Ficel arrivèrent, le pont était envahi par les brocanteurs ; on se serait cru dans un coin du *Temple* de Paris.

Grâce à son ami, Ficel n'était pas aussi dénué que ses camarades; cependant comme tout le monde se changeait pour le soir, il ne voulut pas être le seul à conserver ses vêtements de mer, et dès que Lussan eut terminé ses dernières affaires, il se rendit avec lui dans une maison de confection, succursale d'un grand établissement parisien, où l'on pouvait se *gréer* à la dernière mode en un instant.

Deux heures après, il se dirigeait, avec son capitaine, vers l'endroit où devait se donner le repas.

Il avait compris qu'il serait pénible à Mlle Demanchot d'initier, même un véritable ami, aux misères, aux mesquineries de sa vie présente, et il s'était promis de lui épargner toute susceptibilité douloureuse.

C'est pourquoi il s'était abstenu de toute objection quand Lussan lui avait dit : « Pitioun, il faut venir au banquet comme les autres, puisque le navire de ton bonheur louvoie dans de bonnes eaux. »

Le rendez-vous était rue du Croissant, presque au coin de la rue de la Crique, dans le quartier Saint-François.

A l'époque où se passe notre récit, le quartier Saint-François représentait à lui seul la physionomie de la ville; il était au Havre ce que la Cité fut longtemps à Paris : voiliers, tonneliers, cordiers, pouliers, opticiens, tailleurs, chapeliers, marchands de comestibles, taverniers, semblaient s'être donné rendez-vous dans ses rues étroites, humides, sans cesse remplies d'un peuple remuant et goudronné.

En 1824, chaque nation y avait un asile.

Les *Bouchons* français, les *Cook-houses* et les *Boarding-houses* anglais, les *Deutsches-gasthauss* allemands, les *Posadas* espagnoles, y étalaient leurs écriteaux enfumés, lançaient aux passants des bouffées nauséabondes d'air chaud, saturé de trois-six.

Dans les uns on chantait des rengaines normandes, des noëls bretons, des refrains du gaillard d'avant; dans les autres, le *Good save the King*, arrosé de *gin* et souvent agrémenté de boxe;

ailleurs, l'hymne à Washington, humecté de grogs au tafia; plus loin, le *Boje Tsara Khrani* russe, la *bamboula* haïtienne.

Tous les peuples se coudoient au Havre.

L'établissement choisi par les armateurs était le restaurant le plus vaste et le mieux pourvu, on y mangeait assez bien, on y buvait parfaitement.

On devait servir à sept heures.

Une table de cinquante couverts avait été dressée au premier, dans la grande salle, et l'équipage y braillait déjà lorsque les deux amis y pénétrèrent, en même temps que les ordonnateurs.

Après le premier mouvement de gêne, la gaieté régna partout; on alluma les chandelles, on déboucha les bouteilles, *le gouvernail fut amarré,* toutes les voiles larguées, et plus le moindre palan de retenue sur l'article de la boisson.

Les armateurs donnèrent l'exemple de l'entrain et du sans façon.

Le retour de leur navire était pour eux un coup de fortune, car non seulement la vente de la cargaison leur promettait un bénéfice considérable, mais encore les primes d'armement et les primes supplémentaires, très-fortes à cette époque, leur étaient acquises.

Contents comme des joueurs magnifiquement favorisés du sort, ils firent circuler les flacons.

Bientôt les flammes seules du punch éclairè-

rent la table ; la fumée des cigares, des pipes, mêla ses tourbillons aux vapeurs de l'alcool, et les chansons gaillardes retentirent.

A minuit, quand les armateurs et leurs amis quittèrent le restaurant, une partie de l'équipage était passée sous la table, le maître tonnelier enfilait une ruelle mystérieuse, en louvoyant et en chantant à tue-tête :

Y a un vaisseau dans Toulon,
Nous ne verrons plus Madelon.

et Lussan, qui s'était *bituré* ni plus ni moins qu'un vieux de la cale, allait vent dessus, vent dedans, du côté de son hôtel, soutenu par Ficel, qui, seul conservait sa raison.

Après avoir remis son capitaine aux soins de la servante, le sculpteur se dirigea vers la jetée, et alla s'asseoir à l'endroit où jadis Lussan l'avait surpris voulant se tuer.

La nuit était belle, le ciel étoilé, la brise douce, la mer phosphorescente, la marée montait.

Quelques pêcheurs sortaient du port, d'autres y entraient ; deux ou trois navires sur rade, montraient leurs fanaux, vert à tribord, rouge à bâbord, blanc au beaupré ; les phares de la Hêve miroitaient à la crête de Sainte-Adresse, et de l'autre côté de la baie de Seine, on apercevait les feux de la côte du Calvados.

Ficel songea à ce qui s'était passé dans sa vie depuis trois ans; quand il sentit son front rafraîchi par l'air de la mer, il reprit le chemin de la rue Bauverger, et monta l'escalier de la vieille maison.

Tout reposait chez Cécile.

Il envoya un long baiser et continua son ascension jusque chez lui.

Ah! que sa mansarde lui parut gaie; avec quelle joie il se retrouva sous les poutres vermoulues où il avait senti naître et grandir sa passion!

Il alluma sa chandelle, essaya de retrouver sur les murs dégradés une phrase, une chanson, tracées autrefois; c'est si bon les souvenirs de jeunesse! et, tout heureux de reposer sous le même toit que Cécile, il s'endormit bercé par le joyeux carillon qui tintait dans sa tête

XXVI

LES MARQUIS

Les marquis chez Me Dubreuil. — Une entrevue désagréable. — Débats. — Epousez-nous ! — Renonciation. — Cécile rentre dans l'hôtel de la rue de Paris.

L'opposition envoyée par Me Dubreuil produisit l'effet désiré.

Les deux marquis, sachant le potier malade, comptant sur l'inexpérience de sa fille, ne doutaient plus du succès, quand le papier timbré de l'avoué les tira brusquement de leur quiétude.

Leur surprise augmenta lorsque M. Biscornet, le premier clerc, se présenta chez eux et les pria de passer au cabinet de son maître pour l'affaire Demanchot.

Ils se rendirent à l'invitation de Me Dubreuil, mais n'eurent pas lieu, à ce qu'il paraît, d'être enchantés de l'entrevue, car lorsqu'ils sortirent de la maison de l'homme de loi, tous deux, blêmes de colère, le chapeau enfoncé sur la tête, les

poings crispés, sacraient entre leurs dents : « Maraud! coquin! drôle! »

Une demi-heure après, Me Dubreuil heurtait à la porte de Cécile.

La jeune fille l'attendait impatiemment, en compagnie de Ficel et de Lussan.

— Enfin!... s'écria-t-elle en le faisant entrer.

— Je termine à l'instant.

— Avez-vous de bonnes nouvelles à nous annoncer?

— Oui, mademoiselle, répondit l'avoué avec un sourire de satisfaction, en s'asseyant devant la table sur laquelle il déposa sa serviette pleine de papiers.

— D'abord, dit-il en mettant ses lunettes, votre hôtel ne se vendra pas, rassurez-vous.

— Quel bonheur! exclama Cécile avec une joie d'enfant.

— Pour le reste, je ne sais si vous approuverez ma conduite, mais j'ai cru agir pour le mieux; écoutez. Ce matin, sur mon invitation, les marquis se rendirent à mon étude où je leur appris que vous et monsieur votre père m'aviez constitué votre mandataire, après quoi j'ajoutai :

« Messieurs, le procès que vous faites est, moralement, déplorable, vous ne l'ignorez pas; M. Demanchot a repris la force, la santé, la raison ; il est déterminé, puisque vous persistez à la

dépouiller de ce qui lui reste, à vous poursuivre si vous n'épousez pas sa fille, avec laquelle un contrat vous lie. »

Ficel fit un mouvement;

Cécile pâlit;

L'avoué continua :

« — Vous êtes un impertinent maraud, me répliqua le vieux marquis avec des airs de don Quichotte. D'abord, un contrat n'est qu'un projet susceptible d'être modifié ou abandonné, tant que la célébration du mariage n'est pas accomplie; d'autre part, je n'avais accepté l'idée d'une mésalliance qu'à la condition... — Que M. Demanchot vous abandonnerait sa fortune, je le sais, répliquai-je; tant pis pour vous si mon client est ruiné; vous avez signé un contrat de mariage, vous faites des poursuites pour l'exécution d'obligations consenties en vue de ce contrat; il est naturel que nous vous rendions la pareille : conduisez-nous devant M. le Maire et nous vous compterons les sommes que vous réclamez. Si vous refusez, nous saurons vous y contraindre. — Nous y contraindre! s'écria-t-il en bondissant, nous contraindre à épouser une marchande de poteries? — Vous vouliez bien épouser ses millions. — L'argent efface beaucoup de choses. — Comme le sang Ces sentiments avaient cours jadis. Les quartiers de noblesse se comptent aujourd'hui

d'une façon différente par les qualités personnelles, sans vous offenser, monsieur le marquis. Epousez-nous de bonne grâce, c'est ce que vous avez de mieux à faire. — Jamais! — Bah! » Alors je tâchai de lui faire comprendre que, s'il pouvait nous poursuivre pour des billets signés à cause du mariage, nous pouvions, nous, le forcer à consommer ce mariage; et que nous attendions avec impatience qu'il voulût bien s'exécuter, ce titre de marquise étant une juste compensation à nos désastres et à nos peines. Légalement, je prêchai là une sorte d'hérésie; mais mon intention n'était point de faire un cours de droit à ces messieurs; je voulais seulement leur inspirer des inquiétudes, car je connais, par expérience, les nobles ramenés en France par la Restauration, et sais que, pour eux, le temps n'a pas marché depuis la réunion des Etats-Généraux. D'ailleurs, où en serions-nous, si la dialectique ne nous fournissait ses inépuisables ressources pour gagner une cause et aussi pour la perdre; les trois quarts du temps, nous devons faire arme de tout. En voyant ma contenance ferme, il sentit qu'il avait affaire à plus fort que lui. Effrayé par la perspective de vous épouser, je vous demande pardon, mademoiselle, il parla de conciliation; j'eus l'air de refuser, je continuai à réclamer le mariage; alors, irrité, il tira de sa poche

son contrat que voici, les différentes reconnaissances signées et livrées trop tôt par monsieur votre père, et les jeta sur mon bureau en me menaçant de la bastonnade, si je ne consentais à un arrangement. J'étais arrivé à mes fins. Je ramassai les pièces éparses devant moi, je fis signer, au père et au fils, une renonciation à toute revendication, à toute poursuite, et.....

— Et...?... fit Cécile tremblante ?

— Et..... Voici les obligations qu'on avait arrachées subrepticement à monsieur votre père. Elles sont graves, imprudentes, brûlez-les et rentrez dans votre hôtel que vous n'auriez pas dû quitter. Le reste n'est qu'une affaire de détail dont je me charge. Ne vous inquiétez plus de rien ; le péril est passé.

Cécile était troublée au plus haut point; elle ne savait comment exprimer sa reconnaissance à Me Dubreuil auquel elle tendit avec élan ses jolies mains.

Le mouvement parut sans doute suffisamment éloquent à l'avoué, qui s'inclina sur ces mains avec une pointe d'émotion.

Quant à Ficel, il eût voulu embrasser l'homme de loi, et probablement il l'aurait fait, sans Lussan qui le retint par le pan de son habit en lui disant à mi-voix :

— « Caraos! voilà un vieux de la cale qui

sait galipoter une affaire, ou je ne suis qu'un terrien! »

Me Dubreuil insista pour que Cécile rentrât séance tenante dans son hôtel, sa dignité lui en faisant un devoir, aussi bien que l'état de son père qui exigeait des soins minutieux.

Toutefois on remit à la nuit le déménagement.

Ficel et Lussan s'employèrent pour tout préparer; l'ancienne femme de chambre de la jeune fille fut retrouvée et rengagée incontinent, et, le soir, Cécile quitta le logement garni de la rue Beauverger.

XXVII

LE POTIER

La partie de piquet. — Le mariage est décidé. — Les affaires se rétablissent. — Une lettre d'agent de change. — Anxiété. — A bientôt la noce.

Un mois après, M. Demanchot, Cécile et les deux amis, étaient réunis dans le petit hôtel de la rue de Paris.

Une lampe, brûlant au milieu de la table, éclairait une partie de piquet longuement débattue, car il ne s'agissait de rien moins que d'un décime par coup!

Le potier, soigneusement emmitouflé et enfoui dans un fauteuil, avait recouvré la santé; mais son visage conservait des traces de son désastre ce n'était plus le même homme, son orgueil d'autrefois avait disparu, et l'on voyait, à la cordialité avec laquelle il causait au sculpteur, que les

positions respectives du fabricant et du jeune homme étaient changées.

Ficel perdait complaisamment quelques gros sous, exprès pour lancer à Cécile, brodant en face de lui, des regards d'une brûlante éloquence, tandis que le potier ramassait son gain.

Rien n'est tricheur comme les amoureux.

Instruit de la position du baleinier, M. Demanchot avait consenti sans difficulté au mariage, enchanté de retrouver un gendre pareil après sa débâcle et le scandaleux procès des marquis, car la cargaison de la *Bartavelle* s'était vendue à un haut prix et, depuis la veille, Ficel possédait réellement, ainsi que le lui avait promis Lussan, cent mille livres.

De son côté, le potier s'était remis à flot en cédant à la ville, moyennant vingt mille livres, le terrain qu'occupait jadis sa fabrique.

Avec le petit hôtel et la fortune du sculpteur, on pouvait vivre convenablement, sinon luxueusement.

Tandis que Demanchot, Lussan et Ficel paraissaient très-occupés de leur partie, Marion entra une lettre à la main.

— Le facteur l'apporte à l'instant, dit-elle en se retirant.

— De Paris, fit Cécile en regardant le timbre; c'est pour toi, père.

— Hé bien, lis, dit ce dernier sans se déranger de son jeu.

La jeune fille brisa le cachet et lut :

« Monsieur, après le malheur qui vous a si cruellement frappé, il m'est resté cent actions des Mines belges. Ce sont les seules choses que j'ai pu sauver de votre liquidation. Aujourd'hui, ces actions ont atteint une hausse élevée ; je pourrais probablement vous réaliser quatre-vingt mille francs. Faut-il vendre ou laisser aller? Réponse immédiate. »

— C'est de mon agent de change, dit Demanchot en pâlissant.

Il se fit un silence.

Chacun recevait la nouvelle d'une façon différente ; mais le coup avait porté sur tous.

En un instant, les chimères de la Bourse repassèrent par la tête du potier, et des reflets de son ancienne morgue illuminèrent son visage.

Ficel comprit le combat qui se livrait dans l'âme de l'ancien spéculateur ; il pâlit ; son ami lui serra la main et Cécile lui lança un de ces regards qui sont tout un poëme.

Heureusement, ce retour vers un passé désastreux s'évanouit comme l'éclair. Demanchot songea à la détresse dans laquelle il s'était vu plongé, à sa fortune perdue, à ses vieux jours, il attira sa fille à lui, l'embrassa plus chaleureu-

sement qu'il n'en avait l'habitude, et s'adressant presque gaiementà Ficel :

— Mon gendre, voilà une lettre qui permettra à votre femme de mettre aussi cent chiffons de mille dans sa corbeille. Ecris, mon enfant, écris à cette providence d'agent de change.

— Que faut-il écrire ?

— Qu'il vende, parbleu !

— Ah ! mon père!... s'écria la jeune fille radieuse en se précipitant au cou du potier.

Une minute après, la missive était portée au bureau de la poste.

— Ma foi, reprit le fabricant après le premier moment d'émotion et en prenant le thé que Cécile servait, cette nouvelle m'a tout ragaillardi; je crois qu'un petit verre de cognac ne me ferait pas de mal; verse, mon enfant. A votre santé, Beauficel, à la vôtre, capitaine ; et puisque nous sommes tous riches maintenant, à bientôt la noce.

XXVIII

FIN DU ROMAN

Le mariage. — Fiancés et témoins. — Au bois des Hallates. — Bonheur.

Le dernier jour du mois d'août 1824, les cloches de l'église Notre-Dame tintaient à toutes volées, pour un mariage; deux files de voitures encombraient la rue de Paris jusqu'au grand quai, et une foule compacte, massée auprès du portail, attendait la sortie de la mariée qu'on disait fort jolie.

Elle parut.

C'était Cécile, au bras de son père, le potier Demanchot.

Derrière elle marchait le marié.

C'était Ficel.

Lussan et l'avoué, les témoins, suivaient à deux pas.

Le maître tonnelier venait ensuite, puis quel-

ques autres ; car, de tous les amis du baleinier il ne manquait que le pauvre Thomas.

On monta en voiture et l'on se rendit, par la route montueuse de Graville, dans un restaurant, en vogue alors, situé au pied du bois des Hallates.

Le temps était magnifique.

Sur les arbres verts, dans les fourrés ombreux, sur les fleurs épanouies, les oiseaux semblaient célébrer par leurs chants les nouveaux époux.

— Hé bien !.... que t'avais-je dit ? fit Lussan en s'adressant à son ami avant de se mettre à table.

— Vous aviez raison, repartit Ficel ; mais tout cela est votre ouvrage; c'est à vous que je dois ce bonheur si grand, si grand, que j'ai peur d'en mourir.

— Rassure-toi, pitioun, on ne meurt jamais de ces choses-là :

Le bonheur, vois-tu, c'est la fontaine de Jouvence.

FIN

NOTES

NOTES

Note 1.

Nous devons des remerciements aux personnes qui, directement ou indirectement, nous ont fourni les renseignements spéciaux dont nous avions besoin pour écrire certains chapitres de ce livre.

Nous avons mis à contribution Humboldt, le vice-amiral Jurien de la Gravière, Mlle Cristiani, Lubbock, M. de Varigny, Graah, Steller, Brehm, etc.; nous avons consulté plusieurs marins expérimentés de nos amis: bref, nous nous sommes entouré du plus grand nombre possible de documents, officiels ou non, relatifs à notre sujet.

M. G. Eppel, un baleinier qui a fait un voyage de pêche de trois ans, dans les parages visités par la *Bartavelle*, nous a communiqué, avec un empressement que nous ne saurions oublier, le rôle d'équipage et un morceau du livre de bord du navire sur lequel il a navigué; nous avons utilisé l'un et l'autre dans une large mesure.

Nous n'avons rien négligé, enfin, pour donner aux parties techniques, géographiques, ethnographiques de notre récit, l'exactitude qu'elles réclamaient.

Note 2.

LES LOIS MARITIMES

Nous avons pensé que le lecteur prendrait connaissance avec intérêt des lois qui régissent et dirigent la plus grande des pêches maritimes, et nous traçons ici l'historique succinct de ces lois.

La pêche est à l'armée navale ce que l'agriculture est à l'armée de terre, a dit un écrivain; l'une est la pépinière des bons matelots, comme l'autre est celle des bons soldats. C'est la première industrie, souvent l'unique ressource des habitants du littoral : elle était jadis pour eux ce que la chasse était pour l'habitant des forêts. Les premiers navigateurs furent des pêcheurs; les premiers bateaux furent construits pour faciliter la capture du poisson.

La pêche est donc la mère et la nourrice de la marine.

Nous avons vu la pêche de la baleine pendant les guerres de l'empire; Louis XVIII essaya de la relever en instituant des primes que Charles X augmenta.

Ces primes se divisent encore en deux catégories : 1° celles sur l'armement; 2° celles sur les produits de la pêche.

Les primes d'armement sont remises aux armateurs après le départ du navire, mais ne leur sont acquises que s'ils remplissent certaines obligations.

Les primes supplémentaires ou de retour se soldent suivant la qualité, la quantité des produits et les parages où le capitaine a pris son chargement.

Pour cela cet officier est obligé de présenter, en rentrant au port, son journal de bord ou loch, bien détaillé, bien explicite; c'est une preuve de conviction.

Les primes n'ont pas pour but d'enrichir des négociants, mais de naturaliser la pêche de la baleine en France, d'entretenir constamment d'utiles relations avec les pays les plus éloignés, de former à un rude apprentissage de bons marins.

Les baleiniers jouissent de toutes les exemptions de droits, pour leur avitaillement, sel, vivres, tabacs, liqueurs; tandis que les produits de la pêche étrangère sont frappés de taxes d'entrée si considérables, qu'ils ne peuvent lutter avec ceux qui proviennent de nos armements.

Une ordonnance du 7 décembre 1829 porta la prime, pour les *armements tout français*, à 90 fr. par tonneau.

Louis-Philippe ne suivit pas cet exemple; le 25 juin 1841, il lança un décret qui fit tomber les primes à 40 francs.

La pêche ne se releva pas de ce coup; les immunités lui étaient nécessaires pour exister; dès qu'on les lui enleva, elle mourut. Le gouvernement de 1848 essaya vainement de raviver cette branche d'industrie : Marseille, Calais, Dunkerque, le Havre désarmèrent successivement leurs navires, et c'est à peine si l'on comptait, en 1864, deux baleiniers actifs sur les côtes françaises de l'Océan.

Assurément, il y a là un vice, car à mesure que la pêche de la baleine se perdait en France, elle prenait des proportions considérables chez les Américains, qui très-faibles encore sur les mers, armaient cependant déjà, en 1841, six cents bâtiments cachalotiers se rendant dans le Sud, et trois cents baleiniers se rendant dans le Nord.

Notons en passant qu'ils y faisaient des fortunes considérables.

De 1817 à 1819, grâce aux primes sans cesse augmentées, on construisit dans nos chantiers plus de cinquante navires baleiniers, de quatre cents tonneaux en moyenne; aujourd'hui l'on n'en construit pas un!

Qui a perdu à cela, si ce n'est notre marine?

Les armateurs n'ont rien fait, il faut le dire, pour soutenir la pêche de la baleine. Beaucoup ont apporté une parcimonie ridicule dans le frêt de leurs batiments. Le manque d'instruments de pêche, l'insuffisance de l'approvisionnement, la mauvaise qualité des vivres ont souvent entraîné la désertion de l'équiquipage, qui, mal payé, mal nourri, mal abrité, acceptait avec empressement les offres que ne cessent de faire aux Françai les baleiniers et les cachalotiers des Etats-Unis.

Voici les décrets qui régissent la pêche, décrets inscrits au Bulletin des lois en août 1851.

On exige d'abord au départ une *déclaration d'armement*, un *certificat de jaugeage*, un *certificat d'avitaillement*, un *acte de cautionnement*, un extrait du rôle d'équipage.

Nous résumons ainsi les ordonnances.

TITRE II. — PÊCHE DE LA BALEINE ET DU CACHALOT.

1° *Primes au départ.*

Soixante et dix francs par tonneau de jauge pour les armements entièrement composés de Français et quarante-huit francs pour les armements composés en partie d'étrangers, dans les limites déterminées par l'art. 11 ci-après.

2° *Primes au retour.*

Cinquante francs par tonneau de jauge pour les armements composés entièrement de Français, et vingt-quatre francs pour les armements composés d'équipages mixtes, lorsque le navire aura fait la pêche soit dans l'Océan Pacifique en doublant le cap Horn, à soixante-deux degrés de latitude au moins, soit à l'est du cap de Bonne-Espérance, à quarante-cinq degrés de longitude du méridien de Paris et à quarante-huit et cinquante degrés de latitude méridionale, si le produit de sa pêche est de la moitié au moins de son chargement ou si le navire justifie d'une navigation de seize mois au moins.

Il sera alloué, en outre, aux navires spécialement armés pour la pêche du cachalot dans l'Océan Pacifique et après une navigation de trente mois au moins, pendant laquelle ils se seront élevés au delà du vingt-huitième degré de latitude nord, une prime supplémentaire de quinze francs par quintal métrique sur l'huile de cachalot et la matière de tête (la cétine) qu'ils rapporteront du produit de leur pêche.

La même prime sera allouée aux navires armés pour la pêche de la baleine sur les quantités d'huiles de cachalot et de matière de tête qu'ils pourront rapporter, pourvu qu'ils aient rempli les conditions de navigation énoncées ci-dessus.

10° Les navires armés pour la pêche de la baleine et du cachalot pourront prendre des passagers à bord, sous les conditions et formalités qui seront déterminées par un décret du président de la République. Ils pourront également, dans les lieux qui seront ultérieurement déterminés par le gouvernement, et sous les conditions et formalités qui seront prescrites à cet égard, opérer le transbordement de tout ou partie du produit de leur pêche sur des navires français qui seront tenus d'effectuer directement leur retour en France. Les navires non pêcheurs qui auront reçu par voie de transbordement une partie d'huile, pourront compléter leur chargement en embarquant dans un port quelconque des marchandises autres que des produits de pêche.

11° Aucun navire armé pour la pêche de la baleine ou du cachalot n'aura droit à la prime que jusqu'à concurrence du maximum de six cents tonneaux. Il n'est pas dû de prime aux embarcations auxiliaires ou accessoires de l'armement.

Pour avoir droit à la prime, l'équipage mixte ne pourra être composé, en étrangers que du tiers des officiers, harponneurs et patrons, sans que le nombre puisse excéder deux pour la pêche du Sud et cinq pour la pêche du Nord.

Les armateurs des navires destinés à la pêche de la baleine et du cachalot seront tenus, alors même qu'ils renonceraient à la prime, de confier moitié au moins des emplois d'officiers, de chefs d'embarcations et harponneurs à des marins français, sous peine d'être privés de la jouissance des avantages attachés à la navigation nationale.

12° Par dérogation aux dispositions législatives sur la navigation, les mousses, qu'il est prescrit d'embarquer sur les navires de commerce, pourront être remplacés par un nombre égal de novices.

13° Tout marin âgé au moins de vingt-quatre ans, qui aura fait cinq voyages, dont les deux derniers en qualité d'officier à la pêche de la baleine, sera admissible au commandement d'un navire baleinier, s'il justifie de connaissances suffisantes pour la sûreté de la navigation.

20

TITRE III. — DISPOSITIONS GÉNÉRALES.

15° Tout armateur qui n'aura pas fait suivre à son armement la destination portée en sa soumission, sera passible du payement du double de la prime qu'il aurait reçue ou demandée.

16° Les primes fixées par la présente loi ne seront accordées qu'aux armements ou transports de produits effectués par bâtiments français et qu'aux produits de la pêche française.

23 août 1851.

. . . . . . 7° Au retour de la pêche, tout capitaine de navire baleinier ou de navire cachalotier devra se présenter devant le commissaire de l'inscription maritime du port de retour pour y déclarer le nom et le tonnage du navire, le port d'armement, le nom de l'armateur, la date de son départ de France, les lieux où il a effectué sa pêche, la durée et les circonstances de sa navigation, la date de son retour et la nature et le poids net des produits de sa pêche. Le commissaire de l'inscription maritime, après avoir interrogé collectivement ou séparément les hommes de l'équipage pour s'assurer par leurs déclarations comparées au journal de bord et au rapport fait par le capitaine, si la destination de l'armement a été accomplie, mentionnera au bas de la déclaration du capitaine le résultat de cet examen. Une expédition de cette déclaration sera adressée au ministre.

10° Dans le cas où une circonstance quelconque de force majeure empêcherait un navire d'accomplir sa destination ou d'effectuer son retour en France, l'armateur sera tenu d'en justifier dans le délai de cinq ans à dater du départ du navire.

Liquidation des Primes.

Si les primes n'ont pas été réclamées cinq ans après le retour du navire, elles demeurent acquises à l'Etat.

Décret pour l'exécution de l'art. 10 de la loi du 22 juillet 1851.

Art. 1er. — Le nombre des passagers embarqués sur un navire armé pour la pêche de la baleine ou du cachalot ne pourra excéder 20 pour 100 du tonnage légal dudit navire, de telle sorte que, déduction faite de l'espace occupé par les avitaillements, et les ustensiles de pêche, il reste toujours pour les passagers un espace vide égal à deux tonneaux et demi.

2. L'embarquement des marchandises autres que provisions de bord et ustensiles de pêche étant interdit aux navires baleiniers ou cachalotiers, les passagers reçus en vertu de l'art. 10 de la loi du 22 juillet 1841 ne pourront avoir à bord que les effets destinés à leur propre usage. (Tous les capitaines sautent à pieds joints sur cet article).

3. Les transbordements autorisés par le deuxième paragraphe de l'art. 40 de la loi précitée ne pourront s'effectuer qu'à Taïti (Iles de la Société), à Honoloulou (Iles Sandwich), à San-Francisco (Californie), à Valparaiso (Chili), à Sydney (Australie), à Manille (Iles Philippines), à Macao (Chine).

5. Septembre 1851. — Décret qui détermine les conditions de l'examen imposé aux marins qui voudront arriver au commandement d'un navire baleinier.

Art. 13. Tout marin, non reçu capitaine au long cours, qui voudra être admis au commandemeut d'un navire baleinier, devra satisfaire à un examen sur les connaissances ci-après : le gréement, la manœuvre des bâtiments et des embarcations ; l'usage de l'octant et du sextant, le calcul de la hauteur méridienne du soleil et de la lune, le calcul de la longitude par les montres marines, le calcul de la navigation par l'amplitude et l'azimuth, l'usage des tables astronomiques et des cartes hydrographiques. . . . .

. . . .

Note 3.

La phosphorescence de la mer a été et est encore l'objet de nombreuses études; voici, entre autres, un passage d'un rapport adressé à l'Académie des sciences, par M. H. Ferraudy, commandant le navire *l'Augustin*, parti de Marseille, le 6 mars 1864, pour Pondichéry, et de retour à Marseille le 14 février 1865 :

« Le 1er janvier 1865, étant par 13° 50' latitude nord et 30° 20, longitude ouest, j'ai navigué dans des eaux phosphorescentes qui m'empêchaient, dans la nuit, de distinguer l'horizon. La mer était d'un bleu vif très-prononcé; à chaque tangage du navire, la lumière que projetait l'avant du navire, principalement sur la misaine, était aussi vive que celle que donne la lumière électrique sur un objet. L'horizon était aussi noir qu'à l'approche d'un ouragan.

« Dans le jour l'eau était verdâtre, à tel point que j'ai fait sonder, croyant être sur un haut fond, sans résultat, après avoir filé 160 mètres de ligne. Le sillage du navire, variant de 3 à 5 nœuds, ne laissait pas de trace. Étant arrivé par le travers des porte-haubans de misaine, l'écume se convertissait là en une substance gluante qui disparaissait par le travers du grand mât. La surface de l'eau, nuit et jour, laissait des sillons que traçait la brise, semblables à ceux qu'occasionne un corp gras. L'odeur de la mer était aussi forte que celle d'une poissonnerie.

« J'ai fait, à diverses reprises, prendre de l'eau de mer et j'ai remarqué un grand nombre de petits fils blancs de 4 à 5 millimètres qui, après quelques heures de séjour dans un verre, prenaient une forme ovoïde de 3 millimètres de long et d'un demi-millimètre d'épaisseur ; au milieu il se formait un anneau qui diminuait de moitié l'épaisseur de ces objets. Peu à peu ils se soudaient l'un à l'autre par groupes de 12 à 15 et for-

maient une espèce de ver qui, vu sous l'incidence de la lumière, était d'un gris très-brillant.

« Après quelques heures de soudure, il se formait à l'anneau un petit point jaune, quelques-uns d'un rouge orangé très-vif. Ainsi constitués, ces divers animaux étaient en tout semblables à ceux que j'ai souvent remarqués (notamment le 12 décembre, sur Sainte-Hélène), à ceux que l'on voit dans les bancs jaunâtres qui sont sur l'eau, que l'on désigne généralement sous le nom de *frai de poisson,* et quelques-uns sous le nom de *frai de baleine.* »

A côté de cette observation, on lira avec intérêt celle de l'ingénieur hydrographe de *la Vénus*, pendant son voyage commencé à la fin de 1836 :

« Dans False-Bay, au cap de Bonne-Espérance, nous avons eu un exemple bien remarquable de phosphorescence de la mer. Le phénomène était dû à une quantité innombrable de corpuscules sphériques, transparents, fermes, laissant voir chacun à la loupe un point noir entouré de stries également noires. Quand on le remuait avec la main, on sentait un léger craquement comme lorsqu'on presse de la neige. Il y en avait tant que l'eau en était devenue comme sirupeuse. Un seau d'eau filtrée a laissé sur le linge *la moitié* de son volume de ces petits corps ; l'eau filtrée avait perdu la propriété de devenir phosphorescente par l'agitation, tandis que la matière laissée sur le filtre la possédait au plus haut degré.

« Cette matière étant restée quatorze heures dans une cuvette, se décomposa, répandit une odeur épouvantable de poisson pourri, et n'était plus alors phosphorescente.

« L'éclat de la lumière était si grand quand la mer se brisait sur la plage, que j'essayai de lire à cette lueur, et j'aurais probablement réussi, si les éclats de lumière eussent été de plus longue durée, malgré les cinquante pas qui me séparaient de la plage. »

Empruntons enfin à M. Amédée Guillemin ce paragraphe de son livre *Les phénomènes de la physique :*

« En 1677, un alchimiste de Hambourg, du nom de Braudt, découvrit, par un procédé qu'il tint d'abord secret, un nou-

veau corps doué, entre autres propriétés singulières, de la faculté d'émettre, quand il est exposé à l'air, une légère fumée qni se renouvelle continuellement : dans l'obscurité, cette vapeur est lumineuse. De là le nom de *phosphore* appliqué à cette substance, qui est un des soixante-six corps simples actuellement connus. Si l'on trace, avec un bâton de phosphore, des caractères quelconques sur un mur, ils apparaissent comme des traits lumineux dans l'obscurité, par combustion lente, ou évaporation, de la matière phosphorée.

Bien avant la découverte de ce corps, on donnait le nom de phosphores à toutes les substances qui émettent, comme lui, de la lumière sans accompagnement de chaleur sensible. Tels sont les bois que l'humidité a fait tomber en décomposition, les poissons de mer morts, mais non encore putréfiés, dont la lueur se communique à l'eau elle-même quand on les agite pendant quelque temps, et enfin un grand nombre de substances minérales, quand on les soumet à des chocs ou à des frottements mécaniques, ou qu'elles ont été exposées aux rayons solaires.

« C'est à cette émission de la lumière, spontanée ou artificielle, que les physiciens donnent le nom de *phosphorescence*.

« La phosphorescence n'est pas particulière aux matières inorganiques ou privées de vie. Quand, par une chaude soirée de juin ou de juillet, nous nous promenons dans la campagne, il n'est pas rare de voir dans l'herbe et sous les buissons une multitude de petites lueurs qui brillent comme autant d'étoiles terrestres : ce sont les lampyres ou *vers luisants*, genre de coléoptères dont la larve, comme l'insecte parfait, mais à un moindre degré, jouit de la propriété d'émettre une lumière d'un bleu verdâtre. Les *fulgores porte-lanterne* de la Guyane et les *cucuyos* du Mexique et du Brésil brillent, pendant la nuit, d'une lumière assez vive pour qu'il soit possible de lire avec leur seul secours. Certaines fleurs, comme les fleur du souci, de la capucine, de la rose d'Inde, ont été considérées comme phosphorescentes; mais s'il paraît aujourd'hui prouvé qu'on s'est trompé à leur égard, il reste certain qu'une quinzaine de plantes phanérogames et huit ou neuf

cryptogames ont la propriété d'émettre de la lumière ; mais c'est seulement le soir, après une journée où ces végétaux ont pu recevoir la lumière du soleil, de sorte que l'insolation paraît être, pour eux, une condition essentielle de phosphorescence. La phosphorescence de la mer est produite par des myriades d'animalcules qui, comme les lampyres et les fulgores, émettent une lumière assez vive pour donner aux flots l'apparence de nappes embrasées. Ce sont tantôt des infusoires, tantôt des méduses, des astéries, etc., qui répandent, les unes une lumière bleuâtre, les autres des lueurs rouges ou vertes, ou même communiquent à l'eau de la mer une teinte blanchâtre qui lui fait donner par les marins les noms de *mer de neige* ou de *mer de lait.*

Les coquilles d'huîtres calcinées deviennent lumineuses, quand elles viennent d'être exposées à la lumière du soleil : c'est au sulfure de calcium qu'est due cette propriété, qu appartient aussi aux sulfures de baryum et de strontium.

La phosphorescence peut encore être développée dans un grand nombre de substances par des actions mécaniques ou chimiques. Qui ne s'est aperçu, en cassant du sucre, des lueurs qui se dégagent au moment du choc ? On obtient des effets semblables en frottant énergiquement l'un contre l'autre deux morceaux de quartz, de craie, de chlorure de chaux, ou en détachant par le clivage des lamelles de mica.

L'élévation de température détermine aussi la phosphorescence. Le spath-fluor, les diamants et d'autres pierres précieuses, la craie, les sulfates de potasse et de quinine dégagent de la lumière, quand on les met en contact avec des corps chauds. L'électricité est susceptible de reproduire les mêmes effets sur les corps mauvais conducteurs.......

La phosphorescence paraît due à des causes multiples : dans les êtres organisés et vivants, le mode de production de la lumière est à peu près inconnu. On sait seulement que la volonté de l'animal joue un certain rôle, qu'une température modérée est nécessaire au dégagement de la lumière, ainsi que la présence de l'oxygène. Un froid trop vif, une chaleur un peu forte la font également disparaître. Dans le phosphore,

le bois pourri, les poissons morts, la production de la lumière est due sans doute à une action chimique, à une combustion lente; dans le vide, en effet, toute phosphorescence cesse. Enfin, il résulte des faits exposés plus haut, que l'insolation, l'élévation de température, l'électricité, et des actions mécaniques où l'électricité et la chaleur jouent sans doute un rôle, sont, dans beaucoup de cas, des conditions favorables au développement de la phosphorescence.......

Note 4.

Nous ne pouvons résister au désir de citer quelques lignes de M. Félix Julien sur la belle découverte du savant explorateur :

« En 1854, le docteur Kane part de New-York avec toute l'expérience qu'il a pu acquérir dans une précédente expédition. A ses yeux, le Groenland s'étend autour de l'Amérique, comme l'île de Négrepont longe sans jamais la toucher la côte de la Grèce. Aussi n'est-ce point cette fois par le passage nord-ouest qu'il veut se frayer un chemin. C'est au nord qu'il marche; c'est par l'extrémité même de la mer de Baffin qu'il faut attaquer la banquise et poursuivre la route que vient déjà de parcourir avec quelque succès son prédécesseur *Inglefield*. Dans cette direction, en effet, il réussit à pénétrer dans le détroit de *Smith*, et glissant avec son navire entre les récifs et les glaces amoncelées, il parvient à s'élever au milieu des écueils jusqu'à la hauteur du 79e de latitude nord. Pendant deux ans il affronte sur ce point la rigueur de ces redoutables hivers, où la nuit dure cent vingt jours, où la température s'abaisse jusqu'à la congélation du mercure et de l'alcool.

« Pendant les quelques mois trop rapides d'un été glacial, il poursuit dans toutes les directions ses explorations, ses recherches. Comme il l'avait prévu, il constate que la mer de Baffin court directement entre les nouvelles terres qui ont reçu le nom de Louis-Napoléon, et le Groenland. Après des privations sans nombre dont le récit seul épouvante, il arrive en se traînant au pied d'une infranchissable barrière de glaçons amoncelés. C'est un rempart contre lequel doivent se briser tous les efforts; c'est le cercle de l'enfer du Dante : « *Che per gielo avea di vetro et non d'acqua sembiante.* » Mais sur la droite s'entr'ouvre une grotte étroite, profonde, tortueuse. Il y pénètre et la franchit.

« Étrange et merveilleux fut alors le tableau qui s'offrit à ses yeux ! En un instant il touche à la réalisation de ses rêves. La mer, la mer libre et sans bornes, s'étend tout à coup à ses yeux. Pas une terre en face, pas un glaçon à l'horizon ! Les bords resserrés du long détroit de Smith qu'il a suivis pendant quatre-vingts milles, s'élargissent subitement et limitent, en fuyant à l'Est et l'Ouest, l'immense nappe à reflets verdâtres dont les flots soulevés par la brise viennent rouler jusqu'à ses pieds. Des phoques, des loups marins, des nuées d'oiseaux couvrent le rivage. Partout la vue, partout l'influence d'une bienfaisante chaleur, rayonnant du sein de cet océan inconnu. C'est bien le vaste réservoir alimenté par les eaux tièdes que l'Océan Atlantique abandonne aux contrecourants sous-marins du détroit de Davis. Le flux et le reflux périodiques qu'on y observe, indiquent la profondeur de son lit et l'immense étendue de ses bords ! »

TABLE DES MATIÈRES

X. *La pêche de la baleine.*

XI. *Le dépècement.*

XII. *Les Kamtschadales.*

XIII. *Les ours.*

XIV. *Les Kamlschadales baleiniers.*

XV. *La relâche du baleinier.*

XVI, *Chez le roi.*

XVII. *Le Pacifique.*

XXII. *Au Havre.*

XXIII. *Chez Cécile.*

XXIV. *L'avoué.*

XXV. *Le banquet.*

XXVI. *Les marquis.*

XXVII. *Le potier.*



Le Puy, imprimerie M.-P. Marchessou.

